

COLLECTION DE MÉMOIRES, ÉTUDES ET DOCUMENTS
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE

GÉNÉRAL E. MANGIN

UN RÉGIMENT LORRAIN
LE 7-9

VERDUN -LA SOMME

PRÉFACE DU GÉNÉRAL WEYGAND

Avec treize gravures hors texte et dix cartes

PAYOT, PARIS
106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1934
Tous droits réservés

AUX OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS

CAPORAUX ET SOLDATS

DU 79^e R.I.

A MES FILS

Premier tirage, novembre 1934

Tous droits de reproduction, de reproduction et d'adaptation réservés à tous Pays.

Copyright 1934, by Payot, Paris

PRÉFACE

Nous sommes au lendemain du 20^e anniversaire de la déclaration de guerre. Beaucoup de mémoires, de souvenirs ont relaté les fastes de la grande épopée de 1914-1918. Ne semblerait-il pas qu'on en ait assez dit sur celle époque si poignante, si magnifique, si douloureuse aussi de notre histoire!

Le général Mangin, qui m'apporta pendant plus de trois ans, comme collaborateur immédiat à la Direction du Centre des Hautes Études, le concours de son expérience, contrôlée au contact même de l'exécutant, a entrepris de faire revivre une période de sa carrière qui a laissé en lui une impression ineffaçable. N'avoue-t-il pas lui-même qu'il n'avait rien écrit sur le moment et qu'il a suffi que son regard se fixât sur quelques cartes de Verdun et de la Somme, maculées de boue, pour qu'apparaissent à sa mémoire des multitudes de souvenirs de gloire et de misère !

Il a estimé, et il a eu raison, qu'on n'en saurait jamais assez sur la grande guerre et sur les leçons de sacrifice, d'abnégation, de confiance dans les destinées françaises qu'elle nous donne.

Un homme de cœur à la tête d'un superbe régiment... tel est le titre, que mériterait ce recueil de souvenirs. Sur un ton simple et naturel, le général Mangin nous fait sentir, du commencement à la fin de son livre, celle communion de tous dans l'abnégation, depuis le chef jusqu'au plus humble combattant.

Les pages sur Verdun sont parmi les plus belles, les plus vraies et les plus émouvantes. Les chefs, les hommes y apparaissent tels qu'ils sont, dans ce cadre infernal, avec leurs angoisses, leurs faiblesses même, mais aussi, avec leurs sursauts d'énergie et leur volonté bien décidée, jusqu'au sacrifice total, de barrer la route à l'ennemi.

Après le repos bienfaisant dans la région de Bar-le-Duc, et la réparation des douloureuses perles de Verdun, ces mêmes unités de la "Division de fer", qui avaient résisté victorieusement à la poussée sur la cote 304, allaient participer à la bataille de la Somme.

Le régiment est presque entièrement renouvelé, mais la tradition subsiste. Nous voyons son chef saisir toutes les occasions d'en imprégner les jeunes recrues, d'exalter leur moral. Autant le récit de la bataille de Verdun est angoissant, autant celui de la bataille de la Somme reflète l'ardeur enthousiaste, l'entrain qui n'ont cessé d'animer le régiment dont toutes les attaques ont réussi.

Ces batailles de Verdun et de la Somme, " ces deux fleurons de son régiment ", le général Mangin les a vécues intensément, avec toute la générosité de son tempérament. La fidélité de son entourage témoigne du rayonnement de son attentive sollicitude. Toutes ses émotions, ses souffrances, ses inquiétudes, ses joies, il nous les décrit avec la fraîcheur de sa délicate sensibilité. Par-dessus tout apparaît sa fierté légitime de commander une unité d'élite comme le 79^e. Son régiment est le plus beau de l'armée française. Celle conviction, source d'activité, d'énergie, de fanatisme, ne doit-elle pas animer tout chef de troupe à quelque échelon qu'il soit ?

Ce livre est un simple récit. Le général Mangin y fait vivre des hommes dans la bataille et pour la bataille. Il ne prétend pas tirer de son exposé des enseignements pour la conduite des opérations, ou même plus simplement pour le combat de l'infanterie. Fantassin, il l'est certes, et il revendique avec honneur son origine. Aussi ne s'interdit-il pas quelques digressions sur le dressage de l'infanterie ou l'évolution de sa tactique. Elles sont simples et empreintes de bon sens : il appréhende de voir l'infanterie s'agglutiner autour de ses armes automatiques et perdre ses aptitudes manœuvrières.

Et cependant ces dernières ne seront-elles pas toujours la meilleure garantie du succès? Nos fantassins de demain, s'ils veulent réussir à leur tour, ne doivent pas oublier l'exemple du 79^e, qui, le 1^{er} juillet sur la Somme, " a atteint son objectif en 20', progressant de 1500 mètres chez l'adversaire, l'obligeant à replier ses batteries avancées ". Et le général Mangin ajoute : " C'est au pas de course, dans un terrain lunaire, que nos hommes ont réalisé notre manœuvre. "

Mais je me garderai d'insister plus longtemps sur celle partie méditative du livre, sur laquelle le général Mangin n'a fait que glisser, car il' a voulu avant tout qu'entre tous les exploits des beaux régiments de Lorraine ceux du 79^e ne restent pas ignorés. Ses anciens frères d'armes lui en seront reconnaissants.

Général WEYGAND.

ABRÉVIATIONS

B. C. A. : Bataillon de chasseurs alpins.
B. C. P. : Bataillon de chasseurs à pied.
Bde : Brigade.
Btn : Bataillon.
C. A. : Corps d'Armée.
C. H. R. : Compagnie Hors rang.
Cie : Compagnie.
Cdt : Commandant.
C. M. : Compagnie de mitrailleuses.
D. I. : Division d'infanterie.
É.-M. : État-Major.
É.-M.A. : État-Major de l'Armée.
Gl : Général.
G. Q. G. : Grand quartier général.
Q. G. : Quartier général.
P. C. : Poste de commandement.
P. O. : Poste d'observation.
R. I. : Régiment d'infanterie.
R. R. : Régiment de réserve.
T. C. : (T.C.1, T.C.2) Train de combat (1^{re} et 2^e Pie)
T. R. : Train Régimentaire.

AVANT-PROPOS

Près de vingt années se sont écoulées depuis l'époque où j'ai eu l'honneur de commander le 7-9.

Pourquoi ces souvenirs paraissent-ils si tard et pourquoi, malgré tout mon désir, ai-je tant attendu pour les écrire.

Tout d'abord parce qu'une vie militaire très occupée jusqu'à sa fin ne m'en a pas laissé le loisir; et aussi, parce que j'ai longuement hésité. On a beaucoup écrit sur la guerre et je me suis fréquemment demandé si, à côté de tant d'autres, mes souvenirs présenteraient encore un intérêt.

Dans des ouvrages remarquables, *Mes Hommes au feu* et *L'Infanterie de la Victoire* le commandant Delmas a dit la valeur de nos magnifiques fantassins et la beauté du commandement de l'Infanterie. Il s'est servi pour cela des faits de guerre des Unités mises sous ses ordres au 79^e qu'il n'a pas quitté de toute la campagne.

Les périodes revécues dans ses ouvrages encadrent celle de mon commandement : voulait-il me laisser le soin de la décrire ?

Verdun-La Somme, noms d'épopée, marquent les grandes étapes de l'heureuse époque où j'ai mené mon régiment, le 7-9, à la bataille avec un rare bonheur et les plus hautes satisfactions que puisse avoir un chef.

C'était un pieux et précieux devoir à remplir que de retracer pour les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, le récit de circonstances graves où, comme toujours au cours de la grande guerre, ils ont magnifiquement rempli leur devoir envers la Patrie.

Souvent le docteur Chabeaux, président du " Clocheton ", Prolonge qui groupe les, anciens du 7-9, m'avait demandé pour le régiment de rappeler les souvenirs de mon temps de commandement.

Les voilà !... écrits très simplement, trop peut-être, mais avec tout mon cœur.

Le 7-9 !... Appel qui résonne magiquement à mes oreilles et me fait tressaillir ! Oui! le souvenir des mois vécus avec lui, de son si bel esprit, de toute sa valeur, de l'affection dont j'ai été entouré,

reste si frais dans mon esprit que la rédaction de ces pages m'a été très facile. Elle m'a ramené avec joie et avec une grande émotion aux moments les plus beaux de ma carrière.

A chaque sortie de secteur j'avais, à l'exclusion de notes personnelles journalières que je n'ai jamais voulu ni d'ailleurs eu le temps d'écrire, emporté avec moi les documents qui m'avaient servi. Ce sont eux qui m'ont aidé dans ce modeste travail : j'ai là, sous les yeux, mes cartes de Verdun et de la Somme annotées en hâte et encore tachées de boue. Je ne puis les regarder sans songer à vous Tous de mon 7-9 !

Pour guider ma mémoire et fixer certaines dates j'ai eu recours aux archives de la Section Historique du ministère de la Guerre si aimablement mises à ma disposition par le général Halbwachs.

Avec le *Journal de Marches et Opérations* du régiment j'ai eu la très agréable surprise de retrouver des papiers, sans valeur pour d'aucuns, mais de si grande pour moi : ce sont les ordres et notes écrits à Verdun dans les heures les plus dures, à la Somme à des moments si glorieux. Pauvres bouts de papier arrachés d'un carnet et aussi rapports parfaitement établis de mes sous-ordres.

Aidé de ces documents j'ai tenté de faire revivre à mes collaborateurs de tous grades et à mes soldats la vie du régiment à l'époque inoubliable où tant des nôtres sont tombés pour la France!

Puissent aussi ces souvenirs que j'ai reproduits avec la plus grande sincérité ramener un instant la pensée des survivants du 79 vers tous leurs camarades et aussi vers un chef qui les a tant aimés.

E. MANGIN.

PREMIÈRE PARTIE

NOMINATION AU COMMANDEMENT DU 79^e LE SECTEUR DE CHAMPAGNE (Novembre Décembre 1915).

I

NOMINATION AU COMMANDEMENT DU 79^e

En avril 1914, je terminais mon temps de commandement de chef de bataillon du 51^e d'infanterie à Beauvais ; je venais d'être réaffecté au 2^e Bureau de l'État-Major de l'armée où, comme capitaine, j'avais déjà servi pendant près de cinq ans.

A la mobilisation, qui suivit de peu mon retour au ministère de la guerre, je fis partie du 2^e Bureau du G.Q.G. et partis de Paris pour Vitry-le-François avec ce convoi léger qui, un beau matin du mois d'août, emportait le général Joffre vers sa si brillante destinée. J'accompagnais, en voiture, le général Berthelot, 1^{er} aide-major général dont je devais être, plusieurs années plus tard, le chef d'État-Major alors qu'il commandait le 32^e C.A.

A Vitry, le 2^e Bureau était installé dans le gymnase du collège ; c'est là que commençait, pour nous, une vie de 1^{er} Bureau chargé de l'étude des armées étrangères. Labeur continu à la recherche des énigmes journalières que l'ennemi nous posait sur ses intentions, son ordre de bataille, etc...

Vitry, Bar-sur-Aube, Châtillon-sur-Seine, Romilly-sur-Seine, Chantilly, j'ai fait toutes ces étapes du G.Q.G. avec l'angoisse de ses replis vers l'arrière suivie de la joie de la poussée vers l'avant après la victoire de la Marne, à laquelle allait succéder bientôt une longue période de stabilisation. Notre vie au 2^e Bureau, toute de travail intellectuel, était monotone, sans changement intéressant et ne nous apportait aucune des satisfactions que procure le commandement.

Si, au début de la campagne, nous participions aux liaisons avec les quartiers généraux d'armée, la création d'officiers spécialisés dans ces fonctions allait bientôt nous reléguer entre les murs de nos bureaux.

Nos sorties devenaient rares et seulement provoquées par des prises de contact avec les 2^e Bureaux d'armée ou par l'heureuse obligation d'accompagner dans leurs visites au front les officiers des armées alliées, rattachés en tant que vie matérielle au 2^e Bureau du G.Q.G. Camarades charmants, aux relations si agréables et qui, journalièrement, à la table commune venaient apporter une note de gaieté ; ils nous aidaient à rompre un instant la monotonie d'une vie de bureau intense à laquelle tant d'esprits jaloux et chagrins ont voulu nous croire si fermement attachés.

Au début de l'été de 1915, alors que promu lieutenant-colonel, j'avais déjà vu partir de nombreux camarades je me demandais quand mon tour viendrait enfin de reprendre la liberté et avec elle la responsabilité et le risque du commandement d'une belle Unité.

Au mois d'août, à l'occasion d'une visite de S.M. le Roi des Belges, je devais accompagner le groupe des officiers alliés à une revue du 20^e CA (comprenait les 11^e DI, 39^e DI et 153^e et le 5^e R.H. en Lorraine)

Cette prise d'armes avait lieu dans les environs de Ville-en-Vermois, à 10 kilomètres sud-est de Nancy. Les 11^e D.I. et 153^e D.I., la 2^e D.C. (de Lunéville) devaient y prendre part.

Il faisait une journée très belle et chaude. La revue fut superbe. Je me souviendrai toujours, au moment du défilé, de ce déboulé prestigieux de la 11^e division sortant d'un léger pli de terrain en masses épaisses et profondes avec une allure très vive aux sons de la *Marche Lorraine*.

Quelle troupe magnifique ! et quelle jolie impression elle donnait.

Depuis le début de la guerre, la 11^e division avait pris part à toutes les grosses actions, elle y avait été digne de sa renommée d'avant-guerre : " La division de fer ".

A cette époque, après quelques jours de repos, remise à effectifs pleins, admirablement équipée, se présentant avec l'allure qu'elle avait aux revues de Nancy d'autrefois, elle donnait bien l'idée du véritable outil de guerre et de choc.

Elle était alors prête à rejoindre la Champagne où le 20^e C.A. devait participer à la grande offensive de septembre.

La 11^e division, après le défilé, s'était rassemblée pour rendre les honneurs aux hautes personnalités

présentes. Suivant le cortège où se trouvaient, avec le Roi des Belges, le Président de la République, M. Poincaré, et le Ministre de la Guerre, M. Millerand, nous passâmes sur le front des régiments.

Tout en marchant, entouré des camarades alliés, l'un d'eux voyant mon air rêveur me demande à quoi je pense. " Ah ! " lui répondis-je, " si je pouvais rester avec eux et commander un de ces beaux régiments de la 11^e division ! "

(*) La 118 division est formée par les 21^e brigade (26^e RI, 69^e RI), 22^e brigade (37^e RI, 79^e RI), le 8^e R.A. Toute la division tenait garnison à Nancy en temps de paix.

Ce rêve de toujours se réalisera-t-il jamais.

C'est que cette 11^e division, je la connais depuis mon enfance.

Originaire de Nancy, sorti du lycée de cette ville pour entrer à Saint-Cyr ma pensée est revenue sans cesse vers cette belle unité dont j'ai si souvent admiré les beaux régiments. J'ai toujours désiré y servir, mais les hasards d'une carrière commencée en Afrique et dont nous ne sommes pas maîtres m'avaient empêché de venir en garnison à Nancy où chaque année cependant je passais mes permissions auprès de ma Mère déjà vieille.

Aussi à quels jolis souvenirs vécus ces retours à Nancy me ramenaient.

Pendant ma jeunesse nous entendions parler des belles manœuvres de la division au plateau de Malzeville, trop éloigné pour qu'on puisse nous y conduire. Mais nous profitions des retours des régiments et je me rappelle de la précipitation avec laquelle nous courions aux grilles du lycée pour voir passer les régiments, quelquefois même une simple compagnie rentrant du tir avec ses quatre tapins et clairons. Grâce à la complicité, parfois un peu forcée, de nos maîtres tout travail cessait et ne reprenait qu'après le passage des soldats.

Au 14 juillet, pour la revue, le lycée avait sa place dans le petit jardin qui entoure la fontaine de la place de l'Académie. Nous étions ainsi placés aux premières loges pour voir arriver le général commandant le C. A. avec son brillant État-Major, et pour assister à la remise des décorations et enfin au défilé des troupes.

Ce défilé !... Chasseurs à pied, fantassins, artilleurs, cavaliers, comme ils faisaient gonfler nos jeunes cœurs comme ceux de la foule vibrante composée de la population nancéienne et de tant de braves gens accourus de la campagne.

Le 4^e B.C.P. qui défilait en tête de la division avait un succès sans égal. Venu de Saint-Nicolas-du-Port (à 12 km. à l'est de Nancy), par la chaleur torride du 14 juillet à Nancy sur une route poussiéreuse, il faisait une halte à l'entrée de la ville. Et, très accompagné par de nombreux civils, il débouchait sur la place de l'Académie avec une allure endiablée. Les chasseurs propres comme des sous neufs, parfaitement astiqués, guêtrés et gantés de blanc, le petit plumet vert au vent. Tous portaient alors le fer à cheval et nous nous amusons de l'indication de " coup de bouc " qui faisait relever vivement les têtes des chasseurs.

Le bataillon venait prendre sa place aux sons si entraînants de sa fanfare; son mouvement était scandé par le bruit très prononcé du 4^e pas... ce qui allait être d'un très mauvais exemple car dans tous nos déplacements à l'intérieur du lycée on allait toujours entendre marquer ainsi le 4^e pas auquel, à notre grande joie, nous entraînions nos " pions " eux-mêmes. Et je crois bien aussi que notre condisciple le Taupin Lebrun exécutait ce rite sans se douter qu'un jour il serait Président de la République.

Après son défilé le bataillon s'écoulait par la rue de la Monnaie au pas gymnastique pour ne pas gêner les Unités qui le suivaient; au passage il rendait fort joliment les honneurs à la Statue de Jeanne d'Arc et vers 11 heures reprenait le chemin de Saint-Nicolas.

Une simple remarque en passant : je n'ai jamais ouï dire qu'au 4^e B.C.P. il y ait eu tant de coups de chaleur ni que la revue en raison de la température ait dû être décommandée ! Je sais bien qu'il y avait des soldats de trois ans, à l'époque dont je parle, même de quatre ans, mais il y avait aussi dans le rang des jeunes soldats du dernier contingent qui auraient considéré comme une punition grave de ne pas être à la revue !

Derrière les chasseurs suivait le défilé des 4 régiments d'infanterie précédés de leurs 4 musiques réunies, des artilleurs au trot, et enfin du régiment de hussards au galop !

II

LE SECTEUR DE CHAMPAGNE

LA BUTTE DU MESNIL

(Carte n° 1)

(Butte du Mesnil, la Main, le Marson, ferme Beauséjour, Massiges, Minaucourt, la Tourbe, Somme-

Tourbe, Somme-Bionne, Valmy)

Le 20^e corps d'armée, en automne 1915, tient, face au nord, le secteur s'étendant de la Butte-du-Mesnil (incluse) à la Main-de-Massiges.

La 11^e D.I., à l'aile gauche fait face à la Butte que ses tranchées entourent au sud et à l'est. Le front d'abord orienté O.-E. au sud de la Butte se redresse presque à 90° dans une partie N.-S. longue de plus d'un kilomètre, puis rejoint la longue ligne de tranchées de nouveau orientée O.-E. faisant face à la Main-de-Massiges et tenue par la division voisine.

A la 22^e brigade (37^e RI -79^e RI) incombe la garde du front orienté N.-S. face à la partie E. de la Butte-du-Mesnil. Endroit aussi malsain que possible puisque les tranchées sont prises d'enfilade par l'artillerie et les mitrailleuses ennemies et que les arrières encaissent les coups longs destinés aux deux côtés de l'angle droit formé par notre ligne à cet endroit.

Les deux régiments de la brigade alternent dans l'occupation du secteur. La montée en ligne est de six jours, suivie d'un repos d'une égale durée à Hans.

L'alternance des régiments est appliquée aux États-Majors de division et de brigade. En l'espèce, le général Ferry commandant la 11^e D.I. est relevé dans le commandement du secteur par le général Hellot (devenu général de D.I) commandant la 21^e brigade et dans le secteur de brigade le colonel Hallier, commandant la 22^e brigade alterne avec le colonel Pesmes, commandant le 69^e d'infanterie.

Le P.C. de la division est à la ferme Beauséjour, dans le ravin du Marson, celui de la brigade à une intersection de boyaux à mi-chemin entre le P.C. de la division et ceux des colonels.

A mon arrivée à Hans je sais que le général Ferry est à son Q.G. à Valmy, les secteurs sont commandés : celui de la division par le général Hellot, celui de la brigade par le colonel Hallier.

Aussitôt après le déjeuner, avec ma voiture, je vais me présenter au général Ferry à Valmy ; je fais là, connaissance avec une partie des officiers de l'E.M. de la division, puis repassant à Hans je laisse mes bagages à l'E.M. et seulement muni d'un ballot renfermant les quelques objets nécessaires en secteur, je monte dans une voiture légère qui va me conduire au P.C. de la division.

L'itinéraire pour se rendre à la ferme Beauséjour passe par Somme-Bionne, suit la route de la vallée de la Tourbe par Saint-Jean et Laval, villages qui n'ont pas encore trop souffert, par Wargemoulin et Minaucourt, entièrement détruits, puis lâchant la vallée, on traverse par un chemin de terre une petite crête d'où on descend sur le Marson petit affluent de gauche de la Tourbe.

“ Après avoir dépassé Laval, m'avait dit le colonel Biesse, ne perdez pas de temps et méfiez-vous du Marson ”.

Cette recommandation m'allait être renouvelée sur différents points du trajet. Mais qu'y faire quand on est obligé de passer dans des endroits dangereux. Risque à courir, c'est le pain quotidien de ceux qui vivent en secteur. La chance est de franchir un endroit malsain au moment où le tir ennemi est suspendu ou entre des rafales d'obus lorsqu'on a pu saisir la cadence des envois !

J'avoue très simplement qu'encore inexpérimenté la recommandation faite à mon départ et renouvelée en cours de route m'avait jeté dans un certain trouble et je me laissais aller à l'expérience du chauffeur qui connaissait le Marson.

A partir de Laval, mon coeur se serre ; on quitte les derniers bivouacs établis à proximité de la route, les parcs de matériel et de chevaux d'artillerie. Le pays devient désert, on ne rencontre que quelques isolés qui se hâtent. Derrière les pans de murs de maisons écroulées à Wargemoulin et Minaucourt, on aperçoit quelques hommes autour des cuisines roulantes abritées Dieu sait comme ! et, à une vitesse aussi rapide que le permet le mauvais état de la route percée çà et là de trous d'obus, on atteint le petit ruisseau du Marson qui coule dans un étroit ravin d'une vingtaine de mètres de profondeur. C'est le “ ravin du Marson ”.

Il fait très beau, mais ce coin est lugubre : plus un arbre, des abris dont on ne voit que l'entrée sont creusés tout le long du flanc nord du ravin, des débris de toute sorte jonchent la route que des trous d'obus presque jointifs rendent très peu praticable même à une auto légère. Et puis je sens mon conducteur assez nerveux et inquiet. Il s'efforce d'arriver au plus vite à ce que fut la ferme Beauséjour pour y trouver un abri.

Je dois dire que ma route s'est faite sans aucun incident et que je n'ai ni entendu ni vu un éclatement : c'est une chance paraît-il !

Le P.C. de la 11^e D.I. est établi à l'endroit où se trouvait la ferme Beauséjour !... C'est un amoncellement de sacs à terre : l'ennemi marmitte le Marson sans arrêt... sauf au moment où je passe.

Je suis reçu fort aimablement au P.C. par le général Hellot qui me connaît depuis longtemps ; nous avons été ensemble à l'E.M. A. et il vient du G.Q.G. où il était aide-major général. Je laisse à tous ceux qui l'ont connu et servi sous ses ordres le soin de se rappeler son affabilité, son extrême courtoisie et surtout son

calme joint à une très grande bienveillance.

“ Je ne vous retiens pas ”, me dit-il, “ car il faut que vous arriviez avant la nuit et il faut compter une bonne heure de marche avant de rejoindre le P.C. du 79... au revoir... Bonne chance. ”

C'est toujours charmant... mais dès qu'on pose un pied en secteur, sait-on si on y mettra l'autre !

Un guide envoyé par le colonel Pétin m'attend au P.C. et nous nous mettons en marche !

Les boyaux sont en excellent état, il fait si beau, on ne voit que quelques éclatements très hauts. C'est une distraction car la marche dans ce pays de Champagne, dans les cheminements creusés dans la craie est horriblement monotone !

Nous arrivons au P.C. de la brigade. Là je retrouve le colonel Hallier que j'ai beaucoup connu aussi à l'E.M.A. Il a pris le commandement de la 22^e brigade après avoir commandé le 37^e. A la déclaration de guerre, il était attaché militaire à Vienne. Très courtois, très aimable, il est aussi fort exigeant (qui ne l'est pas à la guerre !) ; notre connaissance de date ancienne facilitera certes nos rapports et ma profonde affection pour lui ne se démentira pas et s'accentuera. Nous allons vivre ensemble dans le proche avenir les périodes les plus dures je crois de toute la campagne Verdun, la Somme !

Il me fait un joli tableau de mon régiment, mais, on sent qu'il a une certaine préférence pour le 37^e ! ce sera pour les deux régiments une rivalité de très bon aloi mais où le 79 ne perdra certainement pas la première place !

“Je vous accompagne, me dit-il, cela me permettra de vous mettre entre les mains de Pétin ”.

Et en route enfin pour le P.C. 79.

Il est près de 17 heures, la nuit tombe lorsque nous arrivons au P.C. du 79. Le colonel Pétin, prévenu, nous attendait. La cordialité de notre rencontre est un peu freinée par la présence du colonel Hallier qui ne reste d'ailleurs que quelques instants et nous laisse tous deux à la joie du revoir.

Il y a seulement là deux officiers que le colonel Pétin me présente en me disant : “ Le lieutenant Bérenger, mon adjoint, mais qui ne sera pas le vôtre; il faut qu'il prenne une compagnie ”. Puis “ le capitaine Delmas ¹, votre adjoint, au front depuis le début, doit vous rendre d'excellents services ”.

Ce changement d'adjoint, *l'alter ego* du colonel, au moment où je prenais moi-même le régiment m'avait un peu surpris, mais instantanément je trouvais l'idée excellente; c'était une mesure que j'aurais dû prendre sans tarder car à son défaut on risque d'être entraîné dans tous les errements de son prédécesseur. Certes, j'entendais bien garder les traditions créées par le colonel Pétin, mais j'entendais donner sans tarder aussi mon empreinte au régiment; changeant d'adjoint l'effort initial serait sûrement plus grand... mais j'avais compté sans Delmas !

Bel officier, de jolie allure, Delmas m'avait de suite conquis. Parti en campagne avec le régiment où il était lieutenant avant la guerre, il ne l'avait encore quitté que pour soigner une très grave blessure et avait pris part à toutes ses opérations. Aimé de tous, connaissant à fond le régiment, de très belle éducation, très allant, j'allais avoir en Delmas un adjoint de premier ordre; et, dès ce moment jusqu'à celui où - la mort dans l'âme - j'ai dû quitter le régiment, il a été ce que j'aimais tant lui dire “ mon ange gardien ”. Je n'allais plus faire un pas sans l'avoir auprès de moi, m'aidant de son expérience et me couvrant de son affection dans les circonstances de guerre si dures que nous allions traverser !

1. Actuellement lieutenant-colonel.

Ce choix d'adjoint au colonel, très envié, était d'ailleurs dans ce cas chaleureusement approuvé par tout le régiment ; je ne pouvais que m'en féliciter.

Le régiment devait être relevé par le 37^e le lendemain lundi. La soirée se passait à un échange de vues sur tout ce qui concernait le régiment et sa vie en secteur. Il avait 2 bataillons accolés en 1^{re} ligne, 1 bataillon en réserve près du P.C. L'organisation des travaux était réglée en détail aux bataillons l'entretien de leurs quartiers; les travaux d'intérêt commun et général, si j'ose dire, étaient exécutés par la compagnie de pionniers, unité de création extralégale que j'ai trouvée au 79^e et à laquelle j'ai eu bien garde de toucher. Je n'ai fait dans la suite qu'augmenter son effectif et son outillage. Elle était commandée par le lieutenant Poinot, officier de réserve d'un dévouement à toute épreuve, timide, mais d'un cran ! A cette unité incombait la construction des P.C., postes de secours, etc... pour laquelle nous n'avions jamais du reste d'unités spécialisées. Poinot avait toutes les qualités de l'architecte, de l'entrepreneur et sans crainte de vexer un camarade je puis dire celles d'un excellent officier du Génie. La compagnie de pionniers aura plus tard son fanion et la croix de guerre !

Une soirée de longue giberne, une nuit de repos... passée presque en entier à bavarder et le lundi matin, laissant Pétin à ses occupations, j'allais avec Delmas faire un tour sur les arrières du secteur et dans les abris du bataillon de réserve; nous en profitons pour prendre un contact très intime dans un long échange d'idées

où nous nous trouvions d'accord!...

Le régiment descendra à Hans le lendemain après avoir cédé la place au 37^e. Dès le début de l'après-midi commencent les opérations de la relève. Arrivée du lieutenant-colonel Michel, commandant le 37^e. C'est un camarade charmant déjà âgé. En même temps que lui arrivent les chefs de bataillon de 1^{re} ligne : ce sont deux de mes camarades de promotion de Saint-Cyr que je suis tout heureux de retrouver : Kiffer et Martinet.

La fin de la journée se passe en passages de consignes et dès les premières heures de la nuit on entend le courant des unités qui, montant en secteur, font claquer les caillebotis posés devant le P.C.; en sens inverse, au milieu de la nuit, c'est le passage des unités du régiment qui descendent vers le Marson.

Nous quittons le P.C. de grand matin et nous nous hâtons pour arriver au plus vite à Minaucourt où nous attend la voiture du colonel : charrette anglaise, très modeste, attelée d'un cheval de prise allemand et qui rend d'énormes services. Dans l'avenir elle sera sûrement remplacée, légalement... ou non... par une petite auto, moyen de liaison indispensable pour un chef de corps.

A Hans, le régiment s'installe : le temps est toujours très beau; il fait froid, mais malgré cela, dès le milieu de la journée les rues et place du village, défoncées, ne forment qu'un cloaque. Cantonnement de repos minable, maisons de torchis dont les communs tiennent à peine debout. Mais on y est loin des marmites, c'est un soulagement moral.

J'ai partagé le cantonnement de luxe du colonel Pétin une pièce cuisine qui sert de bureau et de popote et une pauvre chambre à coucher où on a dressé un lit de planches pour moi; c'est très confortable !

III

PRISE DE COMMANDEMENT

LE 7-9

Le colonel Pétin doit partir le lendemain de notre retour à Hans.

Avant de quitter le régiment, le colonel Pétin veut me le présenter et remettre avant son départ quelques croix de guerre. Dans le fond, il veut encore avoir une dernière fois la très légitime satisfaction de voir cette superbe unité qu'il n'a pas quittée depuis le début de la campagne.

Le 23 novembre dans la matinée le régiment est réuni dans un champ à l'ouest d'Hans. Il fait sombre, un peu de brouillard, le terrain est gadouillard.

Les 3 bataillons sont placés en ligne déployée sur les 3 faces d'un grand rectangle : sur la 4^e, la clique et la musique.

A bonne allure, accompagnant le colonel Pétin, nous nous dirigeons au drapeau que nous saluons longuement, puis, nous passons sur le front du régiment ; remise des croix, allocution du colonel Pétin qui fait chaudement ses adieux au 7-9 et lui dit sa satisfaction de le remettre entre mes mains.

Puis, défilé, dont le colonel Pétin me fait les honneurs. Le régiment passe très bien mais il a pour défilé : “ La marche de la Légion ” ! dans l'avenir nous prendrons “ Alsace-Lorraine ” qui convient si bien à un régiment de l'est et dont j'ai si souvent entendu et chanté moi-même les paroles.

Après cette très jolie cérémonie, faite sans témoins et vraiment pour nous seuls, nous rentrons au cantonnement avec la compagnie de Drapeau.

Le reste de la matinée se passe en préparatifs de départ du colonel Pétin ; nous déjeunons en hâte et nous nous rendons à l'entrée du village où une auto attend pour filer vers le G. Q. G.

Là, la clique et la musique sont réunies, près d'elles tous les officiers et un grand nombre de gradés et de soldats du régiment.

Après une très affectueuse accolade, le colonel Pétin me quitte et monte en voiture ; il démarre tandis que la clique et la musique jouent le pas redoublé célèbre du 1^{er} Empire “ On va leur percer le flanc ! ”

A ce moment, très ému, car je sens que je deviens vraiment le chef, je désire être seul et me penchant vers Delmas je lui dis “ allons faire un tour ”.

Mais en même temps, en me retournant, je vois figés, dans un salut d'une parfaite correction, le groupe d'officiers et tous les troupiers, les yeux franchement et affectueusement fixés sur moi.

Moment d'intense émotion je l'avoue et j'aurais voulu que ma réponse à ce salut dise bien à tous que j'étais à eux comme je les sentais à moi !

Les deux derniers jours de repos je les mets à profit pour faire connaissance avec tout mon monde et je

passé dans tous les cantonnements; je n'ai pas la prétention, en si peu de temps, de déjà connaître tous mes officiers, mais je les ai vus, j'ai causé avec eux et la troupe aussi me connaît.

Le régiment comprend 3 bataillons à 4 compagnies, 1 compagnie de mitrailleuses, une C.H.R.

Les 3 bataillons sont commandés par des officiers qui font partie du régiment ou de la 11^e division depuis le début de la campagne :

Au 1^{er} bataillon, le commandant Weiller (devenu général de brigade) De mes recrues de Saint-Cyr, il a fait toute sa carrière à la 11^e division. J'ai eu l'occasion de le rencontrer souvent à Nancy. De taille moyenne, sec, tiré à quatre épingles. Très instruit, sachant ce qu'il veut, il a un bataillon remarquable et comme discipline et comme instruction. Pourquoi ne pas le dire, je le trouve peut-être un peu dur : c'est une qualité. C'est un parfait officier supérieur. Tel qu'il est je le retrouverai au cours de ma carrière après la guerre : au 129^e au Havre, comme lieutenant-colonel, mais surtout comme commandant du 97^e à Ludwigshafen, lorsque je commanderai la 77^e division. Quel beau régiment il avait !...

Au 2^e bataillon, le commandant Faure : il est en permission et ne va d'ailleurs rentrer que pour partir aussitôt évacué pour maladie mais après avoir ajouté une nouvelle palme, souvenir de Champagne, à sa croix de guerre.

Le 3^e bataillon est commandé par le commandant Chevallier déjà d'un certain âge pour un chef de bataillon et un peu lourd d'aspect, mais plein de bonne volonté.

Le capitaine Nicolas commande la C.M. C'est un excellent officier qui a une superbe unité.

Dans les compagnies il n'y a plus d'officiers de l'active d'avant-guerre. Les commandants de compagnie et les lieutenants proviennent des sous-officiers du régiment et de la réserve. Quelques-uns viennent de la cavalerie ou de l'artillerie. Je dois dire qu'ils sont tous très bons ; mais il ne faut pas oublier que nous sommes au seizième mois de la guerre et que dans les épreuves par lesquelles ils sont passés ils ont appris leur métier à bonne école. Au départ en campagne, ils n'avaient pas cette maturité et ces connaissances : la leçon de la guerre y a pourvu.

A l'E.M. du régiment je retrouve le capitaine Delmas, mon adjoint; le lieutenant Poinot, commandant la compagnie de pionniers dont j'ai déjà parlé. Le médecin-chef de service, le médecin-major Jeandidier (Actuellement médecin-colonel) est actuellement sous le coup d'une mutation et j'aurai à peine le temps de le connaître en campagne ; je le retrouverai plus tard.

Gaillet, le porte-drapeau, notre chef de popote; type très amusant, extrêmement débrouillard, trop... parfois, mais qui n'a jamais voulu me donner, trop préoccupé de l'arrière... la satisfaction de lui décerner la croix de guerre et les occasions ne vont pas nous manquer !

Et Lachet, ce brave chef de musique, d'un dévouement à toute épreuve; il va remonter sa clique et sa musique et nous doter, non sans mal, d'un excellent orchestre à cordes.

Enfin Quillichini, le lieutenant de détails, chargé du T.R. Un brave à tous crins qui, sous les bombardements les plus violents, à Verdun, portera, en 1^{re} ligne, en fin de mois, la solde aux officiers pour éviter toute réclamation !

Enfin, j'arrive à ceux qui sont indispensables au maintien d'un moral très élevé, grâce à leurs soins distribués avec un dévouement au-dessus de tout éloge : les médecins, l'aumônier.

Au 1^{er} bataillon, c'est le docteur Plontz, médecin Adjoint major de l'active ; très cultivé, très beau soldat, très soigné ; il a pour adjoint le médecin auxiliaire Mathieu, charmant jeune homme qui le remplacera plus tard.

Au 2^e bataillon, c'est le docteur Chabeaux, médecin de réserve, délicieux camarade, adorant son métier et adoré des hommes : de son dévouement, je ne dirai que ceci : " Il est président de la Prolonge des 79^e, 279^e, etc... ". Il continue sa jolie mission...

Au 3^e bataillon, c'est Rohmer, d'un entrain endiablé toujours sur la brèche ; il ne voit que par le régiment. Malade et évacué avant le départ pour Verdun, il rejoindra à peine guéri et sans ordre. Nous devons avoir la peine de le perdre peu de temps après l'armistice, il est mort du typhus à Darmstadt.

L'aumônier : l'abbé Marchal. Il appartenait au collège libre de Lunéville. Il a été nommé aumônier volontaire. Un saint. Toujours en route pour rejoindre les poilus, il est entouré d'une très pieuse affection.

Derrière ce groupe d'officiers, un corps parfait de sous-officiers et de soldats entraînés, disciplinés, en grande majorité Lorrains. Ils appartiennent au 7-9, c'est tout dire : un esprit que je n'aurai qu'à faire encore grandir. Le 7-9 n'est-il pas le plus beau régiment de France ?... Un de nos grands chefs le dira.

IV

LE SECTEUR DU 7-9

(Carte n° 2)

(Butte du Mesnil ; bois des 1/20.000° ; tranchées : de Posen, des Walkyries, Barbe, des Noyers ; le Viricel bois Famelart)

Le régiment est en secteur depuis près de deux mois. Depuis longtemps déjà le calme est rétabli. Calme toujours relatif puisqu'à tout moment tombent sur les tranchées et les arrières des avalanches d'obus, des coups de minenwefer et que les boyaux sont souvent balayés par des tirs de mitrailleuses. Mais c'est ce qu'on appelle le calme !

On a pris l'habitude de ce secteur, on sait à peu près où et quand tombent les coups ennemis, c'est une sécurité relative.

Les tranchées de 1^{re} ligne adverses sont très rapprochées et, dans le secteur du régiment, 2 points de friction sont particulièrement dangereux : le bois des 1/20.000° où les tranchées ennemies se rapprochent à moins de 50 mètres des nôtres, et le point dit 705, si j'ai bonne mémoire, où elles sont au contact immédiat.

Les relèves se font suivant le même processus : le matin arrivée du colonel; dans l'après-midi, montée en ligne des officiers supérieurs et des commandants de compagnies; et dès les premières heures de la nuit, mise en place des unités relevantes et départ des éléments relevés. Pendant cette période, avec assez d'anxiété et d'impatience, on entend, au P.C. du colonel, qui se trouve en 510, passer les unités montantes, puis vers la fin de la nuit, les éléments descendants. Il fait, à l'époque de mon arrivée, un beau temps, il gèle, la marche est facile dans les boyaux. Mais, quelle angoisse à chaque coup de canon ou rafale d'artillerie, et puis il y a constamment le bruit de la mitrailleuse qui fait une sorte de harcèlement heureusement peu dangereux près du P.C. A chaque rafale d'obus, rapidement un coup de téléphone aux P.C. des Bataillons : “ Que se passe-t-il ? - Rien ” - mais les heures sont longues !

Enfin le jour arrive, la relève s'est faite sans incidents.

Au cours de la première journée c'est l'installation, la reconnaissance des travaux d'amélioration et l'entretien,

puis dès le début de la nuit suivante l'activité reprend car de jour on peut à peine travailler en 1^{re} ligne, on se repose. C'est alors le passage des corvées de soupe, avec la marche lente, des cuisiniers chargés comme des baudets et portant les marmites, les sacs de pain, les bidons de vin et de café et toutes autres denrées provenant de l'arrière; même des huîtres ! des “ claires ” Dieu sait combien ! puis le début des corvées de matériel qu'on va chercher au Marson : madriers, fils de fer, sacs à terre, etc... corvées de munitions cartouches, grenades, obus de 58 car nous avons quelques pièces dans la tranchée dite des 58.

Avant l'aube, accompagné de Delmas, je file aux tranchées. On y va au plus vite d'abord par un long boyau où manquent les traverses : le boyau Famelart (Commandant Famelart, du 8^e d'artillerie, tué par une salve d'obus près du P. C. 510). A l'intersection des Walkyries et du Famelart on trouve un abri pour mitrailleuses, mais inoccupé... on s'y repose un instant. Puis par un terrain en pente, complètement vu de l'ennemi, sur lequel on ne flâne pas, on atteint les P.C. des 2 bataillons en 1^{re} ligne, rapprochés l'un de l'autre vers 709 et 611, dans le fond d'un large vallonnement où se trouve tout le secteur du régiment. Pour trouver les éléments de 1^{re} ligne il faut atteindre les tranchées des quatre Noyers, Barbe et du Viricel dans lesquelles dans des abris bons d'ailleurs, profonds, on atteint les compagnies de réserve, une par bataillon. Les 3 autres compagnies sont dans les tranchées de 1^{re} ligne.

Là, des guetteurs nombreux surveillent les tranchées adverses et à quelques pas d'eux dans de mauvais abris, creusés souvent à même sous le parapet et abrités par de simples toiles de tente, vivent entassés les hommes des différentes sections.

Les mitrailleuses sont sur la tranchée de 1^{re} ligne ou très à proximité, il y en a encore peu qui assurent la défense en profondeur.

Les 58 un peu plus en arrière, soigneusement camouflés.

Pourquoi tant de monde en 1^{re} ligne ? C'est très simple !

L'ordre formel est “ de ne pas perdre un pouce de terrain ”. Toute tranchée perdue doit être immédiatement reprise.

Dans ces conditions, le moyen le plus simple pour assurer l'intégrité du front ne paraît-il pas d'avoir tout son monde en ligne, au coude à coude, puisque plus on sera, plus on se croira fort.

L'inconvénient de ce mode de défense saute de suite aux yeux : l'ennemi fait un coup de main, il le réussit. Ou il se retire très vite en emmenant des prisonniers qu'il faut aussitôt remplacer en ligne ; ou il occupe la tranchée enlevée et il faut le chasser par une contre-attaque. Si celle-ci est instantanée, elle a bien des chances de réussir, mais si elle échoue ou si on laisse à l'ennemi le temps de s'incruster dans le terrain qu'il a conquis, ce qui arrive fréquemment, la contre-attaque devient une opération délicate et parfois longue

à monter. Il faut alors faire appel à l'artillerie dont le rôle est difficile en raison de la proximité des lignes occupées, aux unités en réserve. Trop souvent elle échouera et on sera grignoté sans pouvoir riposter.

Dès mon arrivée au régiment j'ai reçu des ordres très nets prescrivant l'organisation des unités en profondeur, la diminution de la densité des hommes en 1^{re} ligne... mais cela ne va tout seul de les faire appliquer ! On y arrivera cependant très vite par persuasion et en développant l'idée si simple de l'exécution de contre-attaques immédiates, même exécutées par quelques hommes résolus, qui changent en succès un premier désavantage.

L'entassement des hommes dans les tranchées, en 1^{re} ligne y rend en outre la vie impossible et augmente de beaucoup les pertes et les fatigues.

Et en effet, après une période déjà longue d'occupation les tranchées sont évasées, trouées à certains endroits; on les retape bien, on les renforce avec des sacs à terre, mais ce n'est pas solide, elles sont journalièrement démolies.

De part et d'autre, avec des tranchées adverses si rapprochées on ne cesse de se jeter un tas de saletés : des grenades, du côté allemand des minenwefer, du nôtre des bombes à main et on se sert du 58. Mais avec précaution de celui-ci, car l'ennemi réagit et les réactions sont dangereuses.

Un matin où j'étais près des 58, il faisait très beau, les officiers voisins du point où j'étais étaient accourus pour me saluer, notre groupe a été repéré. Nous causions, sans prendre aucune précaution, quand une rafale de mitrailleuses est venue nous faire plaquer dans le fond du boyau ! Quelques instants plus tard, à 2 coups de 58, de démonstration pour moi l'ennemi répondait par une rafale de 15. Il faut toujours être prudent et que de fois le passage d'un chef a été préjudiciable aux occupants d'un secteur !

Les points de friction dont j'ai parlé étaient forcément des endroits de visite obligée. Si encore au bois des 1/20.000e on pouvait approcher assez facilement, il en était tout autrement au point 705. Là on était au contact immédiat; les guetteurs se voyaient. On avait installé une sorte de tranchée circulaire recouverte, dénommée " le tourniquet " où il fallait passer dans un bond. Notre guetteur avait toujours une grenade à la main et aurait pu causer à celui qui lui faisait vis-à-vis ! Ils se surveillaient l'un et l'autre et le service de garde en ce point était certes intéressant, je dirai même amusant pour certains poilus, mais vraiment ce coin était peu salubre et lugubre. Et c'est vrai car pour ouvrir la tranchée tournante, des cadavres avaient été sectionnés. C'est la guerre !

Après avoir vu les secteurs des bataillons, causé aux uns et aux autres, nous rentrions au P. C. vers 10 heures.

Les occupations n'y manquaient pas; préparation des ravitaillements, fixation de l'urgence des travaux, ordres pour leur exécution, administration du régiment, etc...

La journée s'écoulait rapidement, coupée d'ailleurs agréablement par des visites de camarades allant voir ceux de 1^{re} ligne. Les plus goûtées de ces visites étaient celles des artilleurs que les officiers d'infanterie voient toujours avec le plus grand plaisir; ils sont ainsi assurés qu'ils ne sont pas oubliés et fondent les plus gros espoirs sur ces appuis d'artillerie exécutés par des camarades qu'ils connaissent et qui les ont vus dans leur misère des tranchées.

Je vois les artilleurs à leur retour; ils sont enchantés d'ailleurs de l'accueil des fantassins. Avec son esprit " méfiant ", c'est la tradition, le fantassin aura confiance dans l'artilleur

qu'il connaît et s'il arrive à celui-ci un accident le fantassin saura l'excuser tandis qu'un inconnu! que prend-il? Un tir de barrage est demandé : vite un coup de téléphone au groupe d'appui et la rafale passe aussitôt au-dessus du P. C. - " Pardon, mon colonel, me téléphone un jour un commandant de groupe, ma hausse est un peu courte, j'ai tapé dans la tranchée de 1^{re} ligne. " Je téléphone aussitôt au P.C. du chef de bataillon intéressé par le tir en lui disant le nom du commandant de groupe et l'erreur commise " Oh ! ce n'est rien, le tir est rectifié, il n'y a qu'un ou deux hommes touchés ! " que de sarcasmes auraient été adressés à un autre que ce commandant de groupe connu !

Ces visites me font souvenir de celle de deux jeunes lieutenants du 4^e B.C.P. Ils étaient tout contents, par un très beau temps de revoir le terrain des attaques de septembre. Mais je leur conseillais en vain, hélas, la prudence : à peine sortis de mon P.C., négligeant les boyaux, marchant sur un terrain encore semé de grenades, ils se sont amusés à les faire rouler ! Un éclatement et les deux pauvres officiers furent très grièvement blessés.

Ces imprudences en secteur étaient trop fréquentes malgré les recommandations toujours répétées de ne pas sortir des boyaux et d'éviter les débris de projectiles. Mais la progression y est lente, énervante, double les trajets si on s'astreint à contourner les traverses, quand il y en a et, trop souvent, malheur aux imprudents atteints soit comme ces jeunes officiers, soit par une rafale de mitrailleuses ou les éclats des coups qui tombent dans le secteur.

Le P.C. du régiment a été repéré par l'ennemi, une mitrailleuse est sans aucun doute braquée sur lui. Elle tire par intermittence, son tir est agaçant au possible. Mais heureusement sans effet car une pancarte prévient du danger. Périodiquement aussi une salve d'artillerie tombe près du poste et quelquefois sur le poste même. C'est désagréable ! Les coups au but font remuer le P.C., éteignent les lumières, coupent des fils téléphoniques, mais nous sommes assez enterrés pour être à l'abri des coups. Qu'est-ce que ces indiscrets ? du 77, c'est trop petit; c'est au moins du 15 ! on ne connaît pas encore très bien le 210, mais c'est pour l'avenir. Enfin, le jour de relève arrive, on redescend à Hans !

Après un séjour en secteur où dans les tranchées tout fait à peu près défaut, ces quelques jours au cantonnement, à l'abri des coups, sont indispensables pour assurer le repos et le nettoyage des hommes, pour remettre tout le monde au point !

Mais là même, à la guerre des tranchées, succède celle que l'on poursuit sans arrêt contre les totos : vermine abominable que les Allemands ont laissée dans les abris et tranchées que nous leur avons enlevés en septembre !

Le " toto ", quel fantassin, de quel grade qu'il soit, ne

l'a pas connu ! A mon premier séjour en ligne, j'en ai pris pour mon grade. Mes couvertures ont dû être passées au phénol, à une dose ! telle que je ne puis plus dormir, pris à la gorge par l'odeur.

Le lieutenant Quillichini a organisé au T.R., qui bivouaque dans les bois autour de Valmy, des lessives dans des grands bassins trouvés dans les villages des alentours. On y envoie le linge des hommes. Un matin Quillichini arrive au P.C. avec une serviette ayant un coin noué. Elle a subi un long séjour dans l'eau bouillante. Il ouvre le coin noué et de là s'échappent des totos très alertes ! Ils ont résisté à la cuisson. Quelle horreur ! et comme il faudra longtemps pour en débarrasser le régiment après son départ du secteur !

Au cantonnement, les hommes sont occupés d'abord par leur installation à laquelle je tiens la main : nettoyage, astiquage et ornementation modeste des abris, locaux et granges à leur disposition. C'est une coquetterie à pousser, tout y gagne : l'hygiène, le moral.

Quelquefois, des exercices de courte durée et des tirs tiennent tout le monde en haleine. On expérimente des engins de lancement de grenades, aussi dangereux pour l'ami que pour l'ennemi; on cherche le meilleur.

Tous les soirs la musique joue, les hommes doivent y venir en tenue de drap, habillés correctement : le régiment y assiste en entier.

Mais les musiciens n'ont dans leurs gibernes que les cartons avec lesquels ils sont partis en campagne : pas redoublés, valse, polka..., j'en fais l'observation au chef de musique Lachet... et avec un peu de réticence de sa part..., pour la forme, car, quel excellent homme et quel officier dévoué !... il est entendu qu'on fera prendre à Nancy à la première occasion les morceaux de musique qui y sont restés. Je dis aussi à Lachet mon intention d'avoir un orchestre à cordes. Là, je me heurte à une opposition absolue... le

sous-chef Epinat s'en chargera... mais en fait, ce sera Larchet qui fera tout !... Nous avons au régiment des éléments excellents, Fourel, un 1er prix de violon du conservatoire de Nancy qui nous bercera bientôt avec la " Méditation de Thaïs " et Vignal, piston solo de Monte-Carlo, qui nous charmera avec ses soli de " Samson et Dalila ". Mais il faut faire venir les instruments à cordes et surtout prévoir leur transport au cours de nos déplacements : violons, violoncelles contrebasses à cordes, etc...

Enfin, il y a dans les rangs quantité de tambours et clairons inemployés, faute d'instruments. On fera venir de Nancy tout ce qu'on trouvera.

Je veux une clique de premier ordre qui fasse sauter les carreaux des villages que traversera le 79, et vibrer le coeur de toutes les femmes.

Et tout cela je l'aurai très vite. Dans un régiment de 3.000 hommes il y a des ressources !... c'est la population mâle de 20 à 35 ans d'une ville de 40.000 âmes !

Et puis la musique, la clique, c'est l'étiquette du régiment. Il se la doit pour rendre les honneurs à son drapeau et l'accompagner.

Le drapeau!... je renonce à définir ce qu'il est pour le régiment : c'est son souffle, son âme; c'est l'image de la Patrie.

Quand le régiment est en secteur il est remis au train régimentaire à la garde du commandant de ce train. Mais, dès que le régiment redescend de secteur, il est amené chez moi. Je ne veux pas le laisser dans son étui et j'ai fait confectionner par mes sapeurs un dispositif qui me permet de l'avoir près de moi, déployé. Quel que soit le visiteur que j'aie reçu, je l'ai toujours vu s'arrêter, me saluer, porter ses yeux sur le drapeau et maintenir longuement son salut !

" Permits-moi d'abord de saluer *ton* drapeau ", m'ont dit tant d'amis, qui sont venus me voir.

Le drapeau c'est mon orgueil, c'est tout le régiment et au-dessus... Je lis les noms de batailles qu'il porte à cette époque : Les Pyramides, Caldiero, Friedland, Sébastopol il en portera d'autres !

Mais, je reviens à ma musique, à ma clique. Comment aller prendre à Nancy ce qui y reste? Eh bien, Lachet ira, cela lui sourit d'ailleurs..., c'est un vieux célibataire! Et le convoyage de tout ce matériel? Comme des gens riches, nous avons une camionnette-auto spacieuse, celle du cantinier Aubert.

Que de services elle nous a rendus! Elle n'est pas réglementaire et attire les foudres du commandement qui, lorsqu'il en a besoin, la met en fourrière et s'en sert pour ses besoins puis il me la rend. Le hic est de l'approvisionner en essence mais on y parvient !

Le difficile est de diriger la voiture au cours des déplacements en chemin de fer, mais le cantinier est très débrouillard et souvent nous a précédés aux nouveaux cantonnements!... Je me hâte de dire qu'il n'était pas seulement au service de l'E. M. du régiment, mais approvisionnait les hommes en ingrédients de toute sorte et de première nécessité : ça n'a jamais été un abus !... Et dans les circonstances de ravitaillement les plus difficiles, à Verdun, à la Somme, il nous a assuré en temps voulu le nécessaire et a paré à l'imprévu pour des denrées comme le tabac, par exemple, qu'il allait souvent chercher très loin à l'arrière !

Mais, revenons au Secteur.

Nous sommes en décembre. Le temps se gâte, à la période de gel succède un temps mou bientôt suivi de la pluie ! c'est le gâchis au cantonnement, dans ce village surpeuplé, à trafic intense, dont les rues et places deviennent d'immenses bourbiers. Que vont être les boyaux et les tranchées ?

L'heure de la nouvelle relève est venue.

Il faut remonter en secteur. Il pleut continuellement.

Cette fois c'est " la mouïse ". L'horrible hiver est là avec tous ses ennuis, le froid, la pluie, la boue qui peuvent amener le " cafard " contre lequel il faut lutter toujours.

Notre départ vers le secteur est pénible. Temps très noir, un brouillard épais. En route vers le Marson on aperçoit les bivouacs dans la boue. Faut-il que les animaux aient soif pour aller aux abreuvoirs très éloignés de leurs mauvais abris! Ils doivent traverser une couche liquide où ils enfoncent jusqu'au poitrail et n'avancent qu'avec beaucoup de difficultés. Pauvres bêtes... mais on ne leur demande heureusement pas leur avis.

Dans quel état allons nous retrouver le terrain après avoir dépassé le Marson ?

Le sol crayeux de Champagne, sous l'action de l'eau et du dégel s'est transformé en une crème laiteuse dans laquelle on pénètre sans que le pied puisse trouver un appui lui permettant l'effort nécessaire pour assurer la marche sans trop de fatigue.

Jusqu'au P.C. du régiment, sur les pentes descendant doucement vers le Marson on progresse déjà très péniblement en évitant les boyaux véritables ruisseaux fangeux et inabordables. Leurs parois ont cédé sous le poids des parapets, ils se sont effondrés et sont impraticables. Et le secteur lui-même ?

La relève se fait cependant sans incidents et le lendemain je pars aux tranchées de très bonne heure avec Delmas. Au départ, cela va; on quitte bien le boyau, mais lorsqu'on est en vue des guetteurs ennemis il faut s'y rejeter hélas !

Pas encore trop de difficultés à l'aller sur le terrain en pentes descendantes et nous atteignons le large vallon occupé par les bataillons. Là, c'est presque un enchantement! Grâce au travail des hommes les boyaux et tranchées sont très utilisables. On connaît alors peu les caillebotis; du reste, sur des longueurs semblables il ne saurait en être question; leur emploi se limite aux tranchées de 1^{re} ligne, et encore, et aux environs des entrées des P.C. et des abris des réserves. Après une visite un peu longue des Unités et des tranchées il faut bien remonter au P.C.

Cette fois c'est horrible ! Les boyaux doivent être pris en montant, on enfonce jusqu'au ventre. A chaque pas c'est un effort inouï, le pied ne trouve aucun appui, c'est atroce. J'avoue que j'ai connu là un moment d'angoisse épouvantable. Nos mouvements sont vus des tranchées ennemies; il faut avancer, se dépêcher. S'il est évidemment désagréable d'être blessé, comme il doit être abominable de rester loin de tout secours dans un terrain semblable en attendant une aide bien aléatoire. Je suis pris par une extrême fatigue et à un moment je désespère de pouvoir la surmonter. C'est horrible ! Et ce que je ressens, je l'applique avec inquiétude à mes braves poilus qui vont être obligés d'aller au Marson chercher des munitions, des matériaux nécessaires aux réparations des tranchées qui s'effondrent, etc... Je pense aux cuistots qui vont en 1^{re} ligne porter la soupe à ceux qui l'attendent; pauvre soupe, à quelle heure et dans quel état parviendra-t-elle et avec elle le pinard, l'eau-de-vie, et le courrier; à quelle heure de la nuit mangera-t-on ? Mais tout s'arrangera et les cuistots arriveront !

A mon retour à mon P.C. j'ai besoin d'un nettoyage complet. Je suis gratté au couteau, on m'arrache mes effets mouillés et remplis de cette crème blanche dans laquelle j'ai vécu de longues heures. Mais, en fait, une

fois changé, ayant passé la capote d'un de mes agents de liaison, qu'ai-je à désirer ? Je suis des plus heureux et je n'ose comparer mon sort à celui de ceux qui vivent dans le froid, les pieds dans la boue, sans effets de rechange. Et l'état sanitaire est très bon !

Un matin je suis réveillé par un coup de téléphone de mon camarade le colonel Salles, commandant le 26^e en secteur à ma gauche. Il m'apprend qu'un abri de son régiment vient de s'effondrer, emprisonnant une section entière. Il me demande du secours en matériel.

Sans un instant d'hésitation, bien que je ne sois pas non plus très riche, je lui réponds que mes pionniers vont lui porter immédiatement tout ce que j'ai sous la main en matériel de toute sorte; les pionniers resteront à sa disposition. Geste trop naturel et qui m'a valu une grande amitié de la part d'un camarade auquel je devais moralement et matériellement, dans ce cas de détresse, tout ce que je pouvais !

Mais, malgré toute la diligence faite, il n'a pas été possible de secourir la Section dont l'abri était sans doute établi avec des supports sans semelles suffisantes. Avec l'état du sol ces supports se sont enfoncés lentement ensevelissant une trentaine d'hommes. C'est affreux !

Au cours de ce séjour en ligne, l'activité de l'artillerie allemande a beaucoup augmenté, elle semble procéder à des tirs de réglage sur les points intéressants du secteur : P.C., carrefours, abris. Le bombardement est particulièrement violent dans la journée du 12 : 77, 105, 150 ; le régiment ne subit que quelques pertes : 1 tué, 5 blessés.

En outre, l'ennemi semble travailler très activement : on perçoit des bruits de wagonnets, de moteurs, au nord du bois des 1/20.0000.

Il semble que les Allemands préparent une attaque par gaz, entre la Butte du Mesnil et la Main-de-Massiges.

Grâce au mauvais temps cette attaque ne pourra avoir lieu de suite. Nous serons sans doute partis... C'est égoïste, c'est la guerre ! En fait l'attaque par gaz sera émise à la fin de décembre sans succès.

Avec la fin de ce séjour en secteur le temps s'améliore, il gèle très fort. Reviendrons-nous encore une fois devant la Butte du Mesnil ? Un bruit court : le 20^e C.A. serait prochainement relevé. Ce n'est qu'un bruit très vague.

Il y a près de quatre mois que le régiment est en Champagne : trois mois que depuis les attaques de septembre il tient le secteur. Rien pour le moment ne semble se préparer en Champagne. Les relèves succèdent aux relèves sans incident notable. Tout mon monde trouve le temps fort long et vit dans l'espoir que cette existence si monotone prendra bientôt fin ici, pour recommencer sans doute dans les mêmes conditions ailleurs ! Il n'y a encore que seize mois de guerre.

Comme de coutume, le 37^e vient nous relever dans la nuit du 16 au 17 décembre et il apporte la confirmation du prochain transport du C.A. en Lorraine où il sera mis au repos.

On descend joyeusement à Hans et on se prépare au départ.

V

SÉJOUR PROVISOIRE AU REPOS EN CHAMPAGNE

Les ordres sont arrivés. Le régiment doit s'embarquer le 18 décembre dans la matinée en camions pour être transporté dans la région au sud de Vitry-le-François où il séjournera jusqu'à son enlèvement vers la Lorraine.

A 7 heures du matin, en colonne de route, musique et drapeau en tête, le régiment quitte Hans et par Somme-Bionne gagne le chantier d'embarquement. A la traversée de Somme-Bionne, il passe devant le Q.G. du XV^e C.A. Ce C.A. est commandé par un de mes anciens chefs à qui j'ai gardé une grande affection : le général Heymann. J'ai été sous ses ordres à Rouen au 74^e lorsque je faisais mon temps de commandement comme capitaine; puis à Beauvais où il commandait la brigade dont faisait partie le 51^e, où comme chef de bataillon j'accomplissais mes deux années de troupe. Retraité en 1913, rappelé à l'activité en 1914, le général Heymann avait, par sa valeur, gravi les échelons importants de commandement et était en 1915 à la tête du 15^e corps. En passant devant sa demeure j'avais fait jouer *Alsace-Lorraine* pensant faire plaisir au général, de famille Alsacienne, très beau cœur de soldat. A ma grande joie, je le vis apparaître, en tenue légère et à demi-caché derrière une fenêtre où il resta jusqu'à la fin du défilé du régiment.

La matinée était froide, mais très belle. L'embarquement se fait normalement et en route pour la région au sud de Vitry.

L'E.M. du régiment et les 2^e et 3^e bataillons cantonnent à Matignicourt et Goncourt, le 1^{er} bataillon à

Montcetz. Tout d'abord du repos et du nettoyage dont tous ont grand besoin.

Le 21, pour remettre tout mon monde en haleine et rompre avec l'ennui pouvant résulter d'un repos qui doit durer encore quelques jours et au cours duquel on ne peut guère songer qu'à des exercices de détail, je prescris une revue pour la remise de quelques croix de guerre. Excellente occasion d'ailleurs de grouper le régiment et de lui donner conscience de sa force.

Malheureusement, à 13 heures, au moment où je quitte mon cantonnement pour me rendre à l'emplacement fixé pour la revue une tempête de neige sévit sur la contrée. Trop tard pour donner le contre-ordre; la revue est vite passée et malgré le mauvais temps la bonne humeur se lit sur tous les visages.

Et puis c'était la première fois depuis mon arrivée que seul j'avais mon régiment réuni : j'étais ravi.

Le séjour dans la région allait se prolonger jusqu'au 27 décembre. Le temps n'est pas perdu car le nettoyage des hommes est très long. Le cantonnement est bon; on en profite pour faire disparaître cette horrible vermine entretenue par l'impossibilité des grands nettoyages en secteur. Je vois encore dans les cours des fermes mes braves poilus, nus comme des vers, malgré le temps froid, cherchant à se débarrasser de leurs totos et cela au milieu des propos les plus joyeux! Quels braves enfants !

Nous avons fêté Noël. Des messes de minuit ont été dites dans les cantonnements, des bouts... de pauvres réveillons ont été esquissés dans tous les locaux occupés et je crois que mes officiers ne se sont pas ennuyés... tirons un voile, ceux d'entre eux qui liront ces lignes sauront bien le soulever !

Cette fois, c'est sûr, c'est bien en Lorraine que la division va être transportée. C'est la joie pour tous puisque le régiment est Lorrain et que l'espoir de voir les siens et de s'en rapprocher va se réaliser.

DEUXIÈME PARTIE

LA LORRAINE (Janvier-mars 1916)

I

LE RÉGIMENT AU REPOS DANS LA RÉGION AU SUD DE NANCY (Carte no 3)

(plateau de la Rochette, Ecuelle, Bouxières-aux-Chênes, Grand Mont, forêt de Champenoux, Brin, ferme Candale, ferme de Quercigny, Lanfroicourt, Armancourt, Bey, Bioncourt, la Seille,

Le 27 décembre, par un beau temps froid et sec, le régiment quitte de nuit ses cantonnements pour venir s'embarquer à Vitry-le-François. Il va être transporté en quatre trains dans la région au nord de Haroué à une trentaine de kilomètres au sud de Nancy.

L'É.M. du régiment et le 1^{er} bataillon quittent Vitry à 6 heures ; ils seront débarqués à Vézelize à 21 heures.

Les trajets sont de très longue durée, la marche du convoi est lente. Depuis que les Allemands occupent la région de Saint-Mihiel leur artillerie tient sous son feu la voie ferrée directe de Paris à Nancy vers Commercy, les trains font un long détour par Gondrecourt.

A leur débarquement à Vézelize les éléments du régiment doivent se rendre à Benney.

L'étape à faire de nuit est d'une quinzaine de kilomètres. Nous allons passer par Tantonville, gros bourg célèbre par sa bière. La traversée de la localité se fait musique en tête et, sans respect pour le repos des habitants, elle joue des pas redoublés lorrains. L'occasion est trop belle d'annoncer ainsi le retour de la 11e division... et puis c'est très bon pour la repopulation.

A Benney, où nous a précédés le campement, entrée en musique, honneurs au drapeau à mon logement ; moyen aussi de réveiller tout le monde et de faciliter l'installation au cantonnement toujours pénible de nuit. A l'arrivée on s'organise provisoirement, comme on peut pour dormir ; au jour tout se régularisera. Nous sommes servis à souhait par le temps.

Les trois trains qui transportent les autres unités du régiment débarquent à Bayon et les détachements gagnent aussi de nuit les villages qu'ils doivent occuper.

Le 28 décembre dans la matinée le régiment est ainsi réparti :

É.M., 1^{er} et 3^e bataillons : Benney.

2^e bataillon, C.M. du régiment et 2e C.M. de brigade Lemainville.

Et maintenant que nous voici au repos, installons-nous pour le mieux. On ne sait jamais pour quelle durée et il faut faire un effort dont on profitera toujours. Les villages sont propres, les granges spacieuses et solidement construites, il y a de la paille et les habitants sont extrêmement complaisants. Nous sommes en Lorraine où on aime beaucoup la troupe et puis ce sont des compatriotes, des parents que tous tiennent à aider et fêter. Comme tout est alors facile.

Si le commandement tient à une installation aussi confortable et hygiénique que possible il y a quelques difficultés à vaincre. Mais en insistant, et avec la bonne volonté et l'émulation, tout s'organise parfaitement. La pauvreté de certains locaux disparaît avec le goût que chacun apporte à son ornementation. Ce qu'il faut à tout prix c'est que les hommes se reposent convenablement, puissent se nettoyer et surtout s'alimenter. La cuisine joue un rôle de premier plan puisque c'est de beaucoup d'elle que dépend la bonne humeur résultant d'une bonne santé.

Dans les villages de Lorraine c'est toujours la lutte pour la propreté des rues encombrées de leurs fumiers. Le général Ferry, commandant la division, visitant les cantonnements, donne l'ordre d'enlever les fumiers ! Ça, c'est impossible. Il paraît que c'est aussi malsain que possible. J'avoue que je n'ai jamais compris ! En Lorraine où les maisons n'ont en général pas de cour, où mettre ce fumier ? Dans la rue ! Dans les fermes spacieuses de Champagne, de Picardie, etc... il est dans la cour. Que son odeur vienne de la cour ou de la rue, il me semble que c'est bonnet blanc et... d'ailleurs je le fais remarquer au général de D.I. qui est Lorrain comme moi et sait la difficulté de transporter ce fumier en dehors du village où il est perdu pour les pauvres gens qui le conservent avec soin. Ce qu'il faut faire, c'est organiser la saleté et rendre tous ces tas et leurs infâmes rigoles aussi propres qu'on pourra. Facile à réaliser avec des claies, des branchages et quelques travaux.

La Moselle est très proche, on y trouve un fort joli sable. Des corvées vont l'y prendre et les rues sablées aux endroits les plus fréquentés, les cantonnements des unités encadrés de couches savamment dessinées donnent bientôt au village un petit aspect pimpant et coquet.

Certes le jeu des permissions n'est pas suspendu ; en outre, la proximité des villages où de nombreux hommes ont de la famille ou des amis les laisse reprendre un contact qui aidera à la détente et à l'élévation du moral.

Des fêtes d'unités, très gentiment organisées auxquelles contribuent la musique et l'orchestre à cordes donnent, les après-midi de repos ou les dimanches, les distractions nécessaires à ceux qui sont trop éloignés de chez eux. On danse beaucoup en Lorraine, les jeunes filles y sont très belles et, malgré les avertissements du curé de Benney au prône du dimanche qui a suivi notre arrivée, elles n'hésitent pas à se mêler aux groupes de jolis garçons du régiment... Et puis Nancy est très proche, c'est un lieu de pèlerinage très fréquenté... mais il y aura des incidents!...

L'instruction reprend après deux jours de repos. Instruction individuelle surtout, car les espaces libres font défaut pour celle des unités. Le tir en particulier qui doit être à la fois instructif et très intéressant est l'objet de tous les soins. Entre Benney et la Moselle, la route de Benney à Crèvecamps passe dans le fond d'une vallée encaissée entre deux hauteurs présentant avec la rivière une différence de niveau de près de 100 mètres. Point n'est besoin d'aménagement pour le tir du fusil et de la mitrailleuse. L'É.-M. du C. A. a envoyé des instructions pour la recherche de champs de tir dont les régimes doivent être soumis dans toutes leurs dimensions au Génie! Avant que l'autorisation de les utiliser ne revienne... nous serons partis. Il n'y a qu'à passer outre, c'est ce que nous faisons ; d'ailleurs il n'y a aucun danger et les cartouches dont nous aurons besoin et qui nous parviendront aussi après le départ remplaceront celles qui auront été consommées sur nos économies de secteur que nous avons soigneusement gardées et emportées.

Il faut ajouter que simultanément se poursuit l'instruction des spécialistes : grenadiers, pionniers, téléphonistes, etc...

C'est dans ces conditions que nous passons les fêtes du 1^{er} janvier. Beaucoup de jeunes officiers sont partis pour Nancy... Mais dans la nuit du 31 décembre la ville et surtout les environs de la gare sont affreusement bombardés par le canon : la fameuse pièce de Hampont ! Les hôtels près de la gare ont dû être rapidement vidés... et ma jeunesse rentre au cantonnement assez dépitée !

C'est à ce moment également que brûle le grand magasin des " Réunis ". Connaissant un des propriétaires, le lieutenant Bachelard, qui était avec moi au G.Q.G., je lui avais écrit, dès mon arrivée à Benney, pour lui demander quelques jeux de bois pour les hommes. Je venais de les recevoir lorsque j'ai connu le sinistre et j'ai regretté que l'envoi n'ait pas été plus gros ! mais je dois bien des remerciements à Bachelard.

A Benney, j'apprends par un journal ma promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur. Occasion de petite fête pour célébrer cette joyeuse nouvelle qui allait être l'objet de la part de mes officiers d'une

touchante pensée. J'y reviendrai.

Mon tour arrive enfin de prendre aussi ma permission. C'est la première depuis le début de la campagne car au G. Q. G. le régime des permissions n'était pas encore régulièrement établi lorsque je l'ai quitté. A cette époque le régiment est au repos, l'instruction est bien reprise, il me semble que tout va bien et c'est avec une vraie joie que je puis passer quelques jours en famille à Paris. J'y rencontre quantité de camarades... et je suis un peu troublé de ne pas avoir encore la croix de guerre! " Attendez la première occasion ", m'avait-on dit, " et le régiment vous l'apportera ". C'est le bel avenir !

A mon retour les officiers ont préparé une gentille réception " au Cercle " organisé à l'école de Benney et au cours de cette réunion me remettent une magnifique croix d'officier de la Légion d'honneur. Moment de très douce émotion où se trouve et se matérialise l'affection des subordonnés. Chacun commande suivant son tempérament. Le mien a toujours voulu la douceur, la persuasion et... la volonté très ferme s'il en est besoin. Cette manière de faire m'a toujours réussi dans toutes les unités que j'ai commandées au cours de ma carrière, depuis ma section lorsque j'étais sous-lieutenant au 4^e Zouaves, jusqu'à ma division.

J'avais été promu chevalier de la Légion d'honneur comme commandant de compagnie (la 10e) au 74e à Rouen en 1906. Et là déjà, mes hommes, à cette occasion m'avaient offert une magnifique croix. Je l'ai près de moi et ai dû la délaissier à ma promotion d'officier : c'est un joli souvenir.

Ma croix d'officier je l'ai toujours portée. Je lis sur son écrin : " Hommage des officiers du 79e régiment d'infanterie à leur colonel " ; elle vient de chez Daubrée à Nancy. Elle est bien lorraine! Lorsque j'ai été fait commandeur, elle a été transformée pour que je puisse la porter au cou ; puis lorsque finalement j'ai eu l'honneur d'être fait grand-officier, elle a été remise à sa forme primitive puisque la plaque se porte avec la croix d'officier.

Je suis tout heureux de donner ce détail car si mes lignes tombent sous les yeux des officiers de mon 79e ils sauront quel attachement je leur ai gardé et combien leur souvenir reste toujours frais et vivant dans mon esprit.

Le régiment au cours de ce séjour en Lorraine a repris une fort jolie tournure. Les effectifs sont à plein, les cadres reconstitués : l'esprit de corps est développé à son plus haut point.

Je m'en voudrais de laisser supposer que j'ai tout fait à ce régiment dont je suis si orgueilleux. J'ai reçu de mes prédécesseurs un magnifique outil qu'il est toujours facile de , mettre au point en lui donnant aussi une empreinte très personnelle. A dire vrai, le 7-9 avait été à un moment donné, en temps de paix, un peu le parent pauvre de la 11e division. Pourquoi ? je vous assure qu'il ne l'est plus et ne le sera plus. Il a d'ailleurs un passé de guerre magnifique que l'avenir va encore confirmer.

Et puis le commandement a les yeux fixés sur ce nouveau colonel qui vient du G.Q.G. que sera-t-il ?

J'ai reçu pendant le séjour en Lorraine de nouveaux officiers et il en est un dont je veux rappeler la mémoire. C'est le commandant Le Tellier, chef d'E.M. d'une division de cavalerie, passé sur sa demande dans l'infanterie. Il prend le commandement du 2^e bataillon. C'est un de mes camarades de promotion de Saint-Cyr que je connais et aime beaucoup. Il se met avec acharnement à son si nouveau métier ; il sera adoré de tout son monde et plus tard, à Verdun, où nous aurons la douleur de le perdre, il sera pour le régiment une très grande perte. Le Tellier n'a pas voulu dès son arrivée porter l'écusson du régiment : " Plus tard ", disait-il avec son accent un peu nasillard " quand je me serai caractérisé ". Ce détail sera cause d'un incident que je raconterai plus loin et jamais, hélas! Le Tellier n'aura à son col l'écusson 79 ! qu'il aurait tant mérité de porter !

Au cours de cette période de repos, le régiment doit aussi faire face à de nombreuses corvées. En particulier chaque bataillon, à tour de rôle, va séjourner à la verrerie de Portieux où il participe à des déboisements et à la fabrication de piquets. Ce n'est pas très goûté, pas plus d'ailleurs que la période de vaccination para-antityphoïdique qui met les hommes et tout le régiment sur le flanc pendant quelques jours. Mais il le faut !

Et l'heure du départ de ce charmant séjour va sonner ! Le division va passer sur la rive droite de la Moselle pour s'entraîner au camp de Saffais.

Nous recevons, avec l'ordre de départ, une note faisant connaître que le général Balfourier, commandant le 20^e corps, verra au cours du déplacement les régiments et leurs trains régimentaires.

Comme tout a été fait pour donner au régiment un superbe aspect, que complétant les exercices de détail, des marches d'entraînement lui ont donné cette belle allure de forte discipline qu'elles peuvent si bien faire acquérir, je suis tranquille...

C'est la première fois que je vais présenter mon régiment, aussi tout est-il bien soigné !!...

LE CAMP DE SAFFAIS

Le régiment fait mouvement le 26 janvier.

A 7 heures il quitte Benney où il a été rejoint par le bataillon de Lemainville. Il est suivi par son T. R.

Il gagne la Moselle à Crévechamps et doit longer la rive gauche de la rivière qu'il traversera quelques kilomètres plus loin à Tonnoy. Il fait très beau. Nous entrons dans Crévechamps, la musique joue, nous tournons pour suivre la Moselle lorsque, à hauteur de la dernière maison du village, j'aperçois le général Balfourier. Aucun ordre à donner, la musique s'arrête au premier terrain vide, je me place, après un parcours assez houleux, devant le général à qui je présente le régiment. C'est superbe. Rien ne cloche dans le détail. Les officiers, le sabre à la main, rendent les honneurs: toutes les distances sont bien observées. Le régiment a beaucoup de chic, j'en suis très fier.

Lorsque le défilé est terminé, le général veut bien me dire un mot très aimable qu'il confirmera dans une note d'observations où je ne trouverai pour le 79 que cette ligne " Régiment fort en ordre. "

J'aurais bien voulu que le général voie aussi passer le T.R.! Avec l'énergie de Quillichini il était remarquable et combien cela était difficile si on pense aux véhicules de toutes sortes, attelés on ne sait comment, des T.R. de l'époque !

J'ai revu et revois encore bien des unités en colonne de route et toujours elles me font penser à celles d'avant guerre et de la guerre. Dans un but, a-t-on dit, de relever le prestige des officiers et sous-officiers de carrière, ils ne portent plus ni le sabre ni le fusil. Il semble ainsi qu'il leur manque quelque chose qui les éloigne de la troupe et prête à une allure moins soignée.

A l'armée du Rhin nous avons conservé la tradition du, sabre. L'allure y gagnait. Dans mes moments de liberté nombreux hélas! je vais, comme un vieux soldat, assister à Saint-Cyr à la rentrée des petites unités. Elles sont dans un ordre parfait, mais je suis toujours si choqué par cet aspect, puis-je dire amateur, des officiers les bras ballants à côté d'une troupe armée que je n'ai pu m'empêcher d'en faire la remarque au général commandant l'école. Le port du sabre n'est plus réglementaire... Décision fort regrettable à mon avis prise dans un cabinet de ministre civil par un chef de cabinet qui n'était pas fantassin.

Le régiment continue sa route et en cours de journée s'installe rive droite de la Moselle sur les confins extérieurs du camp de Saffais :

E.M., 5^e et 6^e compagnies à Burthecourt-aux-Chênes.

1^{er} bataillon à Tonnoy.

7^e et 8^e compagnies et 3^e bataillon à Coyviller.

Les C.M. dans les fermes avoisinant Coyviller.

L'installation est rapide car les exercices d'ensemble doivent immédiatement commencer.

Manœuvres de régiment, de brigade, et de division qui vont permettre la mise au point de l'instruction.

Le camp est à quelques kilomètres de nos cantonnements, excellente occasion d'entraînement à la marche. Les manœuvres dont les thèmes ont pour but à la fois l'enlèvement de systèmes de tranchées et l'exploitation en vue de la reprise de la manœuvre en terrain libre, toujours espérée, sont très intéressantes. Elles permettent au régiment de manœuvrer en entier, de prendre contact avec les autres unités de la division et surtout le contact avec l'artillerie ; de l'aviation, des chars... il n'est encore question.

L'étude de la liaison avec l'artillerie est l'objet de tous les soins. A cette époque l'infanterie assure seule la liaison avec le poste de commandement de l'artillerie qui l'appuie. Ses moyens sont fort rudimentaires : le fil souple téléphonique et les signaux. De ceux-ci je ne parle pas, ça ne colle jamais ; du fil, mais d'abord il est très souvent usagé et toujours coupé. Alors ? Oui alors ? C'est un problème insoluble car la liaison par plantons à pied ou à cheval est bien difficile et fort longue.

Cela peut encore aller si l'artillerie n'est pas trop loin et à ce sujet j'ai eu une pique assez vive avec mes artilleurs.

Comme je m'étonnais au cours d'une manœuvre de l'éloignement de mon artillerie d'appui : 4 kilomètres, on me répondit : " c'est afin de pouvoir utiliser l'angle de chute des projectiles!..." Le 75 est à cette époque notre seule artillerie d'appui et son tir très tendu ne lui permet de profiter d'angles de chute assez grands qu'à la condition d'être très éloigné ou d'utiliser la fameuse plaquette Malandrin?... Mais quelle liaison avoir dans ces conditions ; l'infanterie est abandonnée à elle seule et aucune action d'ensemble n'est possible qu'au départ, ensuite à la grâce de Dieu ce qui a valu en Champagne, d'artilleurs excellents, cette réponse à une objection sur l'accompagnement : "Jusqu'à nous vous appuyons de nos feux, au delà... de nos vœux !

Cette méthode d'appui a amené de grosses discussions. Le régiment qui appuie le 79 est le 8e d'artillerie, un magnifique régiment, admirablement encadré d'officiers très allants ; il se défend pour la meilleure utilisation de ses pièces ; moi, que voulez-vous, tout pour l'infanterie dont le succès matérialise seul le succès

et pour cela son appui immédiat par l'artillerie de campagne rapprochée et au moyen même de pièces poussées dans ses rangs aux moments de crise ; je n'ai pas changé d'avis. - Il s'agit de l'offensive bien entendu. - Dans la défensive c'est autre chose.

Quoi qu'il en soit, le séjour au camp de Saffais a été à tous points de vue excellent. Un peu de froid, mais jamais de temps assez mauvais pour interrompre l'instruction. Après cette période, cette fois le régiment piaffe d'impatience de faire quelque chose. Quoi ?

Dans la troupe on est très loin du haut commandement, on ne connaît que son horizon et on attend. A cette époque on entend parler de préparatifs sérieux de grosses attaques ennemies. Où? On nous dit qu'on prévoit une vigoureuse offensive sur Nancy ou sur Verdun. La population nancéienne qui souffre de bombardements presque journaliers par des pièces à longue portée est inquiète. On nous dit aussi que pour lui donner confiance le 20e corps prendra le secteur de Lorraine en avant de Nancy et la 1e division, qui a terminé sa période d'entraînement à Saffais, entrera sans tarder en secteur au nord-est de Nancy.

III

LE SECTEUR DE LORRAINE

(Carte n° 4).

Les ordres arrivent et le 79 prendra les tranchées sur la Seille et au nord de la Forêt de Champenoux, à cheval sur la route de Nancy à Delme.

Le mouvement commence le 9 février. Une première étape conduit le régiment à Maxéville et Champigneulle. Il doit ainsi traverser Nancy dans toute son étendue de Bonsecours à Maxéville. C'est le 1er régiment de la 11e division auquel échoit, depuis le début de la guerre, une aussi jolie chance. Tout mon monde en est très fier et heureux. Ce fut superbe.

Le régiment défile devant une foule très dense et recueillie ; pas de bruit, pas de fleurs jetées, mais beaucoup de femmes se signent en se mettant à genoux, les hommes sont découverts.

De la part des cadres et des soldats du régiment, dont beaucoup reconnaissent des parents, des amis, une discipline de marche très strictement observée.

Les sapeurs avec le caporal Girost tiennent la tête, la clique et la musique conduites par le tambour-major Forter jouent sans arrêt. Weiller, dont le bataillon est en queue du régiment, m'a réclamé sa clique ; il veut jouer et à juste titre de son effet et il le produit!

Pour qui connaît Nancy nous avons emprunté la rue Saint-Dizier dans toute sa longueur (près de 1.500 mètres). Me retournant pour voir le régiment au moment où je tournais rue Stanislas, je suis resté surpris par l'ordre qui régnait ; la colonne se présentant avec ses quatre rangs bien distincts donnait vraiment l'impression d'une très belle troupe, très instruite. Nancy retrouvait un de ses beaux régiments, mais déjà couvert de la gloire de longs mois de guerre.

Le T. R. fort en ordre suit immédiatement le régiment et son ensemble, si hétéroclite, ahurit un peu les spectateurs.

Le régiment cantonne dans l'après-midi à Maxéville et Champigneulle.

Mais le lendemain, le temps est changé, c'est le verglas, la neige. Nous devons atteindre Eulmont (E.M.) et Agincourt.

Dès le départ nous étions obligés de mettre pied à terre les chevaux ayant de très grosses difficultés à marcher sur la route couverte de glace.

A la traversée de Champigneulle, marchant derrière la musique et passant devant la Brasserie, j'avise un capitaine de territoriale figé dans un très correct salut ; mais je le reconnais cet officier : c'est notre ancien instructeur militaire du lycée de Nancy, le capitaine Chatelain, une figure très connue, il est libraire rue Saint-Dizier en face du marché. Tous les dimanches matins il venait nous initier aux secrets du maniement d'armes et des mouvements à rangs serrés.

Il a été suffoqué de s'entendre ainsi interpellé par moi

“ Dites donc, mon capitaine, vous qui m'avez mis au port d'armes, venez m'accompagner. ” Et tout heureux nous avons cheminé ensemble un bon moment tout en nous rappelant tant de bons souvenirs du passé ! Et un tel ? Et un tel ?... Combien déjà hélas avaient disparu...

Un peu avant l'entrée au cantonnement d'Eulmont j'avais arrêté et rassemblé le régiment pour la grand'halte. Au moment, où, avant de repartir, j'allais faire rendre les honneurs au drapeau, je vois arriver vers moi au galop deux officiers précédant une petite colonne de cavalerie de deux escadrons. Ils venaient

me demander d'attendre un moment avant de rendre les honneurs au drapeau afin que leur troupe puisse y prendre part. Geste fort joli qui en dit assez sur le bel esprit qui tous nous animait.

Le séjour à Eulmont-Agincourt devait être de très courte durée. Dès le lendemain de notre arrivée je prenais à Ecuelle, petit écart au nord de Bouxières-aux-Chênes, le contact avec l'État-Major du 206^e d'infanterie que j'allais relever.

Dans la nuit du 12 au 13 février les éléments du régiment entraient en secteur.

Le front du régiment, face au nord, est sur la rive gauche de la Seille de Lanfroicourt à Brin-sur-Seille (inclus).

Son secteur est limité à l'ouest par le petit ruisseau qui passe entre Armancourt et Lanfroicourt, la hauteur 406 au sud de Leyr ; à l'est, par la voie ferrée de Nancy à Château Salins.

Il est en liaison à gauche avec des éléments de la 74^e division, à droite avec un régiment de la 11^e division (37^e puis 26^e).

La 1^{re} ligne s'appuie aux villages de Lanfroicourt, Bey, à la lisière nord de la forêt de Champenoux, puis rejoint Brin-sur-Seille. Ces points d'appui sont bien organisés.

Le développement de la ligne est de plus de 6 kilomètres.. En arrière, 2 positions successives ont été organisées 2^e position sur la ligne : hauteur sud de Leyr, les fermes de Quercigny, et de la Candale, une laie de la forêt.

3^e position passe par le plateau de la Rochette, Ecuelle, le Grand-Mont d'Amance et la partie sud de la forêt de Champenoux.

L'occupation du secteur est réalisée dans les conditions suivantes :

En 1^{re} ligne 2 bataillons : le bataillon de gauche tient Lanfroicourt et Bey ; il a son État-Major et ses réserves à la ferme de Quercigny.

Le bataillon de droite tient la lisière de la forêt de Champenoux et Brin. Son État-Major et ses réserves sont à la maison forestière à l'ouest de Brin.

Le 3^e bataillon du régiment est en réserve à Bouxières-aux-Chênes. P.C. du colonel : Ecuelle.

La compagnie de mitrailleuses du régiment et la 2^e compagnie de mitrailleuses de brigade sont réparties entre les bataillons de 1^{re} ligne sauf une 1/2 C.M. au P.C. du colonel en réserve de secteur.

L'artillerie qui peut appuyer le régiment comprend 3 batteries de 75 et 3 sections de 90 (au total une batterie de 90).

En cas d'alerte :

Les bataillons de 1^{re} ligne défendent la 1^{re} position.

Les réserves de ces bataillons sont maintenues sur la 2^e position qu'elles occuperont concurremment avec un bataillon du 48^e territorial venu en renfort de secteur et placé vers la ferme de la Candale.

Le bataillon de réserve est articulé près de la 3^e position à hauteur d'Ecuelle sur la route de Nancy.

Les appuis d'artillerie sont prévus sous forme de tirs de barrage en avant des centres de résistance de la 1^{re} ligne il y a 4 batteries dont une de 90 à 6 pièces, soit une batterie au kilomètre 500.

Notre consigne : "Le 79^e est chargé de tenir la 1^{re} position ; aucun point du terrain ne doit être perdu ou devra être immédiatement repris. " C'est la formule de tout secteur. Le terrain a été organisé.

Sur la 1^{re} position, tenue par nos premiers éléments, on trouve des casemates en ciment pour mitrailleuses ; l'entretien des points d'appui est à la charge des occupants.

Les 2^e et 3^e positions sont marquées par des tranchées couvertes par des fils de fer.

Les différentes positions sont à 3 kilomètres de distance l'une de l'autre.

A notre arrivée le secteur est calme ; quelques coups de canons dans la journée sur des points assez précis, aussi bien de notre côté que de l'autre.

C'est l'hiver, le mauvais temps fait son œuvre ; les tranchées des 2^e et 3^e positions, les boyaux qui les relient s'effondrent, il faut les consolider et les réparer. Chacune des positions a près de 6 kilomètres de développement ; que faire pour assurer les travaux sur des étendues pareilles (12 km. plus des kilomètres de boyaux) avec la main d'œuvre dont je dispose ! On fera pour le mieux et on tâchera aux endroits principaux de relever les éboulements. La terre de Lorraine forme une glaise épaisse dure à travailler et à fixer. Nous y arriverons au moyen de claies que nous allons fabriquer en quantité industrielle à Ecuelle. Le bois ne manque pas, nous sommes entourés de forêts et nous avons inventé une sorte de métier à tisser des claies ; mes pionniers en feront des centaines de mètres. Il n'y en a jamais assez !

Et puis c'est la vie de secteur qui recommence. Les distances sont très grandes, de bonnes routes permettent de circuler facilement même de jour, les ravitaillements sont faciles.

Sur le front les tranchées de 1^{re} ligne ennemies ou les points d'appui occupés par l'adversaire sont assez éloignés ; on cherche le contact par patrouilles qui, de notre côté, ont l'ordre de ne pas franchir la Seille que

nous tenons sur la rive gauche à Lanfroicourt, Bey et Brin. Mais entre ces deux derniers villages notre ligne de défense suit la lisière de la forêt de Champenoux, laissant un terrain de libre parcours de plus d'un kilomètre entre la forêt et la Seille. - Il va être le témoin de drames terribles !

Les Allemands font passer chaque nuit des patrouilles dans la région de Bioncourt qu'ils tiennent sur la rive droite. " Où? On n'a jamais pu relever la trace des passages qu'ils emploient, notre adversaire est plein d'astuce! Nous avons pensé qu'il traversait la rivière sur des passerelles immergées formant gué. Quoi qu'il en soit, il venait prendre le contact presque chaque nuit avec nos éléments de l'ITe ligne à la lisière de la forêt et se rencontrait parfois avec nos patrouilles.

Pour l'emploi de celles-ci des ordres exprès avaient été donnés : agir avec prudence ; effectif de 10 hommes au minimum ; ne pas se laisser faire de prisonniers ; attacher, s'il est utile, les hommes les uns aux autres par des cordes, etc... " le commandement est responsable ".

Inutile de dire que nous faisons pour le mieux. Jusqu'alors on ne nous avait fait aucun dommage et nous n'avions rien pris !

Dans la nuit du 28 au 29 février, ce n'était sans doute pas un vendredi et sûrement pas un 13, nous avons la guigne noire!... La 12e Compagnie au cours de la nuit envoie une patrouille vers Bioncourt. La patrouille est prise dans une embuscade et les dix hommes enlevés. Les Allemands ont laissé sur le terrain un blessé du 71e régiment de Landwehr. Mais cette prise n'enlève pas à l'armée l'amertume du désastre. Que de rapports il a fallu fournir, que d'enquêtes en haut lieu pour établir les motifs d'une semblable défaite, trouver le responsable qui n'est autre que moi. Je m'offre en vain en holocauste. C'est un désastre!...

Et pourtant, si nous avons eu des prisonniers l'ennemi a pu, par la connaissance de l'ordre de bataille, savoir qu'il avait devant lui des unités très actives et nous au contraire que nous n'avions toujours que des gens de 2^e ordre ce qui était précieux.

Ah ! les secteurs calmes !

Comme on y a tout le temps, les bénédictins de l'E.M. de l'Armée de Lorraine, très éloignés du front, pondent instruction sur instruction ; on ne s'y retrouve plus, tous les détails en tout sont réglés, tout est prévu minutieusement. Et quand les circonstances amènent un mécompte, toujours possible à la guerre, c'est le désarroi et l'instruction de la troupe la plus solide mise en doute. C'est parfois pour elle très décevant.

Rançon des secteurs calmes ! Plus tard j'y reviendrai en Lorraine et je ferai établir des plans de feux pour 10 obus à dépenser dans une journée sur un front de plus de 40 kilomètres !

La vie de secteur est très monotone malgré ces incidents.

Chaque jour je vais en charrette voir mes chefs de bataillon de 1^{re} ligne et partant de leur P.C., quelques points du secteur et causer avec les hommes.

Le secteur est toujours très calme, le tir de l'artillerie allemande se localise surtout sur la Maison Forestière de la Forêt de Champenoux, P.C. du bataillon de droite ; il n'y fait vraiment pas bon. Notre artillerie répond par quelques obus. Souvent elle aussi est alertée par l'armée. Il faut que le départ du premier coup ait lieu dans un nombre de secondes fixé. Oh! c'est bien simple, une pièce est chargée, pointée chez l'ennemi et, lorsque le coup de téléphone arrive, d'ouvrir le feu, le tireur instantanément tire sur la ficelle! Le tour est joué, le tireur félicite depuis Saint-Nicolas où se trouve l'É.M. de l'armée.

Quant au tir demandé, on le règle seulement après ce premier départ dans la lune...

Ce sont à ce sujet des anecdotes amusantes : " Ne forçons point notre talent... "

Cependant, dans ce calme, nous avons presque journalièrement le cœur très serré. Nous entendons passer près du P. C. les obus de gros calibre lancés sur Nancy. La ou les pièces qui les envoient seraient à proximité de Hampont à quelques kilomètres au N.-E. de Château-Salins. Le coup de départ est très nettement perçu d'Écuelle, nous suivons l'obus dans son trajet et nous attendons très anxieusement le bruit de l'éclatement à l'arrivée. Quelle angoisse!...

L'artillerie de l'armée a cherché, mais en vain encore à cette époque, la destruction de ces pièces qui tirent à 35 kilomètres et ont fait tant de mal à notre jolie cité lorraine.

La vie au P. C. est fort monotone en dehors des sorties. Nous avons eu la chance de n'avoir jamais été bombardés. Mes officiers qui profitent de la proximité de Nancy m'en rapportent des nouvelles et des journaux. Les murs du poste sont tapissés de gravures un peu lestes de La Vie Parisienne et autres illustrés. Mon brave aumônier qui prend ses repas avec moi accuse simplement le coup : " Mon colonel! une nouvelle ". Je n'ose dire qu'il la regarde, mais il l'a vue. Quel brave homme ! Il portait une barbe noire magnifique descendant fort bas. Comme lui beaucoup d'hommes avaient aussi toute leur barbe et aussi de fort longs cheveux, tout cela peu favorable à une grande propreté. Nous venons de recevoir des instructions concernant le port du masque M2 et l'ordre de faire couper les barbes afin d'assurer l'efficacité de ce nouvel appareil. Ce sera un peu du poilu qui disparaîtra au profit de l'hygiène.

Un matin, l'abbé Marchai, très discipliné, apparaît la figure rasée. Il était si changé que les poilus ne

voulaient pas le reconnaître et lui-même, tout intimidé, hésitait à se montrer, au grand dam des troupiers qui l'avaient en adoration.

Au P.C. les soirées aussi sont fort. longues. Un soir j'ai à dîner le colonel Hallier qui rentre de permission et vient m'apporter des nouvelles des miens. C'est une joie. Nous nous mettons à table et l'orchestre à cordes se met à jouer, au grand étonnement de mes invités dans ce coin si éloigné de tout! On se croirait dans un grand restaurant des boulevards !

Ce sont les seuls agréments de cette vie, on peut bien les citer. Il y a aussi des incidents journaliers amusant.

Un matin je circulais près d'Écuelle et je regardais le réseau de fils de fer qui doit protéger les tranchées alors ébauchées de la 3e position. Je vois venir à moi un gardes-chasse qui me montre des collets attachés au réseau. Il me démontre là le mauvais esprit de certains hommes et me supplie de faire une note pour interdire l'emploi de ces procédés qui relèvent de la correctionnelle!...

Je le lui ai promis... mais je n'en ai rien fait. Je n'irai pas jusqu'à dire que j'aurais posé des collets, mais tout de même cette infraction bien élémentaire, à cette époque, aux arrêtés de chasse me paraissait plutôt comique. Nous sommes en guerre avec les Allemands, et à un lapin près!... Mais le garde-chasse faisait son métier.

A la fin de février le régiment a reçu quelques renforts et il a été créé une 2e compagnie de mitrailleuses.

Nous disposons alors de 3 C.M. qui sont réparties respectivement entre les 2 bataillons de 1re ligne et le bataillon du 48e territorial placé sur la 2e position.

Dès le début de mars l'activité de l'artillerie ennemie paraît s'éveiller sérieusement. Brin, en particulier, est l'objet de bombardements violents. Les autres localités sur la Seille, la Corne N. de la ferme de Champenoux, les fermes occupées, les positions de batterie du secteur, sont fréquemment prises à parti.

Notre faible artillerie répond aussi vigoureusement qu'elle peut, et où elle peut, car il faut se rappeler que les localités occupées par les Allemands et où se trouvent des habitants doivent être épargnées.

A ce moment aussi les patrouilles d'infanterie allemande sont multipliées et deviennent plus mordantes. Que se passe-t-il?...

Bientôt, le soir, nous entendons au loin sur notre gauche un roulement continu d'artillerie, et nos yeux perçoivent nettement vers l'ouest une immense lueur rouge semblant provenir d'un violent incendie : c'est Verdun !...

Nancy est épargnée. Qu'allons-nous devenir puisque les Allemands n'attaqueront pas en Lorraine.

Dans la nuit du 5 au 6 mars le régiment est relevé par les 106e et 120e bataillons de chasseurs ; il doit être ramené près de Nancy où il sera réserve d'armée :

É.-M., 1^{er} et 2^e Bataillons à Essey-les-Nancy.

3^e Bataillon et les 2 C.M. à Buissoncourt et Cercueil.

Essey où se trouve la majorité du régiment n'est séparé de Nancy que par la Meurthe, mon P.C. est à quelques mètres de la rivière.

Après avoir passé les consignes du secteur je quitte Écuelle à 18 heures et sous une trombe de neige je rejoins Essey. Au moment où j'y arrive on me rend compte d'un grave incident.

Dès leur arrivée à Essey les officiers et les hommes dont beaucoup ont de la famille à Nancy et attirés aussi par la capitale n'ont eu qu'une idée : y aller. Mais au pont sur la Meurthe une consigne sévère arrête les hommes du 79 alors que ceux d'autres unités cantonnées à Essey sont autorisés à passer. Allez expliquer à des soldats que, faisant partie de la " réserve d'armée " ils ne doivent pas quitter le cantonnement, c'est assez délicat, ils ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre et une bagarre se produit ; des gendarmes sont assez malmenés mais l'incident n'a eu heureusement aucune suite. D'ailleurs dès le lendemain ce sera une exode de Nancy vers Essey et tout le monde sera satisfait.

Le séjour à Essey allait d'ailleurs être de fort courte durée.

Le 9 mars je reçois l'ordre de prendre le contact dès le lendemain avec l'E.M. du 26e qui tient le secteur de Champenoux en vue de la relève de ce régiment. Je m'attendais à bien autre chose. Est-ce encore le secteur ?

Le 10 mars, toujours avec Delmas, je me rends dès le matin à Champenoux et je parcours sous la neige une partie du secteur sans pouvoir toutefois atteindre le coin fort malsain de Moncel-sur-Seille (qui se trouve en réalité sur la Loutre Noire). On ne peut aller à ce village que de nuit ; la localité et ses accès sont sous les yeux des Allemands. Elle est dominée sur la rive droite de la Loutre par une croupe très escarpée au sommet de laquelle se trouve la ferme des Ervantes. Les Allemands occupent la ferme et la crête où ils sont très

fortement retranchés et couverts par des réseaux de fils de fer.

Nos tranchées accrochées sur la pente descendante sont presque au contact de celles de l'ennemi.

Revenant de ma reconnaissance je repasse à Champenoux et je rencontre au P. C. du 26e le général J.-B. Dumas, commandant le 17e C. A. 11 vient de prendre le commandement du secteur au N. de Nancy. Je me présente au général et sans autre entrée en matière il me dit : "Après-demain vous enlèverez les Ervantes". Comme cela! et sans me donner aucune indication précise sur l'appui d'artillerie qu'il me sera prêté.

Stupéfait, je n'ai rien pu répondre, mais j'ai eu le cœur, tout remué à l'idée de lancer une attaque impossible à réussir si une préparation concertée et très violente d'artillerie ne vient en aide aux fantassins. -J

Chargé de cette dure commission et pensant aux moyens de l'effectuer, je rentre à Essey pour donner les ordres de la relève ; je fais partir sans retard les cadres des unités des tranchées à Moncel et mélancoliquement, je faisais mes préparatifs de départ pour Champenoux lorsque je reçois un message prescrivant au régiment de gagner le lendemain: la région sud de Nancy.

Nous savons à ce moment que l'É. M. du 20e C. A. est à Verdun avec les 39e et 153e divisions (les 2 autres divisions du C. A.). Pas de doute, nous allons les rejoindre.

On sait aussi que la grosse bataille engagée à Verdun depuis quelques jours se poursuit extrêmement violente, mais c'est tout : les communiqués sont d'ailleurs très discrets.

Le régiment à ce moment a ses cadres et effectifs au complet.

Les bataillons 1 sont commandés

1er bataillon : commandant Weiller.

2e -- : commandant Le Tellier.

3e - : commandant Chevallier.

La 1^{re} compagnie de mitrailleuses du régiment est commandée par le capitaine Nicolas.

La 2^e compagnie de mitrailleuses du régiment de formation récente est sous les ordres du lieutenant Boulanger, excellent officier, très ardent.

Au régiment est en outre rattachée en permanence la 2^e compagnie de mitrailleuses de brigade(2). Son chef, le capitaine de Violet, est d'origine basque ; il a le teint et toutes les belles qualités d'entrain de son pays. Parti en campagne avec le 1^{er} bataillon de chasseurs, il en a bien entendu conservé l'uniforme. Comme je lui en faisais la remarque il m'a souligné qu'il ne faisait pas partie du régiment, ce qui était exact, et tenait à garder sa tenue. Il la quittera tout de même après Verdun quand il commandera le 2e bataillon. du régiment.

Ceci pour une simple réflexion en passant. C'est devenu presque une tradition qu'après avoir servi dans un bataillon de chasseurs on en garde l'uniforme, ce qui est normal et que, même après avoir servi dans une autre unité d'infanterie, beaucoup d'officiers le reprennent, ce qui est anormal. La tenue est très seyante et elle rappelle à ceux qui la portent le souvenir d'un corps d'élite.

(1) A 4 compagnies d'infanterie : elles n'ont pas encore le nom de compagnies de voltigeurs.

(2) La 22e brigade d'infanterie dispose de 2 compagnies de mitrailleuses dites de brigade.

Mais tout de même quand on vient dans un régiment à l'esprit de corps très développé n'est-ce pas aussi de l'orgueil que d'en porter le numéro et la tenue et de la conserver. L'idée ne viendrait à aucun de se présenter dans un bataillon de chasseurs avec un attribut quelconque de biffin ! Quelle horreur !

Quand j'étais jeune officier au 4^e Zouaves un capitaine de tirailleurs, nouvellement promu à mon régiment demandait au colonel de garder son uniforme. Il s'attirait cette simple réplique : " Mais si notre uniforme ne vous plaît pas, vous n'avez qu'à partir ".

Je suis aussi cocardier que quiconque et cette façon de faire m'a souvent surpris. C'est un enfantillage qui quadruple au moins le nombre des officiers de chasseurs. Et ce n'est certes pas par envie que je fais ces réflexions puisque j'ai porté moi-même cet uniforme, comme colonel, commandant une I.D. de chasseurs ou mieux " les chasseurs de la 47e D.I. ".

Cet amour de l'uniforme de chasseurs allait même si loin que je me souviens avoir vu à Verdun un général récemment promu venir prendre le commandement de la division en chasseur avec 6 galons blancs... ce que le général commandant l'armée n'avait voulu admettre ; et, au même moment un autre général, ancien chasseur, venant prendre le commandement d'une division de chasseurs en avait repris l'uniforme et s'était fait confectionner un képi noir avec feuilles de chêne en argent brodées sur un bandeau de velours noir ; il n'a jamais osé le porter ce képi, il était hideux ; je l'ai vu!

Comme je le disais, l'esprit de corps appelle l'orgueil de la tenue et de l'écusson du corps où on a l'honneur de servir... ou alors qu'on n'y aille pas. Il faut se mettre dans la peau du rôle qu'on est appelé à jouer, cela évite bien des susceptibilités.

L'encadrement du régiment s'était aussi récemment et heureusement complété par l'arrivée du Dr Lemaire, médecin-major de 1^{re} classe de réserve. Le Dr Lemaire appartenait à l'Institut Pasteur d'Alger. De

taille moyenne, mince, très élégant, très militaire, un camarade délicieux. Le titre de ses fonctions civiles seul donne idée de sa valeur professionnelle et j'aurai l'heureuse occasion de revenir sur son cran, son dévouement à toute épreuve et la haute élévation de son caractère.

Le régiment est prêt à remplir toutes les missions.

Le 11 mars à 7 heures (un dimanche) le régiment quitte Essey et passant par Tomblaine où il retrouve le 3^e bataillon et les C.M. ; il ne fait qu'écorner les faubourgs est de Nancy pour gagner ses cantonnements au sud de la ville :

E.M. et le 1^{er} bataillon à Houdemont.

2^e, 3^e Bataillons, les 2 C.M. et la C.M. de brigade à Vendœuvre.

Nous recevons dans l'après-midi les ordres pour embarquer le lendemain dans la matinée à Ludres et à Jarville.

Où allons-nous ? Est-ce à Verdun dont les nouvelles deviennent angoissantes ?

TROISIÈME PARTIE

VERDUN

(Mars-avril 1916)

DE NANCY A VERDUN

(Cartes n° 5 et 6)

L'embarquement du régiment s'exécute dans la matinée du 12 mars.

Sur le quai de Ludres j'ai la visite d'un officier de l'E.M. de l'armée de Lorraine. Il a pour mission d'empêcher les unités d'emporter avec elles ces objets hétéroclites qui encombrant les T.R. sans avoir d'utilité bien arrêtée et trop souvent enlevés des cantonnements dans le but incertain d'améliorer la pauvreté des P.C. de l'avenir ! Je lui montre à cet officier nos moyens extra légaux : ma charrette anglaise, les grosses voitures de mes pionniers et aussi un excédent de mitrailleuses destiné à parer aux pertes que nous pouvons faire. Certes je devrais me réduire aux effectifs réglementaires ; mais, je l'ai déjà dit, c'est si long dans les moments de crise de compléter son matériel qu'il vaut mieux prévoir. Comment avons-nous ces objets... je ne saurais et n'oserais le dire ; en tout cas ce n'est ni pour un mauvais usage, ni un larcin.

Le tout est de pouvoir tout emmener dans la rame qui nous échoit. On y arrive!

Le convoi se met en route en direction de Nancy dont il va traverser la gare et nous entendrons au passage des détonations ; le bombardement de la ville continue.

Les hommes ne sont pas gais. Tout est silence et donne encore plus à ce transport muet (Aucune indication de gare n'est donnée dans les arrêts au cours du transport) qu'est un convoi militaire un aspect d'extrême mélancolie. D'ailleurs où nous dirige-t-on ? La direction prise indique bien que c'est à Verdun. L'idée d'être très vite engagé dans la fournaise donne à tous un sérieux fort compréhensible. Je ne dirai pas, que c'est la peur... mais cela y confine. Que ceux qui n'ont jamais ressenti, dans les mêmes conditions, ce sentiment de malaise indéfinissable viennent donc le dire !

Au passage en gare de Gondrecourt le Commissaire militaire me remet les renseignements concernant les débarquements et les cantonnements à gagner après l'arrivée.

Nous devons débarquer à Mussey et à Fains pour atteindre Combles et Brillon localités situées à quelques kilomètres au sud de Bar-le-Duc.

Ce n'est pas la jetée immédiate dans la bataille et cette seule idée remet de la bonne humeur dans les divers éléments. Il faut le temps de s'accoutumer à l'idée du grand danger et on s'y mettra très vite.

En fait le régiment sera installé pour peu de temps sans doute à Combles. E.M. 1^{er} et 3^e Bataillons.

Brillon : 2^e Bataillon et les 3 C.M. (dont la 2^e de brigade).

Immédiatement on reprend l'instruction, un peu délaissée en secteur, à proximité des cantonnements et le tir reçoit là un attrait particulier grâce à l'utilisation du champ de tir du Haut Juré au sud de Bar-le-Duc. Ce champ de tir organisé par le général Berthelot alors qu'il commandait le 94^e est parfaitement aménagé. Nous l'occupons du matin au soir.

Le séjour dans cette région devait durer jusqu'au 20 mars.

Le 14, lendemain de notre arrivée, le général Balfourier vient nous voir. Il arrive au cantonnement vers

10 heures et me demande de rassembler les officiers. Je fais sonner “ aux officiers ” puisque nous sommes loin de l'ennemi et moins d'un quart d'heure après tout le monde est réuni. Les officiers sont dans une tenue parfaite qui frappe le général, on se croirait en garnison. Le général nous met en quelques mots au courant des magnifiques actions que les 39^e et 153^e divisions ont menées sur la rive droite de la Meuse, au nord-est de Verdun, où par de superbes contre-attaques elles ont rejeté l'ennemi au delà de Douaumont.

Quelle mission sera réservée à la 11^e division ? il ne peut nous le dire, mais nous devons nous attendre à tout moment à être enlevés pour monter à Verdun. Chacun y est prêt et nous brûlons du désir de prendre notre part de la bataille.

Le 20, vers midi, je reçois les ordres préparatoires au mouvement du régiment qui se fera par étapes à pied vers la rive gauche de la Meuse.

J'avais ordonné une revue pour 15 heures au cours de laquelle je devais remettre la croix de guerre au commandant Le Tellier. C'était une excellente occasion de grouper tout mon monde, de l'avoir rassemblé encore une fois et surtout par le dispositif pris pour dire les quelques mots que je voulais adresser à tous, de montrer à chacun le magnifique outil de guerre qu'était le 79.

Le 21, le régiment doit se porter au nord de l'Ornain qu'il traversera à Fains, Q.G. du 20^e corps. Le général et l'E.M. seront sûrement à notre passage ; aussi tout le monde soigne particulièrement la tenue. Les officiers reprennent sans ordre leur sabre au T.R. où ils auront tout le temps de le remettre.

Et en effet sur la petite place de Fains, le général Balfourier nous attend, il a de nombreux officiers auprès de lui.

Le régiment passe de façon impeccable et me vaut de charmantes félicitations du général.

Après le passage, comme je rejoignais le régiment d'un temps de trot Delmas me dit : “ Vous en avez de la veine, mon colonel, d'avoir un beau régiment comme ça ”. Comme il a raison ! Toutefois un peu piqué j'ai failli faire tomber Delmas de cheval en lui ripostant en riant par cette boutade : “ Mais le régiment n'a-t-il pas de la chance aussi d'avoir un chic colonel ! ” L'un ne vaut-il pas par l'autre et réciproquement.

Le 21 mars, le régiment cantonne :

E.M., 1^{er} et 3^e Bataillons à Louppy-le-Petit.

2^e Bataillon et C.M. à Chardogne.

Le 22, le général Ferry, commandant la 11^e division, voit la colonne au passage au cours de l'étape... Le régiment porte les couvre-casques bleus qu'il vient de recevoir, il produit l'effet d'un long et superbe ruban de bleuets.

Le régiment s'arrête :

E.M. et 2^e Bataillon à Saint-André.

Les autres éléments à Ippécourt et Bulainville.

C'est notre dernier stationnement avant d'entrer en secteur.

L'arrivée au cantonnement a toujours lieu avec le même rite. Je m'arrête à l'entrée, le drapeau déployé près de moi. Les unités de la colonne défilent devant lui et rendent les honneurs en marchant. La compagnie de jour, baïonnette au canon, marche en queue ; elle prend le drapeau au passage pour le conduire à mon logement ; je me mets alors en tête de la compagnie et j'assiste toujours aux honneurs au drapeau qui sont rendus à l'arrivée chez moi.

Je dois dire que cette coutume est aussi celle de tous mes camarades.

Le 23 mars, par Rampont nous devons gagner Dombasle où nous aurons des ordres pour l'entrée dans la zone de la bataille.

Cette progression du régiment pour l'amener en secteur a été parfaite à tous points de vue : entraînement, discipline et surtout moral.

Combien elle est préférable, lorsque la chose est possible et pour de faibles parcours bien entendu, au transport en camions qui désunit les unités, provoque souvent un léger abandon de la tenue et entraîne fréquemment de grosses fatigues aux unités de mitrailleuses séparées de leurs voiturettes et obligées de transporter leur matériel à dos d'hommes.

Une bonne étape au moins, bien ordonnée, en fin de parcours auto remettra aussi tout le monde en main. En cours de route la prise de dispositifs articulés aux arrêts, de formations de marche d'approche, etc... y trouvent place et fort heureusement à tous points de vue.

Au cours de la guerre, sous prétexte d'éviter toute fatigue aux troupes on abusera des transports auto et le premier soin de beaucoup de chefs sera de réclamer des camions pour des déplacements souvent très faibles. C'était comme je viens de le dire une erreur, à mon avis.

Et maintenant au cours d'exercices sur la carte que ne fait-on ? Il est si facile alors de faire mouvoir des colonnes de voitures, de les pousser très en avant et à un point tel que des unités sont engagées (fictivement)

presque à leur descente de voiture. Et la cohésion et la discipline ? Le feu ennemi, dans la réalité se chargera d'éviter de semblables erreurs et y remédiera.

Pour tout chef d'infanterie le transport par voitures se pose bien simplement : question de temps à gagner. Et jusqu'à temps égal pour le transport auto et la durée de la marche à pied, je préfère de beaucoup cette dernière avec une troupe aussi allégée que possible. Elle a ses fatigues, mais le transport auto aussi dans les déplacements pour aller au chantier d'embarquement, les piétinements occasionnés, etc...

Mais je garderai toujours le précieux souvenir de notre progression si sage vers la bataille de Verdun.

Le 23 mars à 11 heures, par un temps douteux et froid la tête du régiment atteint le moulin de Rampont.

A ce moment, le colonel commandant la brigade me prévient que le régiment doit s'attendre à être engagé dans la soirée pour contre-attaquer et reprendre les bois d'Avocourt enlevés par l'ennemi ?

Ce que nous savons seulement sur la bataille en cours c'est que les Allemands après avoir très violemment attaqué sur la rive droite de la Meuse paraissent maintenant diriger leurs efforts sur la rive gauche.

Nous stationnons longuement sur la route du Moulin de Rampont, on y fait la grand-halte au cours de laquelle je fais compléter l'approvisionnement des hommes en cartouches. Il pleut très fort.

Vers 15 heures l'ordre arrive de gagner par Dombasle les bois à l'ouest de Bethelainville (Bois du quart en réserve de la carte au 1 /80.000^e) où la 22^e brigade bivouaquera. Ce n'est donc pas encore l'engagement immédiat du régiment.

En cours de route nous allons traverser le village de Dombasle où se trouve l'E.M. du 7^e C.A. Je tiens à montrer le régiment fort en ordre malgré le mauvais temps et l'encombrement des routes.

Derrière la musique, je passe devant le P.C. du 7^e C.A., puis je me retourne et à ma stupéfaction je vois que je ne suis pas suivi. Sur la place du village un indescriptible désordre de mon unité de tête !

C'est le général Joffre qui en est cause.

Sa voiture est arrêtée au milieu de la place et, aidé du colonel Gamelin, ils distribuent par les portières les fameuses pipes qui portent le nom du général. Il est là si affairé qu'il ne répond même pas à mon salut : son auto est prise d'assaut. J'ai encore la vision de son visage à ce moment souriant, calme, exprimant la pleine confiance et lui-même tout heureux de faire des heureux.

Inutile de lutter, quand il n'y aura plus de pipes, tout se remettra en ordre...

Il fait très mauvais temps, les routes montant vers le secteur sont très abîmées, elles sont sillonnées de files de voitures dans les deux sens, nous entrons dans la bataille.

En cours de route nous voyons de nombreux parcs de réparations d'artillerie ; ils sont pleins de pièces amochées. C'est déjà un aperçu de l'activité de l'artillerie allemande.

Sans trop de difficultés on s'installe au bivouac sans autre abri que celui des arbres sans feuilles et de quelques huttes rapidement construites... c'est maigre !

Au cours même de cette première nuit nous recevons, heureusement sans dommage, de nombreux éclats d'obus de gros calibre. Cette fois c'est bien la guerre... et quelle guerre !

Nous passons au bivouac les journées des 24 et 25 mars.

Les unités ont auprès d'elles leurs T.C 1 (cuisines roulantes, voitures à munitions, voitures sanitaires). Les T.C.2 (voitures à bagages, etc...) et le T.R. bivouaquent dans les bois de Saint-Pierre près de Rampont.

Chaque soir les bataillons sont dirigés sur Esnes où ils sont occupés de nuit aux travaux d'organisation défensive des avancées nord de ce village ; ils rentrent un peu après le jour.

II

LA MONTÉE EN SECTEUR

Le 26 mars (un dimanche) à 11 heures je reçois l'ordre d'envoyer à Dombasle un bataillon (le 3^e) où il sera réserve de division.

Après le déjeuner j'étais allé bavarder avec le colonel Hallier commandant la 228 brigade installé dans un abri fort précaire et étroit à proximité de mon P.C. Nous devisions très joyeusement lorsqu'il reçoit un message lui prescrivant de diriger sans délai le 37^e vers Béthincourt.

Et, à peine avait-il donné ses ordres qu'un nouveau message lui arrivait concernant le 79e.

L'ordre était donné au colonel du 79^e, avec les cadres de reconnaissance d'un bataillon (le 2^e) et des 2 C.M. du régiment de se rendre à la côte 310, située à mi-chemin entre Montzeville et Esnes. Il se présentera au général de Vassart commandant la 76e division en secteur en vue de la relève immédiate des éléments en

ligne.

Je me mets aussitôt en route après avoir alerté le 2^e bataillon et les 2 C.M. qui se tiendront prêts à me rejoindre je suis accompagné par le chef de bataillon, les commandants de compagnie des 2 C.M. et une partie de ma liaison.

La traversée de Montzéville est fort dangereuse ; le village est continuellement en butte à des marmitages soignés d'obus de gros calibre. Nous le contournerons rapidement et vers 16 heures j'arrive au P.C. du général de Vassart à la cote 310.

Je me présente au général, que je connais de longue date, et il me met au courant de la situation, telle qu'il la sait. L'ennemi a attaqué de Montfaucon en direction d'Avocourt. Il s'est emparé d'une partie des bois ; il paraît actuellement porter son effort sur Malancourt. Rien encore entre Malancourt et la rive gauche de la Meuse.

La 22^e brigade relèvera la ne brigade au nord du Ruisseau de Forges. Le 37^e, aura sa droite à Béthincourt se reliant vers les pentes du Mort-Homme aux éléments qui les occupent.

Le 79^e se portera au nord du Ruisseau de Forges où il relèvera cette nuit le 227^e d'infanterie dont le P.C. doit-être (?) au Bois-Carré et qui occupe une série d'ouvrages, de l'est à l'ouest : Kléber, Hoche, Marchand. Il sera encadré à droite par le 37^e, à gauche par le 163^e de la ne division.

Le 227^e tient le secteur du régiment avec deux bataillons en ligne, “ c'est beaucoup trop, on réduira de moitié tous les effectifs ” (je n'ai d'ailleurs qu'un bataillon et 2 C.M.) “ Allez à Esnes ”, me dit le général, “vous y trouverez le colonel de Lacger qui commande la brigade que vous relevez ; il vous donnera tous les renseignements utiles.

“ La relève aura lieu cette nuit ! Au revoir !... ”

Avant de quitter le P.C. de la division j'envoie à mon régiment un message prescrivant au 2^e bataillon, aux 2 C.M. et aux pionniers de se mettre en marche vers Esnes. A l'entrée sud du village ils recevront des ordres au sujet de leur point de destination... quand je serai moi-même orienté.

Il est près de 18 heures, en route sur Esnes ! Il ne fait pas très bon..., des obus partout ; nous défilons devant nos canons en batterie sur la croupe 310 ; ils tirent sans arrêt.

La nuit est tombée, fort noire ; mais en arrivant à Esnes nous profitons de la lueur des incendies du village pour gagner le P.C. du colonel de Lacger établi sous l'église qui est en flammes.

Avec un peu d'adresse, en évitant la chute des poutres enflammées, nous entrons au P.C. Je me présente et demande des instructions.

“ Je ne sais exactement où est à ce moment le P.C. du 227 ”, me dit le colonel, “ je ne crois pas que le régiment ait été attaqué. Vous le trouverez sans doute encore au Bois Carré au nord du Ruisseau des Forges.”

Le colonel me dit que j'aurai de graves difficultés à faire la relève la nuit même ; et, comme je lui disais que dans ces conditions il vaudrait mieux me laisser avec le personnel qui m'accompagne faire la reconnaissance et remettre au lendemain soir l'entrée en ligne de mes éléments, le colonel paraît de mon avis mais n'est pas disposé à soumettre le cas au commandement, “ c'est l'ordre il n'y a qu'à l'exécuter ”.

Aucun chemin ne mène d'Esnes au Bois Carré. La colonne peut, me dit-on, en approcher par la route d'Esnes à Béthincourt et de là gagner une passerelle établie sur le Ruisseau au sud du Bois Carré.

Sans autre renseignement que celui de diriger mes éléments sur Béthincourt et “ de là vous verrez ”, je rédige à 20 heures un ordre pour le lieutenant Desmolles qui commande la colonne et n'a pas encore atteint le village d'Esnes : les 4 compagnies d'infanterie et les pionniers se porteront vers Béthincourt leur tête s'arrêtera au petit pont sur la Hayette, petit affluent de droite du Ruisseau de Forges à 1 kilomètre au sud du village ; les 2 C.M. n'entreront pas en secteur cette nuit et rejoindront le bivouac des bois de Béthelainville.

En faisant toute diligence, et s'il n'y a aucun incident de route, la colonne doit arriver à Esnes vers 21 heures, elle atteindra le point fixé vers 23 heures. Il est évidemment trop tard pour penser à la relève par les C.M. au cours de la nuit; d'où la décision prise.

Les autres éléments eux-mêmes pourront-ils arriver à temps. Il n'y a pas un moment à perdre. Aussi je veux partir tout de suite, espérant trouver au P.C. du 227^e les guides nécessaires pour amener mes éléments.

Et tout d'abord il faut que j'aille au Bois Carré. Où diable est-il exactement et par où y aller ?

On cherche un guide pour me conduire, et, après un bon moment, on trouve endormi un soldat du 227^e rentré récemment du Bois Carré. Il doit connaître le chemin !

Le pauvre bougre se présente tout ahuri et, puisqu'il le faut, va s'habiller et sans aucun enthousiasme, on peut bien le dire, se met à ma disposition.

Il est plus de 20 heures. Nuit noire. Une canonnade effroyable. Pas de chemin direct pour aller au Bois Carré, mais mon guide espère grâce à des points de repères... des cadavres... trouver son chemin.

Nous nous mettons en route en colonne par un. Je marche derrière le guide, immédiatement suivi de Delmas et de Le Tellier.

La sortie du village se fait sans encombre ; mais là que faire ? Le guide ne sait plus quelle direction prendre ; à tout hasard nous longeons un boyau (le Prado) qui paraît se diriger vers le nord. On ne plaisante pas beaucoup, il tombe des obus tout autour de nous, ce sont des explosions continues, jets de flammes, un bruit étourdissant.

Au bout d'une demi-heure de marche, on s'inquiète, le boyau s'arrête, nous suivons alors des lisières de boqueteaux ; il me semble que nous allons trop vers le N.-O.; nous contournerons une hauteur... la cote 304 dont le nom va être bientôt très connu !

Mais bon Dieu! où allons-nous, où sommes-nous ?

Mes officiers fatigués et assez énervés invectivent le guide qui s'affole complètement. Il ne sait plus où il va. Je le calme et nous continuons... A un moment donné, après un temps qui nous paraît fort long, nous atteignons un village... nous ne devons pas en rencontrer. En tout cas c'est un repère assez dangereux car la fusillade très rapprochée ne cesse pas.

A l'entrée du village avec ma lanterne électrique j'essaye de lire le nom sur la plaque bleue habituelle; je lis " Haucourt " et au même instant je reçois un coup de matraque sur le bras qui fait tomber ma lanterne tandis qu'un poilu me crie : " Éteins, bon Dieu, le boche est à côté ". Contre nous passent des brancardiers avec leurs civières chargées.

Nous nous sommes jetés beaucoup trop à gauche (ouest) mais comment nous tirer de là : atteindre le Ruisseau de Forges qui est tout près et le suivre. Nous essayons mais en vain et à travers le bled nous nous jetons vers l'est. " Nous nous retrouverons bien ", me dit le guide.

Toujours en colonne nous avançons péniblement à travers les trous d'obus, les débris de fils de fer... A un moment donné un 77 (heureusement) de plein fouet passe à quelques mètres de moi pour s'enfouir dans la terre détrempée. " Vous n'êtes pas blessé, mon colonel ", me crie Delmas. " Non. Rien ".

Mais tout mon monde se fatigue, nous marchons depuis plus de deux heures. Nous avons très chaud malgré le froid ! On me demande d'arrêter un instant et nous nous asseyons sur les bords d'un gros trou d'obus. C'est la pause ! On remet de l'ordre dans ses vêtements, quelques-uns ont perdu leurs bandes molletières et rien à boire. Qu'il fait soif !

Où sommes-nous exactement ? Et le 2^e bataillon et les C.M. où sont-ils ? Il faut se hâter, il est près de 21 heures.

La colonne par un se reforme ; je vois encore le lieutenant Boulanger très excité aux prises avec le guide ! Pauvre petit, il est éreinté et très inquiet. Nous marchons vers l'est à la boussole ; ainsi nous arriverons au moins à la route d'Esnes à Béthincourt, quand, tout à coup, notre guide s'écrie " Le voilà ! j'y suis maintenant. " Sur le bord d'un bout de boyau il a retrouvé le cadavre auprès duquel il est passé dans la soirée. Nous poussons un soupir de soulagement malgré la lugubre découverte qui nous remet dans le bon chemin. Encore des minutes de marche longues comme des heures et nous parvenons au Ruisseau de Forges qu'on traverse sur une passerelle à laquelle on accède par un chemin étroit de caillebotis soutenus par des gabions : "La gabionnade !" Elle est horriblement glissante et étroite cette gabionnade. Quelques chutes et nous passons !...

Encore environ 500 mètres et nous serons au P. C. du 227^e. Dieu ! que c'est long. Il est minuit !

La marche devient plus facile, le bombardement a un peu cessé. Tout mon monde, et moi aussi, nous sommes éreintés. Quatre heures de marche dans un terrain impossible et l'angoisse de ne pas savoir où se trouvent les éléments du régiment acheminés vers Béthincourt !

Enfin j'entends distinctement une voix qui répond à une demande : " Oui ! mon commandant ". Je m'écrie aussitôt " Mon commandant ! mon commandant ! " et je me trouve bientôt auprès d'un officier supérieur de taille moyenne, un peu corpulent, rouge en couleur, le képi sur la tête, je me présente : "Colonel Mangin, commandant le 79^e, je voudrais parler au colonel du 227^e."

" Qui êtes-vous, que voulez-vous ? "

" Relever le 227^e. Menez-moi au colonel. "

" Oui, mais vous tout seul ; qu'est-ce que c'est que ces gens-là! "

A ce moment on se méfie de tout; on a vu (?) des espions autour du poste, on a signalé dans le secteur des Allemands habillés avec les effets de nos prisonniers, d'autres déguisés en aumôniers... il n'y a que de femmes dont il n'est pas question !

Le Tellier veut me suivre et c'est là que ses foudres d'E.M. au lieu de l'écusson du régiment peuvent amener une grave méprise sur nos personnalités. Et le commandant Picard tirant son revolver et plaçant le canon à hauteur de ma tête me dit : " Si vous ne dites pas la vérité, je vous tue ! "

C'est charmant ! Et quelques mois plus tard sur la grande place de Toul où je venais chercher le commandant Picard pour l'emmener déjeuner au P.C. du 32^e C.A. à Rozièresen-Haye, me reconnaissant il s'écria : " Je vous reconnais ; c'est vous que j'ai failli zigouiller à Verdun "...

Enfin j'entre seul au P.C., je suis mis en présence du colonel Saint-Hillier, commandant le 227^e. Je décline mes qualités, j'ajoute : “ Je viens relever cette nuit votre régiment ”.

“ Vos ordres ? ”

“ Je n'en ai pas !... ”

“ Vous n'avez pas un papier, un mot quelconque ? ” “ Rien !... ”

“ Qui me dit que vous commandez le 79^e ? ”

Et près de lui le commandant Picard est toujours aussi menaçant.

J'ai beau insister : je conte au colonel mes visites aux P.C. de sa division et de sa brigade ; pour le mettre en confiance, je ramène son souvenir à celui de nombreux camarades que je connais au 27^e (régiment qui a formé le 227^e) ; je lui rappelle des souvenirs personnels de son passage en Tunisie où il faisait partie d'un bataillon du 27^e venu en renfort à l'époque de Fachoda ! Rien n'y fait... Il me demande : “ Qu'est-ce que c'est que ce type qui vous accompagne avec des foudres ! ” C'est Le Tellier, qui proteste en vain contre le doute de son identité !

Ça devient angoissant !

Enfin une dernière question du colonel du 227^e : “ Chic régiment le 79^e et comme vous devez regretter Paris ! ” - “ Mais ce n'est pas Paris, vous le savez bien : le 79^e c'est la 11^e division, c'est Nancy ! ”

Et enfin il me tend la main avec un geste d'excuse sur sa méfiance si naturelle. Le fait est que mon arrivée à son P.C. en pleine nuit, sans qu'il en ait été prévenu (les liaisons sont coupées), sans que je puisse lui montrer un ordre écrit légitimant ma mission est très troublante.

Et le 2^e bataillon, et les pionniers qui sont sur la route de Béthincourt. Il est 1 heure. “ C'est une erreur, me dit le colonel Saint-Hillier ”, il fallait les amener ici par l'itinéraire que vous avez suivi. En tout cas je n'ai personne qui connaisse l'itinéraire pour aller à Béthincourt ! ”

Par bonheur un poilu qui, dans un coin, a assisté à notre conversation, proclame qu'il connaît le chemin et est prêt à partir pour amener les unités du 79^e qui doivent, avant le jour, relever celles du 227^e.

Le poilu parti je demande au colonel qu'on laisse entrer mon monde au P.C. et qu'on nous donne de l'eau et du pain. Nous n'avons rien pris depuis le matin.

Le 227^e né du 27^e est bourguignon. On nous sert un excellent pinard accompagné des restes du dîner du P.C. Nous en avons grand besoin !

J'échange avec le colonel les idées sur la façon de faire au plus vite la relève de ses éléments, mais quand arriveront mes unités ?... C'est bien simple il n'en arrivera qu'une faible partie.

La colonne du régiment prise dans un violent bombardement pendant son arrêt sur la route d'Esnes à Béthincourt s'est mise à l'abri comme elle a pu. Mon message a touché le lieutenant Desmolles à son arrivée à Esnes et les 2 C.M. ont rejoint le bivouac.

Mais par suite des difficultés de parcours entre la route et le passage du Ruisseau de Forges, manquant de guides, des fractions de 2 compagnies seulement parviendront au Bois Carré un peu avant la fin de la nuit. Les autres éléments surpris par le lever du jour vont en partie rester abrités toute la journée dans des trous et morceaux de boyaux, en partie rejoindre le bivouac de Béthelainville.

Malheureusement nos pertes au cours de la nuit se sont élevées à 4 tués et 18 blessés que le docteur Chabeaux a pu emmener à Béthincourt occupé par le 37^e. Parmi les blessés se trouve le lieutenant Poinot des pionniers, qui, désolé, a dû être évacué.

Les éléments parvenus au Bois Carré remplacent aussitôt des fractions du 227^e mais la relève complète ne s'achèvera que la nuit suivante; la journée sera employée aux reconnaissances.

III

LE SECTEUR DU 79^e AU N. DU RUISSEAU DE FORGES. LES ATTAQUES ALLEMANDES. PRÉPARATION DE LA DÉFENSE AU SUD DU RUISSEAU

(Carte n° 7)

Dans la partie de terrain qui nous intéresse, comprise entre les méridiens de Haucourt et de Béthincourt, le ruisseau de Forges venu de la partie nord du bois d'Avocourt coule en direction générale S.-O. - N.-E.

Sa vallée large de 1500 mètres environ est formée : au sud par les derniers contreforts de la cote 304, nous y reviendrons; au nord par une longue croupe orientée O.-E. dont le point culminant à l'ouest domine

d'une quarantaine de mètres un vallon assez encaissé où se trouvent Haucourt et Malancourt. Ce dernier village est à 800 mètres au N.-O. de Haucourt qui n'en est qu'un hameau. C'est par ces deux localités que passe la route d'Esnes à Montfaucon ; elle franchit le ruisseau de Forges à Haucourt.

La ligne de plus grande pente de la croupe située au nord du ruisseau le suit d'abord à 1 kilomètre de distance en s'abaissant lentement puis s'infléchit brusquement vers le S.-E. pour aboutir un peu à l'ouest de Béthincourt.

Les pentes de la croupe vers le ruisseau sont très douces, on n'y trouve qu'un léger pli de terrain mollement marqué où est placé le Bois Carré. Dans le fond de la vallée une route suit au nord et à peu de distance le ruisseau; elle relie Malancourt à Béthincourt.

Entre Haucourt et Béthincourt un seul point de passage médiocre sur le ruisseau auprès du moulin de Haucourt; plus à l'est et à 1 kilomètre en aval une passerelle (la gabionnade dont il a été déjà question) permet de franchir le ruisseau au point d'aboutissement d'un boyau venant du sud et d'où on gagne le Bois Carré.

L'organisation de la défense au nord du ruisseau de Forges dans le secteur précédemment défini a été établie sur la longue croupe située au nord de la vallée.

Elle comprend une série d'ouvrages de 1^{re} ligne dont le front est sur la ligne de plus grande pente.

Seul l'ouvrage Marceau au N.-O. de Béthincourt (village organisé) se trouve un peu au delà de la croupe.

Sur la croupe elle-même se trouvent de l'est à l'ouest les ouvrages Kléber, Hoche, Marchand, puis l'ouvrage Braconnot. Ce dernier est construit sur le petit plateau que forme le sommet de la croupe qui domine Malancourt; il fait saillant dans la ligne de défense qui de Braconnot va rejoindre Malancourt puis en direction presque N.-S. les bois des Malancourt.

Dans le secteur envisagé sur les pentes de la croupe qui descendent vers le ruisseau on trouve en 2^e ligne, à mi-chemin entre les ouvrages de 1^{re} ligne et le ruisseau d'abord l'ouvrage Joubert établi sur le repli de terrain déjà indiqué englobant le Bois Carré ; placé au sud de Hoche il peut soutenir les ouvrages Kléber, Hoche et Marchand ; puis l'ouvrage de Xermamenil sur la route de Malancourt à Béthincourt, il couvre immédiatement en arrière l'ouvrage Marchand et en avant le passage du moulin d'Haucourt sur le ruisseau.

Le 79^e avec le 2^e bataillon et 2 C.M. occupera en 1^{re} ligne le front compris entre les ouvrages (inclus) Kléber et Marchand, en 2^e ligne les ouvrages Joubert et de Xermamenil.

L'occupation du secteur au nord du ruisseau est ainsi prévue :

En 1^{re} ligne; à l'ouvrage Kléber, 1 Compagnie (la 6^e) assurant vers Marceau la liaison avec le 37^e ;

A l'ouvrage Hoche, 1 Compagnie (la 5^e) ;

A l'ouvrage Marchand, la 1 / 2 de la 8^e Compagnie, en liaison à Braconnot avec le 163^e d'infanterie ;

La 2^e C.M. du régiment (lieutenant Boulanger) est répartie entre les différents points d'appui.

Le front du régiment est d'environ 1800 mètres. Les tranchées ennemies sont à ce moment séparées des nôtres par une distance de 400 à 500 mètres.

En 2^e ligne ; à l'ouvrage Joubert pour son occupation et en réserve de bataillon :

La 7^e Compagnie et la 1 / 2 de la 8^e Compagnie ;

La 1^{re} C.M. (capitaine Nicolas).

A l'ouvrage Xermamenil, le 1^{er} Bataillon pousse la 1 / 2 de la 2^e Compagnie (lieutenant Morin).

Le P.C. du régiment et le P.C. du 2^e bataillon sont réunis au Bois Carré.

Les autres éléments du régiment sont maintenus au sud du ruisseau de Forges

Le 1^{er} bataillon (moins 1 / 2 Compagnie) et la 3^e C.M. du régiment (Antérieurement 2^e C.M. de brigade devenue C.M.3 du 79) occupent les quelques tranchées et abris aux lisières des boqueteaux du pied des pentes N. de 304 ; ils doivent y compléter l'organisation défensive ;

Le 3^e bataillon, réserve de division, est réparti entre Dombasle et les bivouacs du bois de Bethelainville; il travaille à l'organisation de Esnes.

Les T.C. 1 restent au bois de Bethelainville.

Les T.C 2, T. R. bivouaquent dans la région sud de Dombasle (Bois de Saint-Pierre).

Au cours de la nuit du 27 au 28 la mise en place des unités de 1^{re} ligne et la relève des éléments du 227^e se poursuit sans incident.

Vers 4 heures on amène au P.C. 2 prisonniers du 292^e R.R. (VI^e C.R.). Complètement abrutis, on ne peut tirer d'eux que de vagues renseignements. Ils déclarent toutefois que de très grosses attaques sont en préparation; ils ne peuvent préciser...

Le 28 mars au jour la relève est terminée.

A 7 heures, le colonel commandant le 227^e prend congé de moi.

Il me reste une grosse inquiétude. Ma liaison avec l'artillerie dont l'appui n'a pas encore été très défini et dont les batteries sont installées à 310 et à 304 à plus de 5 kilomètres de mon front.

Comment alerter l'artillerie ? Par les fusées et la liaison téléphonique.

Les premières amènent des mécomptes, la deuxième sur des distances pareilles est toujours coupée. L'adjudant Félix avec les téléphonistes du régiment qui vient d'établir les liaisons avec tous mes éléments de l'avant et de l'arrière va tenter de réaliser ce problème difficile avec tout le dévouement dont il a toujours donné tant de preuves ! Espérons que tout ira pour le mieux.

Et maintenant installons-nous au P.C. Je n'y ai que peu d'agents de liaison que dirige le sergent-major Mavel, un Lorrain qui a changé d'état-civil pour pouvoir servir dans les unités de 1^{re} ligne.

Je partage le P.C. avec l'E.M. du 2^e bataillon. Nous y sommes à l'étroit ; l'abri est en outre peu profond, il n'a qu'une entrée. La protection qu'il offre aux coups des obus de gros calibre est très douteuse. Enfin !

On me rend compte que toutes les unités de 1^{re} ligne sont en place et organisées.

A huit heures quelques coups de canon d'un calibre encore indéterminé tombent autour du P.C. et sur les différents ouvrages. Cela ressemble rudement à des tirs de réglage. Et tout à coup un bombardement d'une violence inouïe se déclenche. Du 77, du 105, du 115, du 210. Il va durer sans interruption et avec la même intensité jusqu'à 18 heures !

Ceux qui n'ont pas subi ces marmitages ne peuvent s'en faire idée ! C'est l'enfer ! On vit dans une atmosphère épaisse de poussière et de fumée, on ne voit plus rien, on est complètement ahuri par la répétition des explosions, le sifflement des éclats ; le sol secoué menace de tout faire écrouler. Des coups tombent sur le P.C. et l'ébranlent avec force sa toiture devient bientôt à claire voie. Encore un coup au but de gros calibre et nous sommes... perdus. Tout l'être entier est abominablement secoué, un mal de tête affreux nous accable...

“ Ne crois-tu pas, mon colonel ”, me dit Le Tellier, “ qu'il serait prudent de mettre son casque ”. “ Si tu veux... ”. Mais qu'on ait le casque ou le bonnet de police...

Les communications sont toutes coupées, les téléphonistes avec un cran inouï essaient en vain sous un tel bombardement de les rétablir. Ils sont tués. La liaison par coureurs est impossible. Il n'y a qu'à attendre car si l'ennemi attaque il faudra bien qu'il lève ou allonge son tir sur les premières lignes.

C'est ce qui se produit à 18 heures. Une attaque déclenchée sur tout le front enlève l'ouvrage Braconnot au 163^e ; ma gauche est découverte, mais l'attaque échoue devant l'ouvrage Marchand tenu par la compagnie Thirion et sur le front du régiment. A ma droite les éléments du 37^e ont dû abandonner Marceau et s'arrêtent sur le chemin de terre qui va de Bethincourt à l'ouvrage Kléber.

La mission est de tenir sur place, nous l'exécuterons.

Au cours de la journée je n'ai d'ailleurs reçu aucun ordre.

Je suis au P.C. du 2^e bataillon, mes deux autres bataillons sont au sud du ruisseau de Forges ; je n'ai plus aucune communication ni avec eux, ni avec mes T.C. et T.R.

A 19 heures un message de la brigade, apporté par un planton, m'enjoint de laisser sur place les unités qui se trouvent au nord du ruisseau, avec même mission et de venir établir mon P.C. sur les pentes nord de 304 près de mon 1^{er} bataillon.

Mais la journée a été si dure que je sens ma présence nécessaire auprès de mes éléments avancés et je décide de ne partir que le lendemain matin si le secteur est calme.

Nous passons, éveillés, une nuit très anxieuse.

La gauche du régiment est découverte le 163^e ayant abandonné l'ouvrage Braconnot et à sa droite les éléments du 37^e se sont repliés sur le ruisseau.

Le régiment est complètement isolé.

Comme, au cours de la nuit, je faisais part de mes craintes de voir, malgré les précautions prises, apparaître à droite ou à gauche du P.C. des éléments ennemis, Delmas s'écrie : “ Il n'y a pas d'exemple que le colonel du 79 ait jamais pu être enlevé ”. Puisse-t-il dire vrai et pourvu que mes éléments de couverture puissent aussi tenir. Nous sommes en toute éventualité prêts à nous défendre, on ne nous aura pas vivants !

Pendant la nuit je rends compte de ma situation à la brigade. Elle me répond que le rôle qui incombe aux unités du régiment au nord du ruisseau est tout de sacrifice ; il faut arrêter l'ennemi et assurer le plus longtemps possible la couverture des travaux au sud du cours d'eau. C'est bien ! ... J'explique à Le Tellier comment je vois l'exécution de cette mission. C'est très simple : pas un mètre de repli sans ordre. Si je suis obligé de le quitter, il maintiendra coûte que coûte son bataillon sur place, résistera au moins jusqu'à la nuit prochaine et ne devra pas passer le ruisseau sans un ordre exprès.

Afin d'assurer le ravitaillement des unités du 2^e bataillon j'avais prescrit que le transport des denrées se ferait de nuit au moyen des animaux de bât des C.M. Les vivres et munitions devaient être amenés près du moulin d'Haucourt où les corvées iraient les prendre. Afin de faciliter le transport, les vivres devaient être

placées dans de grands sacs dont la manipulation est commode. Mais, croyant mieux faire, afin d'apporter une soupe chaude, on avait cru bon de se servir des bouteillons que nous venions récemment de recevoir. Ce sont ces grands récipients qui se placent sur l'avant-train de la cuisine roulante. Mais à ma gauche je n'ai plus personne, les Allemands circulent sur le ruisseau et m'enlèvent mon ravitaillement. Pauvres bouteillons... on les remplacera plus tard !...

Toute la nuit le secteur est bombardé, des téléphonistes cherchant à rétablir la liaison avec Xermamenil sont tués. Dans les unités on ne signale cependant que quelques pertes.

Le 29 matin est calme.

Je reçois un nouvel ordre de ramener mon P.C. au sud du ruisseau pour mieux assurer le commandement du régiment. Mais j'ai des craintes pour la journée ; si elles ne se réalisent pas je partirai dans la soirée.

Comme on me rend compte de Xermamenil qu'une section de mitrailleuses du 163^e est partie au jour pour rejoindre son régiment, je la fais immédiatement remplacer par une section de la 3^e C.M. du régiment qui est au nord de 304 avec le 1^{er} bataillon.

Sur le front tout a tenu, on répare les dégâts aux tranchées.

A midi exactement la fête de la veille recommence. D'abord quelques coups de réglage au but et vlan ! le bombardement, l'effroyable marmitage se déclenche. Tout saute, plus de communications avec personne. Une dépression nerveuse s'empare de tous, la tête est prête à éclater. Et comme il fait beau dehors ! une belle journée de printemps ; et impossible de sortir du P.C.

Et tout à coup, à 15 heures, l'intensité du feu diminue, on devine que le tir s'allonge ; aux premières lignes on ne signale rien..., et soudainement on entend le crépitement de la fusillade. L'ennemi attaque, il échoue et à notre gauche, malgré des efforts répétés il ne peut enlever Xermamenil, mais est maître de Malancourt.

Vers 16 heures le calme se rétablit. Je me décide alors à reporter mon P.C. au sud du ruisseau.

Au cours de l'après-midi, alors que le bombardement atteignait sa plus grande violence, je vois arriver au P.C. le docteur Lemaire, le médecin-chef du régiment. Très ému et fort fatigué il se présente à moi en souriant. Il est accompagné de l'abbé Marchai ; celui-là, aussi calme qu'un jour de repos !

A ma joyeuse surprise de leur visite : “ Nous venons ”, me dit simplement le docteur Lemaire, “ prendre de vos nouvelles et vous saluer ”. Il vient aussi visiter le P.S. (poste de secours) parfaitement établi par le docteur Chabeaux à Joubert.

Quels braves amis... et quel joli esprit de profonde camaraderie.

Comme j'ai décidé de partir à 17 heures s'il n'y a rien de nouveau, ils m'attendront et j'irai avec eux rejoindre Weiller (Cdt le 1^{er} Bataillon) à son P.C. au nord de 304.

Je vais, à mon grand regret, abandonner le commandant Le Tellier à qui je renouvelle mes instructions. Que se passera-t-il ?

Accompagné du docteur Lemaire, de mon fidèle Delmas et de l'aumônier, je me mets en route, il ne tombe autour de nous que quelques obus égarés. Le trajet se fait sans incident; en cours de route je m'arrête au delà du ruisseau pour voir le terrain que je n'ai encore parcouru que de nuit pour aller au Bois Carré.

A ce moment, la nuit tombe et nous entendons distinctement dans la direction des bois d'Avocourt la sonnerie “ en retraite ”... c'est lugubre ; une profonde angoisse nous envahit.

Vers 19 heures j'arrive au P.C. de Weiller où je retrouve ma liaison (personnel de mon P.C.) qui m'y a précédé. Il fait nuit. Un ordre m'attend, j'en prends connaissance.

Il m'est prescrit de faire immédiatement occuper par le 1^{er} bataillon au sud du ruisseau de Forges le terrain compris entre les ouvrages d'Alsace occupé par le 37^e et Palavas tenu par la droite du 69^e.

En conséquence, le 1^{er} bataillon partira de suite avec la 3^e C.M. du régiment et commencera les travaux dès son arrivée. Je mets des pionniers à sa disposition pour la création de P.C. et, en quelques coups de crayon, nous arrêtons le dispositif à réaliser afin qu'il n'y ait aucun retard.

On m'annonce bien un renfort de sapeurs du génie et on me demande de faire connaître d'urgence mes besoins en outils de parc et en matériel.

Les sapeurs ? Mais ils ne viendront d'abord pas cette première nuit; ils n'arriveront sur le terrain les jours suivants qu'après 22 heures et comme ils en repartiront à trois heures pour être sortis du secteur avant le jour ils me seront d'un secours bien ordinaire.

Les outils et le matériel ? Même en faisant toute diligence, je n'en recevrai pas avant demain soir.

Alors on se débrouille. Les outils de parc que j'ai dans mes voitures ont été distribués; ceux que je recevrai les remplaceront car dès cette nuit il faut travailler ferme ; on va rapidement s'enterrer et demain au jour les hommes seront abrités. Le matériel, piquets, madriers, rondins nous en avons déjà un

approvisionnement dans le petit dépôt créé à l'initiative de Delmas près du P. C. du 1^{er} bataillon.

Le tout est de ne pas perdre un moment et de ne pas tâtonner trop longtemps dans la reconnaissance de nuit du terrain et la mise en place des unités.

Le terrain sur lequel va s'établir le régiment s'étend entre le bas des pentes N. de la cote 304 et le ruisseau de Forges.

La cote 304 est située vers l'extrémité N.E. d'un plateau surmontant une longue croupe orientée S.-O.-N.-E. et que franchit dans sa partie S.-O. la route d'Esnes à Malancourt et Montfaucon.

Le bord N.-E. du plateau 304 se trouve à 2 kilomètres environ au sud du ruisseau de Forges qu'il commande d'une centaine de mètres de hauteur.

En allant de 304 vers le ruisseau le terrain s'abaisse brusquement par des pentes raides ; les mouvements du sol au pied des hauteurs s'amollissent pour former d'abord un léger vallonnement orienté vers Béthincourt ; puis le terrain se relève très doucement pour donner naissance au sud du ruisseau de Forges à une dernière croupe très allongée dont la ligne de plus grande pente, parallèle au ruisseau, s'incline lentement vers Béthincourt. Les pentes N. de la croupe descendent en pentes douces vers le ruisseau ; on n'y trouve aucun obstacle à la vue, c'est un excellent champ de tir d'infanterie.

C'est sur cette longue croupe qu'ont été établis de l'E. à l'O. les ouvrages de " Lorraine " qui couvre au S.-O. Béthincourt, point d'appui isolé au nord du ruisseau ; d' " Alsace " à 300 mètres à l'ouest de " Lorraine ", puis plus au S.-O. les ouvrages de Palavas, de Peyrou et de Vassincourt qui barrent à 400 mètres au sud d'Haucourt la route de Montfaucon à Esnes à sa sortie de l'étroit vallon de Malancourt-Haucourt.

L'intervalle qui sépare " Alsace " de " Palavas " est de 1.200 mètres environ ; le terrain entièrement dénudé ne porte la trace que de quelques bouts de tranchées, de quelques tronçons épars de réseaux de fils de fer.

Un boyau dit de la Joliette prend naissance au pied de 304 et court à 300 mètres de la crête à contre-pente pour rejoindre Alsace. A 500 mètres avant d'arriver à l'ouvrage un boyau perpendiculaire à Joliette mène à la " gabionnade " du ruisseau.

C'est le terrain que nous avons parcouru avec tant d'émotion le 26 dans la nuit à la recherche du Bois Carré.

Conformément aux ordres reçus, le 1er bataillon va s'établir entre Alsace (au 37^e) et Palavas (au 69^e).

L'organisation prévue est des plus simples : en utilisant les travaux déjà existants, créer 3 centres de résistance se flanquant réciproquement. Chacun des centres sera occupé par une compagnie ayant 3 sections en ligne, une en soutien.

En arrière du front tenu, organisation du boyau de la Joliette (300 m. au sud de la crête) pour le tir et pour son occupation par une compagnie en soutien des unités de 1^{re} ligne.

La 3^e C.M. (de Violet) sera répartie entre les ouvrages et en particulier devra battre le terrain qui séparera la droite du 1^{er} bataillon de l'ouvrage d'Alsace (37^e) et le boyau de la gabionnade (qui mène vers Bois Carré).

Des boyaux relieront vers l'arrière les centres de résistance de 1^{re} ligne à la Joliette.

Un réseau de fils de fer couvrira l'ensemble du front et le boyau de la Joliette. Des bretelles assureront la couverture de la droite du 1^{er} bataillon et cloisonneront le terrain. Ce sera la tâche des sapeurs du génie et des pionniers.

Les P.C. du chef de bataillon et du commandant de la compagnie de soutien seront dans le boyau de la Joliette ; ceux des compagnies de 1^{re} ligne auprès des sections de soutien.

A 20 h. 30, les unités sont en route.

A 21 heures, Weiller me quitte pour rejoindre son bataillon.

Je m'installe alors dans le P.C. qu'il vient de m'abandonner. C'est un trou infâme assez profond et rempli d'eau. Il a 5 ou 6 mètres de longueur sur 2 à 3 de large ; il sert de dépôt de cartouches et de grenades. Tout le monde, officiers, agents de liaison, téléphonistes, vit pêle-mêle.

Dès qu'on le pourra on s'organisera mieux. Il est impossible de travailler dans ce bruit et de pouvoir écrire ou dicter un ordre.

Tout d'abord, en hâte, on entasse dans le fond les cartouches d'un côté, les grenades de l'autre. Les deux tas ainsi formés serviront à Delmas et à moi de lits de repos... Delmas choisit celui de grenades!... Mais nous les utiliserons bien peu.

Vers 22 heures un planton du bataillon Le Tellier arrive porteur d'un compte-rendu. Le commandant Le Tellier me faisait connaître qu'en raison de sa situation très aventurée au N. du ruisseau de Forges il rassemblait son bataillon au Bois Carré et me demandait où il devait ramener son unité.

J'étais ahuri ! car rien ne justifiait cette décision qui me désolait. L'ennemi n'avait pas renouvelé ses attaques. Alors pourquoi l'abandon de la rive nord du ruisseau si contraire aux ordres donnés ? Je ne pouvais arriver à comprendre.

Certes le marmitage était violent, on pouvait s'attendre à une attaque de nuit, mais il fallait couvrir les travaux que le 1^{er} bataillon allait entamer au sud du Ruisseau... et " la mission de sacrifice " semblait oubliée.

Sans perdre une minute je rédigeais un ordre prescrivant au 2^e bataillon de reprendre ses positions au N. du ruisseau et de ne pas bouger sans autres ordres. J'y joignais une note relative à l'exécution de la mission. C'était grave.

Je fais réunir 3 agents de liaison parmi lesquels le sergent Helwig dont je connaissais le cran et je les fais partir, chacun d'eux portant une copie de l'ordre. Arriveront-ils à temps pour éviter ce repli vraiment intempestif ? et surtout sous le bombardement violent pourront-ils rejoindre le commandant Le Tellier ? Moment d'angoisse terrible ; je sens trop l'honneur du régiment engagé...

Que le temps est long quand on attend !...

Vers 1 heure Helwig revient. Il a trouvé le commandant Le Tellier au Bois Carré, les ordres ont été immédiatement donnés pour la reprise des emplacements occupés.

Par bonheur les Allemands n'ont pas bougé ; aucun de ses éléments ne s'est aperçu de l'évacuation des ouvrages de la rive nord du Ruisseau. Et, vers 6 heures, un compte-rendu me fait savoir que sans aucun incident chacun a repris sa place dans le secteur. L'ennemi n'a vraiment pas été mordant : Quel soulagement ! Je vais pouvoir prendre un peu de repos ?...

Un peu avant le jour, le commandant Weiller me rend compte que malgré tout le zèle déployé, en raison du temps qui a été nécessaire à la reconnaissance de nuit du terrain, à la mise en place des unités, il ne faut pas compter que le 1^{er} bataillon aura suffisamment avancé ses travaux pour que ses éléments soient à l'abri des bombardements incessants sur tout le secteur.

D'accord avec Weiller je décide qu'au jour on ne laissera sur place que l'effectif nécessaire pour la garde du terrain, les cadres pour compléter les reconnaissances et que le gros du bataillon reviendra sur les pentes de 304 se reposer et s'abriter.

La matinée du 30 mars est assez calme au début.

Je fais aménager près de la sortie du P.C. un poste d'observation. Oh ! très simple ; l'abri qu'il offre est constitué par une petite tranchée que dissimulent quelques branchages.

De là j'ai une vue parfaite de mon secteur : jusqua'au ruisseau un terrain très mollement ondulé, pas un arbre, pas un couvert en dehors de deux petits boqueteaux situés dans la partie ouest et que leurs formes font dénommer : le Bois en Equerre, le Bois Eponge. J'aperçois au delà du ruisseau le Bois Carré et la crête sur laquelle sont établis les ouvrages de la rive nord.

A ma droite se trouvent les hauteurs du Mort-Homme au delà de la route d'Esnes à Béthincourt, à ma gauche le village de Haucourt.

Au-dessous du P.C., qui est à mi-pente des hauteurs, s'étend une ligne de boqueteaux qui, abritant des vues, permettent de compléter les travaux d'aménagement, l'installation des mitrailleuses et de créer quelques abris.

Le ravitaillement du P.C. vient d'Esnes où est la C.H.R. du régiment. Les brancardiers (musiciens et tambours), les pionniers occupent les dernières maisons nord du village soumis à un bombardement continu.

C'est là qu'on fait " ma cuisine " et mes aliments me sont apportés par des musiciens, Dieu sait dans quelles conditions ! Comme je connais la difficulté du parcours on me ravitaillera, ma liaison et moi, quand on pourra. J'ai seulement demandé du café et du tabac ! Quelle consommation nous allons en faire !

Il y aura aussi en permanence au P.C. de la soupe et du café (jus innommable) qui permettront de remonter les agents de liaison.

Le P.C. lui-même se perfectionne ; mes sapeurs fabriquent une cloison munie d'une porte très rudimentaire qui partage en deux le trou, à double entrée cependant, dans lequel nous vivons ; cela va me permettre d'être isolé de la foule de passage. Je n'ai avec moi que quelques hommes, le gros du P.C. est avec l'adjudant Siraux au bois deBethelainville. Auprès de moi le sergent-major Mavel règle la police du P.C.

Les ravitaillements des éléments en ligne sont organisés. Pour les éléments au nord du Ruisseau ils continueront à se faire avec les mulets des C.M.

Dans l'avenir, pour toutes les unités placées au sud du cours d'eau, les cuisines roulantes seront poussées à la nuit à 2 kilomètres au nord d'Esnes sur la route de Béthincourt. Là elles prendront contact avec les corvées venues du secteur. C'est un risque à courir et qui assurera aux hommes une nourriture plus saine que la consommation permanente des vivres de conserve.

Le matériel et les munitions seront amenés auprès du P.C. par animaux de bât ; dans les moments de crise il sera aussi poussé jusqua'aux éléments de 1re ligne eux-mêmes.

Au T.R. se trouve l'adjudant Michel. Il vient de l'artillerie, c'est un type extraordinaire, de son métier vendeur aux " Réunis de Nancy ". Il a un cran qui dépasse ce que l'on peut imaginer et un calme déconcertant. Pour lui rien d'impossible ; il a une mission : celle du ravitaillement, il la remplira malgré les plus grosses difficultés. De nuit il mènera son convoi sous les obus... et nous aurons l'heureuse chance de ne perdre que : quelques animaux : le risque valait la peine d'être couru.

Michel est doublé aussi par un autre adjudant dont je n'ai pas encore parlé : c'est l'adjudant Laprevotte, le chef des éclaireurs montés du régiment. Lui et ses cavaliers viennent du régiment de hussards de Nancy, mais depuis longtemps ils font partie intégrante du 79 dont ils portent d'ailleurs l'uniforme. Laprevotte est un grand et beau soldat inouï de cran et d'entrain. Il est chargé du dépôt de munitions et matériel créé près du P.C. Avec ces deux adjudants je suis tranquille pour tous mes ravitaillements.

Ma musique je l'ai dit est à Esnes, dès le soir elle se met en route pour relever les blessés et aussi enterrer les morts, car les pertes deviennent sensibles.

Que d'éloges à adresser à ces braves gens qui vont accomplir leur mission sans aucun souci du danger et au prix de quelles fatigues !

Le 30, à 9 heures, après un moment de tranquillité le bombardement reprend sur les éléments placés au nord du ruisseau de Forges et s'étend bien au delà (sud) de mon P.C. Il fait beau. De mon poste d'observation j'aperçois tout le terrain et je vois les éclatements au nord du ruisseau. Je me demande encore comment une troupe peut tenir dans cet ouragan de fer et de feu !

A 12 heures le tir s'arrête... il n'y a pas d'attaque.

A 15 heures le bombardement reprend très intense et va durer sans interruption jusqu'à 18 h. 30.

A ce moment le tir s'arrête à nouveau sur les 1^{re} lignes et s'allonge : j'entends vaguement la fusillade. L'ennemi attaque sans succès sur le front mais prononce une attaque enveloppante sur l'ouvrage de Xermaménil ; débordée sur sa gauche la garnison se défend à outrance mais ne peut finalement empêcher les Allemands de s'emparer de l'ouvrage.

Le plus grand nombre des défenseurs sont tués ; les quelques survivants de la moitié de la 2^e compagnie et de la section de mitrailleuses sous le commandement du lieutenant Morin se replient sur le moulin d'Haucourt, sur le ruisseau qu'ils occupent et d'où ils pourront par leur tir couvrir l'aile gauche du 2^e bataillon.

Les pertes sont très grosses : parmi les tués se trouve le jeune sous-lieutenant du Pont-de-Romémont affreusement mutilé au moment où il entraînait ses hommes aux tranchées sous les obus. C'était un charmant officier très beau et brave soldat dont la perte m'affecte douloureusement. En souvenir de sa mémoire je décide que les ouvrages que construit le 1^{er} bataillon au sud du ruisseau seront dénommés : " ouvrages de Romémont ".

La situation créée en fin de journée laisse au nord du ruisseau le bataillon Le Tellier entièrement découvert sur ses flancs. C'est angoissant.

Il faut hâter les travaux de la rive sud.

Dans la nuit du 30 au 31 ils sont activement poussés ; le 1^{er} bataillon y sera désormais maintenu en entier et en assurera la défense. Sa mission est encore fort simple l'ordre envoyé à 0 h.30 au commandant Weiller contient ces mots : " la position que vous occupez devra être défendue jusqu'à la dernière extrémité."

Un prisonnier du 156^e de Réserve (VI. C.R.) ne peut donner aucun renseignement : il est complètement ahuri !

C'est aussi dès le début de la nuit le passage des blessés légers, des brancardiers qui avec leurs fardeaux s'arrêtent à hauteur de mon P.C. pour se diriger sur le poste de secours du 1^{er} bataillon à proximité et de là sur Esnes. Je puis dire un mot à quelques-uns de ces braves soldats qui sont dans un état de fatigue extrême.

On a créé aussi, non loin de mon P.C., un cimetière où on ramène les morts. Mais, placé sur les pentes descendantes de 304, ce pauvre cimetière sera labouré par les obus, les cadavres seront déterrés, déchiquetés... c'est affreux !

Le 31 mars, dès le lever du jour le bombardement reprend. Notre artillerie répond et ce sera toute la journée un vacarme épouvantable. Il fait toujours très beau, le sol est sec, on ne voit rien à travers l'épais nuage de poussière et de fumée qui le recouvre. Que se passe-t-il ?

Le marmitage dure toute la journée sans interruption, pas d'attaque, mais des pertes sensibles dues au bombardement.

A 18 heures je reçois l'ordre de ramener au sud du ruisseau de Forges tous les éléments qui se trouvent sur la rive nord.

Le 2^e bataillon avec les 2 C.M. se repliera en conséquence dès la tombée de la nuit ; il viendra occuper sur les pentes N. de 304 les emplacements abandonnés par le 1^{er} bataillon placé en entier aux Ouvrages de Romémont. Les munitions et le matériel qui ne pourront être emportés seront détruits ; la destruction des

abris et en particulier celle du P.C. de Bois Carré sera préparée. Lorsque le dernier élément du bataillon aura franchi le ruisseau, le passage de la gabionnade sera détruit.

Le mouvement de repli du 2^e bataillon se fait sans incident : il échappe complètement à l'ennemi.

IV

LA DÉFENSE DE LA POSITION ORGANISÉE AU SUD DU RUISSEAU DE FORGES (OUVRAGES DE ROMEMONT)

Le 1^{er} avril au jour le régiment est ainsi disposé :

En 1^{re} ligne :

Le 1^{er} bataillon tient le terrain entre les ouvrages d'Alsace (au 37e) et de Palavas (au 69e).

Il a sur le front 3 compagnies, de droite à gauche, les 1^{re}, 3^e, 4^e compagnies.

En soutien la 2^e compagnie (Lieut. Morin) dans le boyau de la Joliette.

Le bataillon est renforcé par la 3^e C.M. et une section de la 1^{re} C.M.

La surveillance du front est assurée de jour par des guetteurs, la nuit par des patrouilles poussées jusqu'au ruisseau.

2 petits postes chacun d'une demi-section sont poussés :

L'un près du passage détruit de la gabionnade ;

L'autre près du moulin d'Haucourt.

En 2^e ligne :

Le 2^e bataillon et 2 C.M. (moins 1 section) sur les pentes nord de 304.

Le 3^e bataillon à la disposition du général de division est à Béthelainville Vigneville ; il travaille à Esnes.

Les T.C., T.R., sont dans les Bois de Béthelainville (T.C. 1) et de Saint-Pierre (sud de Dombasle).

Dans la matinée bombardement intermittent sur tout le secteur.

L'après-midi, violent marmitage au N. du ruisseau sur les ouvrages évacués la nuit précédente. Nous assistons, le commandant Le Tellier et moi, de mon poste d'observation (P.O.) avec une certaine satisfaction à ce travail de l'artillerie ennemie dans le vide qu'aurait pu lui signaler l'envoi de patrouilles. Mais l'infanterie allemande est très prudente et très circonspecte. Que de bonnes occasions sont perdues à la guerre. J'y reviendrai.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 on travaille fort sur la position de Romémont, on pousse la construction des réseaux de fil de fer ; les Allemands doivent être sur le ruisseau et une faible progression peut les amener à notre contact.

Craignant des infiltrations d'infanterie ennemie à la gauche du 1er bataillon assez éloignée de Palavas que tient le 69^e je mets aux ordres du commandant Weiller la 5^e compagnie (du 2^e bataillon) pour organiser un ouvrage de flanquement et de liaison. La 5^e compagnie peut dès le jour l'occuper avec un peloton ; la liaison est assurée avec Palavas et la 5^e compagnie tient le chemin de terre qui débouche de Haucourt vers Esnes.

En outre pour tenir la route de Béthincourt à Esnes en arrière du 37^e j'ai dû envoyer aux Carrières, près du pont de la Hayette, une section de mitrailleuses (lieutenant Élardin) de la compagnie Boulanger. C'était un point tenu par des territoriaux. Il a été évacué il y a cinq jours.

Le 2, à l'aube un nouveau bombardement que nous voyons de mon P.O. est déclenché par les Allemands sur les ouvrages Hoche, Kléber, Jourdan de la rive nord du ruisseau. L'ennemi ne s'est pas encore aperçu de notre départ. Notre artillerie tonne.

Vers le soir, levée du tir allemand qui s'allonge sur la rive sud. L'attaque va tomber dans le vide... mais amènera l'ennemi sur le ruisseau. Et de fait nous voyons l'infiltration de l'infanterie qui progresse vers le fond de la vallée.

Aussi ne chôme-t-on pas dans la nuit du 2 au 3 sur la position de Romémont. Les réseaux de fils de fer prennent tournure, sont déjà épais : nous attendons avec confiance.

La 5^e compagnie (Sauvan) qui dans la nuit aura suffisamment avancé les travaux de l'ouvrage entamé la

veille pourra, au jour, l'occuper avec tout son effectif. Elle a 2 sections en 1^{re} ligne et 2 sections en soutien avec échelonnement en arrière à gauche.

Dans la journée, nous avons aussi été fixés sur nos appuis d'artillerie.

Le front du régiment est de 1.300 mètres... 2 groupes du 8^e (Boquet et de Venins) doivent faire barrage en avant. Je suis anxieux des liaisons que je dois établir avec chacun des groupes dont le déclenchement des tirs doit être simultané. Le plus simple serait sans aucun doute de me relier au groupe le plus proche et de lui demander de se relier lui-même à son voisin. Mais cela n'a pas été admis. Après tout j'aurai peut-être la chance d'avoir un groupe sur les deux si mes deux liaisons ne sont pas coupées. Et puis il y a les 3 fusées rouges ! ultime secours ! Actuellement, les deux groupes formeraient un "groupement", ce serait plus commode.

J'ai bien reçu aussi un aspirant d'artillerie comme agent de liaison, mais il ne dispose d'aucun moyen et ne sait pas grand-chose de ses fonctions. Il ne me sera d'aucun secours

Le 3 avril, bombardement du secteur du régiment et de la cote 304 par obus de gros calibre. Quelle atroce journée ! Le soir nous sommes exténués, nous avons la tête en feu.

Dans la nuit, poursuite des travaux et remise en état des tranchées démolies par le marmitage. Les ouvrages sont réunis entre eux et avec les ouvrages d'aile des régiment voisins par une tranchée continue qui dérobera à l'ennemi les centres réellement occupés et évitera des concentration de tir. On achève enfin les boyaux de liaison des centres de résistance avec le boyau Joliette.

Les patrouilles lancées au ruisseau de Forges reconnaissent la construction de passerelles sur le cours d'eau. Les Allemands préparent le passage.

La journée du 4 est relativement calme. L'artillerie allemande tire dans tout le secteur mais à cadence ralentie. Elle doit avoir aussi des difficultés de ravitaillement avec des consommations si grandes de projectiles.

Une de mes grosses inquiétudes est toujours la fragilité de mes appuis d'artillerie.

Après l'enlèvement des ouvrages de la rive nord du ruisseau de Forges, nous avons vu nettement l'infiltration de l'infanterie allemande vers le cours d'eau. J'ai en vain demandé des tirs. Et puis mes liaisons sont toujours coupées et les fusées fonctionnent mal.

Dans le courant de la journée j'ai à mon P.C. la visite d'un commandant de batterie d'un de mes groupes d'appui. Il m'apprend la valeur des bombardements auxquels ils sont soumis. Sa batterie est à la cote 310 ; au cours d'un marmitage ennemi tous ses canons ont été détruits, mais son unité était reconstituée le lendemain matin. Et comme cet officier me contait assez haut, comme un bon tour joué à l'ennemi : " Je n'ai perdu aucun homme car j'avais fait filer tous mes servants dans des abris éloignés ", je n'ai pu m'empêcher de l'arrêter en lui répliquant : " Ne dites donc pas cela devant mes hommes, le fantassin, lui, il ne peut qu'encaisser sur place. " Pauvre fantassin !

Dans la nuit du 4 au 5 mes pionniers couverts par des patrouilles vont détruire les passerelles signalées sur le ruisseau.

Le 5 avril, dès le lever du jour, bombardement d'une grande violence de tout le terrain au sud du ruisseau de Forges. Il dure sans interruption toute la journée.

A 17 h. 30, la 5^e compagnie qui assure la liaison à gauche avec le 69^e à Palavas signale des rassemblements d'infanterie allemande vers le moulin d'Haucourt.

A 18 heures on entend une vive fusillade, l'ennemi attaque Haucourt et Palavas et franchit le ruisseau en aval d'Haucourt.

A 20 heures le 69^e qui est à ma gauche, me fait savoir qu'Haucourt est pris, mais ne me donne aucune indication sur Palavas ; à 22 heures je demande en vain au 69^e : Quoi à Palavas ?

La gauche du régiment est sûrement en l'air.

Pour la couvrir j'envoie au commandant Weiller la 7^e compagnie (Hogard) du 2^e bataillon ; elle s'organisera défensivement sur le boyau de la Joliette en arrière et à gauche de la 5^e compagnie, à cheval sur le chemin de terre venant d'Haucourt un peu au nord du bois Éponge et poussera des patrouilles au bois Équerre.

Notre front attaqué et bombardé n'a pas bougé, mais les pertes sont sérieuses. Le 1^{er} bataillon a 77 hommes hors de combat dont 28 tués. Il n'y a plus sur la position que 5 mitrailleuses de la C.M. en état de tirer. Elle sera recomplétée avant le jour au moyen de pièces prélevées sur les C.M. de 304.

Au cours de la nuit je suis rejoint par le 3^e bataillon qui tiendra les pentes de 304. Les 2 compagnies encore disponibles du 2^e bataillon (6^e et 8^e) avec l'É.M. du bataillon seront réserve de régiment.

Je résume la situation le 6 avril matin :

En 1^{re} ligne : le 1^{er} Bataillon avec une Compagnie de mitrailleuses (la 3^e) et une section de la 1^{re} C.M.

Il est renforcé et couvert à gauche par 2 compagnies du 2^e bataillon (5^e et 7^e) échelonnées en profondeur.

En 2^e ligne : le 3^e Bataillon avec 2 C.M. (moins 1 section) tient les pentes sud de 304.

En réserve de régiment : É.M. et 2 Cies du 2^e Bataillon (6^e et 8^e) dans les abris de 304.

Le régiment est en liaison à droite avec le 37^e à l'ouvrage d'Alsace ; à gauche nous avons pu prendre le contact avec des patrouilles du 69^e au bois Équerre dans le prolongement de notre front. Palavas est pris par l'ennemi, le 69^e tient à ma gauche le boyau du Prado.

Joliette, Palavas, Prado... cela sent Marseille !

A cette date le régiment, dans son ensemble, a déjà subi des pertes sérieuses.

Dans la matinée du 5 j'ai reçu les cadres des unités du 160^e de la 39^e division, ils viennent en reconnaissance en vue de notre relève : nouvelle accueillie avec un grand plaisir. Mais le soir, après avoir pris dans la journée le bain d'un violent bombardement, ils reçoivent l'ordre de rentrer. Le régiment reste en secteur.

Ma droite est bien appuyée au 37^e qui tient les ouvrages d'Alsace et de Lorraine, a conservé Béthincourt poste avancé en avant à droite et se relie par l'ouvrage des Serbes vers les pentes du Mort-Homme à des éléments du 32^e C.A.

Ma gauche est plus en l'air, le 69^e tiendrait le bois Équerre et plus à l'ouest les ouvrages de Peyrou et de Vassincourt ?

Comme l'ennemi tient maintenant Palavas, Haucourt et le moulin d'Haucourt je m'attends à ce qu'il poursuive les attaques de ce côté et je crains que ma gauche ne tarde pas à être prise à revers.

On verra bien !

Le moral est toujours très élevé malgré une grande fatigue physique et des pertes déjà si impressionnantes. Surmontant les plus grosses difficultés on parvient à assurer les ravitaillements en vivres, matériel, munitions. Les blessés sont évacués, les morts ensevelis... mais les nerfs commencent tout de même à s'émausser.

Dans cette atroce bourlingue où nous manquons de bien des choses, on ne sait comment on vit... J'ai à peine de l'eau pour boire... et pour me laver ? J'ai pu une fois prélever dans un quart ce qu'il me fallait pour me raser... et le reste ? Les pans de ma capote traînent dans la boue quand je veux m'asseoir pour écrire un mot. Par capillarité elle est devenue complètement mouillée, elle donne à mes vêtements et sous-vêtements une humidité et une odeur dont je ne puis me débarrasser.

Et j'ai sous les yeux une petite note, remplie de bons conseils, que m'a donnée avant mon départ du G.Q.G. le colonel Hygoutchy, attaché militaire japonais. Il a pris part à la guerre de Mandchourie.

Je lis :

“ 6^e N'exposez pas les hommes au danger, faites-les coucher ou envoyez-les dans abris, mais vous cherchez un angle mort et restez-y debout ;

“ 7^e Quand vous pressentez de l'action, surtout au moment d'attaque, mettez chemise propre, le mieux sera chose en laine ”... (Colonel Hygouchy. “ prière de ne pas faire attention d'une façon à écrire ” Quel bon camarade.)

Cruelle énigme !... Depuis dix jours je n'ai pas retiré mes chaussures... Quant à du linge propre comment en faire venir !... il est au T.R. et je ne puis même me laver sans priver d'eau un des braves poilus qui sont auprès de moi !..

La Mandchourie... Verdun... quel parallèle, hélas !

Et malgré cela j'ai sur ma table une magnifique boîte que j'ai reçue de ma femme. Ce sont des galets exquis au chocolat des “ Merveilleuses ” des Champs-Élysées. La boîte est ouverte, tout le monde y puise, elle sera bientôt vidée.

Un de ces soirs aussi sous un violent bombardement, j'ai vu arriver le lieutenant Bernard : il assure la liaison du régiment avec la brigade dont le P.C. est à 310 (entre Esnes et Montzeville). Il entre vite car il ne fait pas bon dehors. Il vient simplement voir ce qui se passe et m'apporter la croix italienne des saints Maurice et Lazare. Déplacement bien inutile... car la porterai-je jamais !... et pour cela risquer tant de dangers.

Mais chacun en veut sa part. Mon aumônier passe auprès de moi, sans dire un mot, de longues heures : puis tranquillement se lève, met son casque, prend son bâton. Il va aux premières lignes ! Quel saint ! Il est adoré.

Dernièrement aussi, le 1^{er} avril dans l'après-midi, j'ai vu arriver Quillichini, le lieutenant officier de détails avec sa sacoche et des registres. J'ai pensé qu'il venait pour régler des détails administratifs. C'est mieux. Il venait payer la solde aux officiers. Et comme je lui en montrais l'inutilité car on ne pouvait songer à faire la bombe en secteur, il me répond en souriant : “ C'est pour éviter toute réclamation car il y a des gens pointilleux... ” Il a accompli sa mission mais en repassant au P.C. tard dans la soirée il était dans un état de fatigue extrême !... il en est vite reparti car on avait besoin de lui au groupement des T.R. et T.C.

Que de souvenirs m'échappent qui dans de semblables circonstances réchauffent le cœur... nous sommes déjà si loin de cette époque et en traçant ces lignes je revis les douces émotions dues à tant de simples et jolis dévouements

Un réconfort aussi, c'est le courrier : il arrive très régulièrement et je ne saurais dire ce que valent quelques mots de tendresse dans ces moments de si grande tension nerveuse et d'anxiété. D'anxiété, pas pour soi certes, mais en pensant à ceux qui dépendent de vous et dont l'existence est constamment menacée. Écrire, répondre aux lettres qu'on reçoit, on n'en a guère le temps, et puis que dire ? Deux mots pour donner des nouvelles et rassurer en mentant. Là c'est permis !...

Et le temps est très beau, c'est le début du printemps. Les premières feuilles sortent des arbres encore debout, quelques fleurs, et de pauvres oiseaux ont le courage de chanter. Pourquoi cette belle nature, ce besoin de vivre dans cette ambiance de destruction sauvage !...

Le 6 avril matin, vers 7 heures, le secteur est assez calme. A ce moment arrive à mon P.C. le colonel Jeanpierre ; il commande le 146^e. C'est un camarade que je connais de toujours. Il me demande de sortir et de le conduire à un endroit d'où on puisse voir le terrain. Nous allons à mon P.O. et, là, ajustant son monocle, il m'informe que le 7 au matin il contre-attaquera avec son régiment en direction de Haucourt pour reprendre Palavas et peut-être Haucourt afin de rétablir la ligne enlevée récemment par les Allemands.

Sa contre-attaque doit partir au jour, le 7, et il me demande de ne pas faire de fils de fer en avant du boyau de la Joliette sur le front de la compagnie Hogard établie sur ce boyau et à cheval sur le chemin qui mène à Haucourt.

Cette manœuvre est évidemment fort intéressante, mais je ne vois vraiment pas trois bataillons lancés au début de la journée sur des objectifs où, s'ils sont atteints, ils seront sans abris, puisque tout est démoli et écrasé par l'artillerie ennemie. Et puis je suis aussi très inquiet d'interrompre la couverture en fils de fer de ma 7^e Compagnie.

Quoiqu'il en soit n'ayant pas reçu d'autre avis sur la contre-attaque du 146^e, à 14 h.30, je préviens le commandant Weiller. Je lui recommande d'éviter, au cours de la nuit, tout bruit sur sa gauche pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi ; il devra assurer sa liaison avec les éléments qui doivent occuper le bois Équerre, sans doute du 26^e qui aurait relevé le 69^e ? (je ne suis pas prévenu) : dans ce but et aussi pour se protéger contre l'infiltration possible des Allemands entre la gauche de Sauvan (5^e Compagnie) et le bois Équerre un peloton de la Compagnie Hogard actuellement sur le boyau de la Joliette sera poussé dans cet intervalle si dangereux.

Au début de la nuit (20 h. 35) un message m'informe que la contre-attaque prévue est décommandée. La 7^e compagnie à Joliette poursuivra en conséquence la construction de son réseau de fils de fer.

Entre temps, au calme relatif de la matinée avait succédé dès 16 h. 45 un très violent bombardement sur Béthincourt et la droite de mon secteur.

A 17 heures on avait entendu une vive fusillade vers Béthincourt dont les Allemands n'ont pu s'emparer, mais ils sont parvenus à pousser des éléments à l'est de ce village et jusqu'à la route d'Esnes.

Aussi dans la nuit du 6 au 7 je reçois l'ordre de diriger 2 compagnies (les 9^e et 10^e) de mon 3^e bataillon sur Alsace en renfort du 37^e. Elles seront sous les ordres du colonel commandant le 37^e.

A la fin de la nuit j'ai :

a) en 1^{re} ligne (ouvrages de Romémont) sur le front de droite à gauche : les 1^{re}, 3^e, 4^e, 5^e compagnies et 1 / 2 7^e compagnie ;

en soutien : la 2^e Compagnie et 1 / 2 7^e Compagnie (boyau Joliette).

b) sur les pentes N. de 304 :

A ma disposition l'É.M. du 2^e Bataillon avec 6^e et 8^e Cies.

Par ordre, à la disposition du général de division : l'É.M. du 3^e Bataillon avec les 11^e et 12^e Cies.

Ma liaison à droite avec le 37^e est assurée.

A gauche elle est assez précaire avec des éléments légers du 26^e vers le bois Équerre.

A la vérité je ne suis pas très fixé sur cette liaison. Toutefois, je sais que le 26^e a des unités à ma gauche sur les pentes nord de 304 au bois Camard.

Le 7 avril. La journée débute par un bombardement très violent des ouvrages occupés sur le front du régiment et s'étend en profondeur jusqu'à 304.

A 7 heures, nouvelle visite du colonel Jeanpierre, la contre-attaque qu'il doit exécuter est remise au lendemain.

En fait elle n'aura pas lieu dans les conditions prévues.

La relève du régiment est de nouveau annoncée pour la nuit prochaine par le 160^e de la 39^e division qui

aurait déjà relevé partie de la 21^e brigade (26^e-69^e). Les officiers de ce régiment vont prendre le contact avec les miens... mais cette relève est décommandée dans la journée. Les officiers venus en reconnaissance ne pourront quitter les unités de 1^{re} ligne que de nuit, retenus dans le secteur par la violence du tir de l'artillerie allemande.

Dès 14 h. 30, en effet, le pilonnage augmente d'intensité. Vers 17 heures il se lève sur les 1^{res} lignes et reste maintenu sur les pentes de 304. Et la fusillade... L'ennemi attaque sur ma gauche les ouvrages Peyrou et Vassinourt tenus par le 26^e et les éléments du 153^e venus pour la relève. Après une lutte acharnée les ouvrages sont pris.

Cette fois je crains ma gauche découverte et très en l'air. La défense de ce côté doit être reportée à la lisière nord du bois Camard à hauteur de mes unités de 2^e ligne. Il y a près d'un kilomètre entre la gauche de mes unités de 1^{re} ligne et mes voisins !...

Aussi, tous mes efforts vont-ils avoir pour but, au cours de la nuit du 7 au 8, de tenter de boucher ce trou tandis que nous complétons l'organisation des pentes nord de 304 sur lesquelles je pense prendre la liaison à gauche avec le 26^e. Les lisières du bois Camard prolongent les lisières des boqueteaux que j'occupe.

Au début de la nuit je tente encore de prendre le contact avec les éléments du 26^e qui après leur repli de Peyrou tiennent dans le boyau du Prado, ce qui est exact. Je fais connaître là au capitaine Gouraud du 26^e par message ma situation de ce côté.

Ma 7^e Compagnie, gauche du régiment, a des fractions à hauteur de la lisière S.-E. du bois Equerre ; le reste de la compagnie occupe le boyau de la Joliette vers le chemin de terre de Haucourt, elle envoie une section à l'intersection des boyaux Joliette et Prado.

Je suis très inquiet !

Afin de couvrir ma gauche plus sûrement je pousse les deux compagnies qui me restent du 2^e bataillon (6^e et 8^e) vers le bois Equerre, à cheval sur le boyau du Prado. Le bataillon est alors en entier en Ire ligne et le commandant Le Tellier en prend le commandement.

Le secteur du régiment, sur son front, est réparti entre les 1^{er} et 2^e bataillons

A droite : 1^{er} bataillon (Cdt Weiller) d'Alsace (excluliation avec le 37^e) à 300 mètres à l'est du chemin de terre vers Haucourt. P. C. : boyau Joliette.

A gauche: 2^e bataillon (Cdt Le Tellier) entre le 1^{er} bataillon et le bois Equerre où il a des éléments. Son P. C. est à l'intersection des boyaux Joliette et Prado.

Les éléments de soutien des deux bataillons occupent le boyau de la Joliette et à gauche (2^e Bataillon) le bois Eponge (en arrière du bois Equerre).

Le 160^e (39^e D.I.) relève le 26^e ; il aura un bataillon au bois Camard, ce bataillon est placé sous mes ordres pour la défense du pied des hauteurs de 304. En avant du bois Camard il n'y aura plus aucun élément à la gauche de mon régiment qui sera flanqué par le feu des unités occupant les lisières nord de ce bois.

Le 8 avril. Pendant toute la journée nous subissons un bombardement intermittent. C'est presque un repos en comparaison des journées précédentes. Que se prépare-t-il encore ? Ce sont sûrement des tirs de réglage avec coups au but, hélas !

Nous en profitons pour consolider nos abris : abris ?

A midi je reçois la visite du chef d'escadrons adjoint au colonel du 37^e ; C'est un homme charmant, très élégant, de relations exquises. Il arrive à mon P.C. dans un état abominable ; Il est venu d'Alsace, où le colonel Michel avait encore son P.C., par le boyau de la Joliette. “ Mon colonel ”, me dit-il après m'avoir salué, “ ah! tout ce qu'on voudra mais plus une liaison semblable ! ” Il est là, suant, couvert de boue et de saleté et fort fatigué !

Pour parvenir à moi il a suivi le boyau en faisant continuellement des plat ventres pour éviter les obus. On se doute de ce que sont les boyaux presque partout écroulés et qui servent de feuillées ! C'est affreux !...

Il me met au courant de la situation du 37^e, m'annonce que Bethincourt sera évacué, par ordre, la nuit prochaine et que le colonel Michel viendra à la tombée de la nuit placer son P.C. à quelques centaines de mètres à ma droite sur les pentes E. de 304.

Le village de Bethincourt, position avancée du 37^e, était occupé par le bataillon du commandant Kiffer, un de mes camarades de promotion. Il y a tenu dans des conditions inouïes, sans vouloir l'abandonner. Le village, placé sur la rive N. du ruisseau de Forges ne communique avec l'arrière que par la route d'Esnes qui suit le vallon de la Hayette jusqu'à son confluent avec le ruisseau au sud de Bethincourt. L'ennemi, au S.-E. de Bethincourt, a déjà atteint la route qui de ce village mène au Mort-Homme.

L'évacuation de la localité échappe complètement à l'ennemi et le bataillon Kiffer vient s'établir en travers de la route de Bethincourt à Esnes assurant la liaison du 37^e avec les défenseurs du Mort-Homme.

La nuit sur le front du régiment se passe sans incident. On travaille à la remise en état des tranchées et

boyaux en partie comblés, des réseaux en partie arrachés.

Les pertes des 1^{er} et 2^e bataillons sont encore sensibles ; je n'ai aucun renfort à leur envoyer. La C.M. a réclame des pièces pour remplacer celles qui ont été détruites.

Les ravitaillements en vivres, munitions et matériel se font au prix des plus grosses fatigues, des mulets viennent

jusqu'aux premières lignes : on sent que bientôt la lutte va se livrer sur le front du 79, chacun se dépense jusqu'à la limite de ses forces !

Mes téléphonistes, avec le dévouement dont ils ne se sont jamais départis, remettent en état toutes nos liaisons et surtout celles avec l'artillerie continuellement coupées.

9 avril. Dimanche. Qu'il fait beau. A l'aube, un ciel très pur, un beau soleil ; à terre les oiseaux chantent, en l'air nos avions livrent aux avions allemands des luttes que nous suivons du P.O. avec angoisse. L'ennemi semble avoir une grosse supériorité en nombre.

Et, un peu après 6 heures, le marmitage se déchaîne subitement avec la violence des grands jours ! Tout est en branle : 77 à 210. Il va durer jusqu'à 12 h. 15. Les tranchées de 1^{re} ligne sont détruites, nivelées, ensevelissant les hommes et les mitrailleuses. Toutes les communications sont coupées : un épais nuage de poussière m'empêche de voir ce qui se passe en avant de mon P.O.

A 12 h. 15 le tir paraît se lever sur l'avant du secteur mais redouble d'intensité sur les pentes de 304... et c'est à ce moment que je vois arriver près de moi deux musiciens m'apportant mon ravitaillement. Je les ai grondés, mais quelle affectueuse admiration j'avais pour le sentiment qui les guidait : " ravitailler le colonel " quel dévouement. Ce pauvre déjeuner, je n'y goûterai même pas.

J'entends la fusillade. Une attaque, qu'on estime forte de plusieurs bataillons, débouche du ruisseau de Forges dans le secteur compris entre Béthincourt, où les Allemands sont entrés après son évacuation, et Haucourt.

L'artillerie est alertée par coureurs et fusées ; en vain, en ce qui concerne l'appui du régiment.

Au contact de l'ennemi les hommes se dressent sur ce qui reste des parapets ; les mitrailleuses en batterie à découvert ouvrent le feu. Les Allemands surpris s'arrêtent, hésitent...et refluent en désordre sur le ruisseau qu'ils franchissent poursuivis par nos feux et remontent vers le nord.

Mais le bombardement recommence aussitôt sur nos tranchées avec une violence inouïe.

Des deux côtés l'artillerie fait rage. On ne voit rien. On est abasourdi.

A 13 h. 30 environ nouvelle levée du tir allemand et une attaque d'infanterie débouche à nouveau du ruisseau.

De notre côté même conduite des hommes et des mitrailleuses. L'attaque ennemie échoue et son infanterie reflue sur le ruisseau. L'attaque ne sera pas reprise de la journée.

Je demande encore, mais en vain, des tirs sur les pentes au nord du ruisseau sur lesquelles remontent de petites colonnes. Un tir de ratissage, sur hausses échelonnées, aurait eu le meilleur effet. Il faut y renoncer.

Sans perdre un instant, les hommes, avec un courage inouï, se mettent au travail pour relever quelques bouts de tranchées.

Les pertes de la journée ont été sensibles elles s'élèvent pour les deux bataillons de ire ligne à 5 officiers et 300 hommes. Parmi les tués le lieutenant Morin de la 2^e Compagnie, qui, il y a quelques jours, défendait Xermamenil ; il est mort en se mettant à découvert pour donner confiance à ses hommes.

Le 1^{er} bataillon a son effectif réduit à 200 fusils. Il ne faut pas oublier que nous sommes en secteur depuis le 26 mars : nous n'avons reçu aucun renfort.

La 3^e C.M. n'a plus que 3 pièces en état de tirer. Faut-il la relever par une C.M. de 304 ? Non, car toute reconnaissance est impossible et l'entrée d'une nouvelle unité en ligne fera perdre le gain de la connaissance du terrain. Je prélève encore sur 304 les engins nécessaires pour recompléter la 3^e C.M. J'en demande à l'arrière, mais ils n'arriveront pas.

A ma droite, le 37^e a été, lui aussi, violemment attaqué.

Il a malheureusement perdu les ouvrages de Lorraine et des Serbes au sud de Bethincourt. Il tient encore l'ouvrage d'Alsace où se trouve avec lui ma 10^e Compagnie.

Dans la soirée une contre-attaque menée par une Compagnie du 37^e et une Compagnie du 79^e envoyée en renfort (la 12^e) vers l'ouvrage des Serbes a échoué.

J'apprends aussi que l'attaque de l'après-midi s'est étendue jusqu'à la Meuse. Les Allemands ont attaqué et pris une partie du Mort-Homme. Et de fait vers le soir j'ai vu travailler sur les hauteurs et des ennemis et des unités françaises.

La nuit du 9 au 10 est tragique.

L'adjudant Michel avec tous les animaux disponibles porte des munitions et du matériel jusqu'aux

tranchées de 1^{re} ligne : l'évacuation des blessés se fait au prix des plus grosses difficultés ; le bombardement ennemi n'arrête pas ; on parvient à rétablir momentanément des liaisons continuellement coupées : le fil téléphonique est haché.

Nous attendons le 10 avec anxiété. Je pressens une attaque sur mon front avec double enveloppement par mes ailes.

A 24 heures, après avoir reçu les ordres de la brigade, j'adresse les miens.

Je sais que le 37^e est à l'ouvrage d'Alsace, il tient encore une partie du boyau reliant l'ouvrage des Serbes au pont de la Hayette par où il est en liaison avec des éléments de la 42^e D.I.

Conformément aux ordres reçus, les éléments de la 22^e brigade (37^e-79^e) conserveront dans la nuit et demain 10 avril les emplacements qu'ils occupent.

Le bataillon Weiller (1^{er} du 79^e) se maintiendra en liaison constante avec l'ouvrage d'Alsace (37e). Je mets à sa disposition ma dernière die disponible du 3^e Bataillon (la 11^e) avec une C.M. pour couvrir sa droite.

Le bataillon Le Tellier surveillera particulièrement sa gauche ; elle sera flanquée par le tir des unités qui occupent les lisières N. du bois Camard. Ce n'est qu'en cas de nécessité absolue que les bataillons Weiller et Le Tellier se replieraient en combattant sur les lisières N. des boqueteaux de 304.

Dans ces conditions au cours de la nuit j'ai :

Sur le front en 1^{re} ligne les 1^{er} et 2^e Bataillons à effectifs très réduits ;

En soutien du 37^e, la 10^e Compagnie à Alsace ; la 9^e envoyée par le 37^e à l'ouvrage des Serbes a été anéantie.

La 12^e a été écrasée au moment de la contre-attaque du soir, je n'en retrouverai que des débris ramenés par le lieutenant Cordier qui en a pris le commandement ; au cours du bombardement très violent afin de maintenir le calme il a fait rendre, sous les obus, les honneurs à son commandant de compagnie qui venait d'être tué !

A ma gauche,, au bois Camard, se trouve un bataillon du 160^e à mes ordres. Mon régiment aux lisières des boqueteaux n'a plus que la valeur d'une C.M. et les pionniers !

Le 10 avril, dès le jour, je me préparais à courir jusqu'à mes bataillons de 1^{re} ligne lorsque je suis arrêté par un appel du commandant Weiller. Il me rend compte que les éléments du bataillon Lionne du 37^e qui tenaient Alsace avec ma 10^e Compagnie se replient sur 304. Un échange de mots rapides avec mon camarades du 37^e qui approuve le repli du bataillon Lionne en cours d'exécution.

Je n'ai reçu aucun ordre nouveau : "tenir sur place" ; j'exécuterai.

Je rappelle Weiller et à ce moment j'entends le bruit d'une vive discussion qu'il a engagée avec le capitaine Dalifard (Cdt la 10^e Compagnie du 79^e) qui veut suivre le bataillon Lionne auquel il est rattaché.

Les ordres que j'ai reçus sont très nets, on s'y conformera. En conséquence la compagnie Dalifard se maintiendra à Alsace et j'ordonne à nouveau que sur tout le front on arrêtera l'ennemi, coûte que coûte.

Si on y était absolument contraint on se replierait d'abord sur le boyau de la Joliette où on se maintiendrait pour ne venir qu'à la nuit sur l'organisation des boqueteaux de 304. Mais ces mouvements ne devraient s'exécuter qu'en combattant et par échelons.

C'est facile à dire dans un ordre et il le faut bien ; mais ?...

Je compte sur la valeur manœuvrière de mes unités et sur le cran de tous !...

La situation du régiment est vraiment grave, puisqu'il est isolé et forme bastion avancé au delà du pied des pentes N. de 304 ; il peut être enveloppé sur ses deux ailes. Ma droite est en l'air depuis le repli du 37^e, comme ma gauche dont quelques éléments sont encore au bois Equerre.

Les tranchées n'ont pu être rétablies ; les hommes occupent des trous faits en hâte ; les mitrailleuses sont à découvert.

Les soutiens occupent le tracé du boyau Joliette presque nivelé et à ma gauche le bois Eponge.

Et à la grâce de Dieu ! Dans ces moments terribles, même les plus mécréants, je crois, se souviennent de leur enfance et au moins pour un instant redeviennent très croyants !

J'avais à peine eu le temps de causer avec Weiller que nos communications sont coupées et à 7 heures : Vlan ! après quelques réglages de vérification le bombardement se déclenche.

Marmitage d'une violence inouïe ; les coups se succèdent sans arrêt. Ce tir ressemblerait au chargement par gros boulets d'une monstrueuse salamandre. Eclatements, fumée, un tapage ! On ne s'entend plus, tout saute, dehors un nuage opaque de poussière et de fumée : on ne peut plus respirer gêné par l'âcreté des gaz !

Mes liaisons téléphoniques sitôt réparées sont détruites avec mes unités, avec l'artillerie. Au prix de pertes nombreuses mes téléphonistes en suivant les fils cherchent les coupures et poursuivent l'exécution de leur mission avec un esprit de dévouement et de sacrifice qui appelle l'admiration !

Pendant les quelques instants où je puis causer avec le Cdt Weiller j'apprends que la compagnie Dalifard a repris sa place à l'ouvrage d'Alsace qu'elle avait en réalité évacuée en suivant le bataillon Lionne ; mais il

me dit aussi qu'il n'a jamais vu un marmitage aussi effrayant !

Vers 9 heures je suis appelé au téléphone, c'est la liaison avec le groupe d'artillerie de 304. Le général Herr me demande. Je ne le connais pas. Il me dit qu'il descend à mon P.C. pour causer avec moi. Je lui réponds : " Ne venez pas, mon général, vous n'arriverez jamais. " Le bombardement fait rage. " Bien ! alors, me dit-il, donnez-moi des renseignements sur votre situation... "

Je commence mais dans le vide, la communication est coupée... elle ne pourra être rétablie de la matinée.

A cet instant un message de l'arrière me fait connaître qu'on m'envoie d'Esnes, deux bataillons du 160^e et on me demande où les acheminer ? Je donne comme indication de les pousser par le boyau du Prado dont la 1^{re} partie mène de la sortie N. d'Esnes au pied de 304, mais ils devront attendre dans ce boyau jusqu'au moment, la nuit sans doute, où le bombardement cessant ils pourront venir occuper les lisières des boqueteaux des pentes N. de 304.

Au cours de l'après-midi les officiers supérieurs et les commandants de compagnie me rejoindront à mon P.C. où je leur donnerai les renseignements pour la mise en place de leurs unités ; ils partiront aussitôt avec un complet mépris du danger pour faire leurs reconnaissances sous le feu.

Il est 10 h. 45 environ, lorsque le commandant Weiller me rend compte qu'un prisonnier vient d'être capturé.

C'est un agent de liaison allemand qui s'est égaré dans nos lignes en portant un ordre. Cet ordre prescrit l'attaque à midi. Midi allemand, c'est 11 heures français. Dans un quart d'heure !

Aussitôt Delmas et moi nous essayons par tous les moyens d'alerter l'artillerie. Les fils sont coupés, l'optique ne peut fonctionner avec le sommet de 304 ; je lance en vain des coureurs, des fusées et, dernière ressource, tous les pigeons dont je dispose, mais aucun n'arrivera !

Bref je n'aurai aucun appui d'artillerie. Pourquoi ne pas le dire, les artilleurs ne voient rien dans ce nuage épais qui couvre la vallée : ni fusées, ni les lignes... Mais tout de même !

A 11 heures exactement, comme nous nous y attendions, levée du tir sur les premières lignes et toute l'artillerie ennemie se concentre sur 304.

Une attaque concentrique d'infanterie venant de Haucourt, du ruisseau de Forges et de Béthincourt est dirigée sur mes ouvrages de Romémont. Elle cherche à envelopper mes ailes, et pas un coup de canon de chez nous. Mes fantassins seuls vont s'opposer au choc !

L'ouvrage d'Alsace tombe aux mains de l'ennemi ; il en débouche aussitôt pour prendre à revers la droite de Weiller.

Assaillis de front et de flanc, comme la veille, les hommes sont debout sur les parapets ou les bords de leurs trous, les mitrailleuses en état de tirer le font sans arrêt. L'ennemi surpris s'arrête, hésite et recule.

Nouveau pilonnage de la position de Romémont tandis que l'ennemi continuant son mouvement par Alsace tourne ma droite. Nouvelle levée du tir et les assaillants rendus plus mordants par les progrès de leur gauche se jettent sur mon front.

Lutte terrible où jusqu'à l'abordage chacun a voulu défendre le trou où il s'est incrusté. Mais devant le nombre, se sachant tournés par Alsace, les petits éléments reculent sur la Joliette comme ils en avaient reçu l'ordre. Et puis !...je ne sais plus rien.

Vers 15 heures, alors que j'ai vu passer déjà un grand nombre de blessés devant mon P.O. où je suis avec angoisse le déroulement de la lutte sans en avoir de nouvelles précises, je vois arriver le commandant Weiller. Il est nu-tête, sans vareuse ; il est grièvement blessé au bras d'un éclat, d'obus, sa chemise est rouge de sang. Nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre, je le fais descendre au P.C. où on lui donne ce que nous avons... un peu de café.

Il me met au courant de ce qui s'est passé ; les hommes ont été submergés par l'attaque allemande, mais tout ce qui reste de son bataillon se replie sur le boyau de la Joliette où il va essayer de tenir.

Et le 2^e bataillon ?

Attaqué comme le 1^{er}, le 2^e bataillon a pu tout d'abord arrêter l'attaque sur son front et à la lisière N.-O. du bois Équerre. Mais devant le nombre il a dû commencer son repli vers la Joliette et le bois Éponge.

Le commandant Le Tellier, voyant les progrès de l'ennemi, a voulu les arrêter en contre-attaquant.

Avec ce qui reste alors en réserve de son bataillon : 1 peloton (18 à 20 hommes...) commandé par le sous-lieutenant Delassus de la 6^e Compagnie, il s'est lancé contre l'ennemi qu'il arrête en avant du bois Éponge. Mais Le Tellier reçoit un éclat d'obus dans la tête et tombe près du boyau du Prado, mortellement blessé.

Ses hommes veulent aller le ramasser ; ils sont cloués au sol et lui-même est pris à partie à chacun de ses mouvements par le feu des fantassins ennemis. Avec un dévouement sans bornes, reflet d'une affection

profonde pour leur chef, les quelques survivants creusent une sape en partant du boyau et après de longs efforts parviennent à ramener le corps de leur commandant !

Il passait près de moi vers 18 heures sans connaissance ! Il devait mourir quelques jours plus tard à une ambulance du front à Froidos.

Dès 17 heures le combat est mené par les petites unités, dont les survivants groupés autour de leurs officiers se replient pas à pas en combattant et faisant subir de grosses pertes à l'ennemi.

A la tombée de la nuit, comme l'ordre en avait été donné, les débris du régiment occupent encore le boyau Joliette et le bois Éponge où l'ennemi ne peut arriver à prendre pied !

L'artillerie allemande a ralenti son tir qui, en fin de journée, avait redoublé de violence sur 304 ; et vers 20 heures les débris du régiment viennent occuper les pentes de 304 et gardent le bois Éponge d'où l'ennemi n'a pu nous déloger.

Il semble que l'attaque allemande du 10 avril a été menée par les éléments de deux régiments dont l'un le 221^e R.R. appartenait au XXII^e C.R.

Le régiment a rempli sa mission. Il a arrêté l'ennemi.

Mais au cours des deux dernières journées nos pertes ont été très élevées

Le commandant Weiller évacué grièvement blessé ; le commandant Le Tellier mortellement blessé ; 30 officiers hors de combat ; 1.436 hommes tués, blessés ou disparus.

Vers 20 heures j'ai été rejoint à mon P. C. par le colonel Métois, commandant le 160^e. Ses deux bataillons qui au cours de la journée avaient dû s'abriter dans le boyau du Prado occupent les organisations du pied des pentes nord de 304.

Je reçois alors l'ordre, avec ce qui reste de mon régiment et les bataillons du 160^e, de m'organiser au nord de 304. Mais de mon régiment il ne reste plus grand chose : la 4^e Compagnie du 1^{er} Bataillon (capitaine Gérard) n'a plus que son capitaine et 5 hommes ; la 3^e Compagnie n'a plus que son commandant de Compagnie (lieutenant Édouard), 1 lieutenant (Bidu), 1 sous-officier, 3 caporaux et 5 hommes ; de la Compagnie Sauvan, qui tenait le chemin de Haucourt, il ne reste que des débris ; la 10^e Compagnie a disparu à Alsace...

Dans ces conditions, le commandement décide la relève de mon régiment par le 160^e.

Mon P.C. se trouve sur la 1^{re} ligne... Un coup de culot de l'ennemi et il nous enlève... aussi est-il décidé de le ramener le 11 au matin à Esnes.

Les Allemands ne manifestent d'aucune façon au cours de la nuit, aussi mes éléments peuvent se replier en traversant les unités du 160^e et vont se grouper à Montzéville.

Pendant toute la nuit j'ai vu passer mes officiers, eux comme la troupe sont dans un état extrême d'énervernement et de fatigue.

Avec la tombée du jour les artilleries se sont tues, le secteur est calme : quelques obus seulement jetés au hasard car l'ennemi ne sait même ni où il est, ni où nous sommes.

J'ai déjà dit que par suite du défaut des liaisons je n'avais eu sur mon front immédiat aucun appui d'artillerie. Le front était cependant bien connu des artilleurs ; au début de la matinée il était de 1.800 mètres d'Alsace inclus au bois Équerre. Je ne connaissais que 2 groupes chargés de l'appui direct : soit 1 groupe pour 900 mètres... c'est extrêmement faible. De cet abandon par l'artillerie nous avons été consternés et nos artilleurs autant que nous. A 11 heures l'intervention de l'artillerie aurait pu être très efficace après, cela devenait plus difficile puisque au cours d'une lutte continue, sans liaisons, l'artillerie ne sait plus exactement où se trouve son infanterie. Mes officiers ne cessaient de récriminer très hautement car ils étaient convaincus que nous aurions pu arrêter l'ennemi plus longtemps et peut-être lui infliger un gros échec. Qui sait?

Avec les moyens dont nous disposons actuellement, T.S.F., optique, les difficultés si graves de liaison disparaîtront et l'infanterie pourra compter sur un secours certain. Mais nous sommes au début de 1916.

En tout cas, au cours de la journée, notre artillerie certes a tiré. Mais on sait les désirs et les exigences du fantassin. Peu lui importe " la lutte d'artillerie " qui s'appellera plus tard la " contre batterie " (c'est peut-être plus élégant et puis il faut bien changer)... ce qu'il veut, lui, ce sont des obus pour lui, devant lui. Les 9 et 10 avril il n'en a pas eu et, puisqu'il le fallait, il s'est battu tout seul.

Le 11 avril, à 4 heures, avec le colonel du 160^e, je quitte par ordre et avec regret, n'ayant pu faire mieux, mais en tout cas tout ce que j'ai cru possible, le P. C. du N. de 304 et nous venons nous installer à l'entrée N. de Esnes dans un grand local où je retrouve ma musique et mes pionniers.

J'avoue que je suis éreinté.

A mon arrivée à Esnes j'ai trouvé un déjeuner et un lit préparés! Un lit sur la paille mais avec des draps confectionnés à mon intention avec des morceaux de linge dont certains provenaient de chemises de femme. Avec plaisir je m'étendrai tout habillé dans ce lit, avec des souliers que j'ai à peine quittés depuis mon entrée en secteur le 26 mars! Je ne dormirai pas, encore inquiet, très nerveux et trop fatigué et puis ce n'est sans

doute pas encore fini.

Toutefois la journée se passe sans incident. Le 160e s'organise dans le secteur qui est assez calme et n'est troublé que par un bombardement intermittent ; Esnes et Montzéville reçoivent quelques obus sans trop de dommages.

Dans l'après-midi je reçois les ordres pour l'embarquement du régiment en camions dans la matinée du lendemain. J'ai demandé le transport pour 1.200 hommes... il y aura de la place.

Au cours de la nuit du 11 au 12, à 1 h. 30 et 2 heures les éléments du régiment qui se trouvent à Esnes et Montzéville quittent ces localités et par Béthelainville, Sivry-la-Perche, Jouy-devant-Dombasle, atteignent entre 7 et 8 heures le village de Blercourt sur la grande route de Sainte-Menehould à Verdun. Là, ils font la grande halte en attendant leur embarquement.

Je suis resté seul à Esnes avec Delmas.

V

LE RÉGIMENT A VILLE-SUR-SAULX

(Carte no 6)

Le 12, à 8 heures, je passe le commandement du secteur au colonel commandant le 160^e. Les Allemands n'ont pas bougé. Par une aimable attention, le médecin-chef de l'ambulance établie à Esnes m'a fait prévenir qu'une voiture sanitaire m'attendrait pour me déposer à Dombasle.

Nous faisons rapidement ainsi le trajet Esnes-Dombasle. Au départ nous avons bien encore été encadrés par une salve d'artillerie... c'est le salut d'adieu allemand. Dans la voiture se trouve un sergent du 146^e affreusement blessé. Je reste debout près de lui, en lui tenant les mains ; il souffre horriblement; qu'est-il devenu ?

A Dombasle nous quittons la voiture. Mais nous avons un chargement, la machine à écrire, - objet fort précieux - oubliée à Esnes par ma liaison. Je la porte avec Delmas sur mon bâton et en route sur Blercourt (6 km.). Ce n'est pas loin ! mais nous sommes si fatigués ! Heureusement passe un autobus de ravitaillement en viande qui consent à nous charger et il nous dépose au passage à Blercourt.

Ce qui reste du régiment est au repos dans un verger au sud du village. Je m'y rends aussitôt et toute ma vie je garderai le souvenir de mon arrivée. D'un seul bond, le régiment se lève et me salue. Je me suis arrêté tout ému devant ces survivants, ces héros qui avec tant de dévouement se sont prêtés au sacrifice, simplement mais avec tant d'amour et tant de foi ! Avec quelle affection j'ai répondu à ce salut au chef !

Ils viennent d'avoir seulement connaissance de l'ordre du général Pétain reçu le 10 au soir... : “ Courage on les aura ! ”...

C'est ce qu'ils ont fait, l'Allemand n'a pas passé !

Encore tout remué par cette prise de contact avec mon régiment j'allais m'éloigner lorsqu'arrive le général Balfourier. Sa visite nous fait à tous un grand plaisir et puis il a les mots charmants qui vont à nos cœurs.

J'ai su plus tard qu'il avait été très impressionné et qu'il m'avait surtout trouvé fort fatigué ! Il y a tant de nuits que je n'ai pas dormi et aussi je suis horriblement mal soigné, une barbe de plus de huit jours, des vêtements pleins de boue !

Mais tout cela va se réparer très vite !

Après le départ du général, nous nous rendons à un bon déjeuner préparé dans une ferme !... que cela fait plaisir... et puis il fait si beau, on n'entend plus ou à peine le canon : rêve-t-on ?

A midi nous embarquons en camions et par la “ Voie Sacrée ” nous gagnons Bar-le-Duc et de là Ville-sur-Saulx où le régiment va cantonner et se reformer.

A 17 heures, la tête du convoi atteint le cantonnement.

Je fais former la colonne : la musique jouera... Il y a près de vingt jours que les clairons et les musiciens ne se sont pas servi de leurs instruments ; ils ont les lèvres gonflées ; la grosse caisse a été trouée d'un éclat d'obus, elle est inutilisable ; on s'en passera ; mais je veux entrer musique en tête, drapeau déployé... et c'est superbe.

Le régiment est si petit qu'il vient en entier jusqu'à mon cantonnement, le “ château ”... précédé d'une grande cour. Là il se rassemble et rend les honneurs au drapeau ! J'ai une photo de cette cérémonie ; je suis toujours impressionné quand je la revois : l'attitude des hommes est celle du plus beau jour de l'instruction... et ils descendent de Verdun !..., quels soldats !...

Une nuit de bon repos et je m'éveille le 13 tout étonné de me trouver dans un endroit si calme et reposant... Un beau soleil. Qu'il fait bon vivre ! Dieu ! ce cauchemar est terminé. Au bruit du canon succède

le chant joyeux des oiseaux. La Saulx traverse la petite prairie qui est sous mes yeux tout émaillée des fleurs printanières, les violettes, les marguerites ... on renaît.

Dans mon bureau on vient de fixer mon drapeau et sous ses plis j'écris :

79^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

ORDRE DU RÉGIMENT N° 99

Du 26 mars au 8 avril, le régiment soumis sans arrêt à des bombardements d'une violence inouïe a tenu les positions qui lui avaient été assignées dans la vallée du ruisseau de Forges et en avant de la cote 304.

Travaillant sans relâche nuit et jour, il a créé de toutes pièces une ligne fortifiée en rase campagne.

Les 9 et 10 avril, malgré le redoublement des bombardements, il a arrêté de fortes attaques ennemies et a infligé à l'adversaire des pertes très élevées.

La mission de sacrifice qui lui incombait a été parfaitement remplie, mais au prix de pertes qui s'élèvent à 2 officiers supérieurs, 30 officiers subalternes, 129 sous-officiers, 1.307 caporaux et soldats.

Ces vides produits dans nos rangs attestent la défense magnifique que le régiment a opposée aux attaques de l'infanterie allemande, précédées de concentrations de feux d'artillerie jusqu'alors inconnues.

La mission de tenir à tout prix a été réalisée. Les unités ne se sont repliées en combattant que réduites à une poignée d'hommes, et, dans leur repli, sont parvenues à arrêter les progrès de l'adversaire jusqu'à la nuit.

Honneur aux braves qui ont fait leur devoir avec tant d'abnégation et ont versé leur sang pour la Patrie; leur mémoire survivra toujours dans nos cœurs.

Honneur à vous tous, officiers, sous-officiers, caporaux et soldats qui avez, avec un courage magnifique, maintenu la réputation si élevée du 79^e. Vous venez d'ajouter une page des plus glorieuses à son histoire et d'inscrire encore un nom dans les plis du drapeau.

Le 13 avril 1916.

Le lieutenant-colonel MANGIN,
Commandant le 79^e d'Infanterie

Signé : MANGIN.

Et tout d'abord que tout le monde se repose et se nettoie. Les hommes sont bien installés. La majeure partie du régiment est à Ville-sur-Saulx.

Les 7^e et 8^e Cies du 2^e Bataillon et le 3^e Bataillon sont à Lisle-en-Rigault.

Nous allons séjourner dans cette région du 13 au 20 avril.

Remonterons-nous à Verdun ?... C'est possible. J'ai l'ordre de former en utilisant les effectifs restants un bataillon de marche toujours prêt à être enlevé... Il ne le sera pas.

Sans perte de temps aussi, je prépare la liste des récompenses destinées à ceux qui restent et à ceux qui ont disparu. Travail où je mets tout mon cœur ; je le dois bien à mes collaborateurs de tous grades et à mes hommes dont le dévouement et le courage firent mon admiration.

J'aurai la chance d'obtenir :

2 croix d'officier de la Légion d'honneur : commandants Weiller et Le Tellier.

5 croix de chevalier : sous-lieutenant Neguin, lieutenant Thirion (Cdt la 8^e Compagnie), capitaine Gérard (Cdt la 4^e Compagnie); médecin aide-major Plontz, lieutenant Houin (11^e Compagnie).

2 médailles militaires : adjudant-chef Michel de la C.H.R., sergent Dubeux (7^e Compagnie)

18 citations à l'armée ;

30 - au corps d'armée ;

44 - à la division ;

69 - à la brigade.

En outre, je donne un nombre élevé, mais très justifié, de citations à l'ordre du régiment.

Et pour compléter ce palmarès nous aurons la joie de voir l'effort du régiment, de tous, couronné par la citation suivante du régiment à l'ordre du 20^e C.A. :

ORDRE DU 20^e CORPS D'ARMÉE N° 214, du 4 MAI 1916

“ Sous le commandement énergique du lieutenant-colonel Mangin, ce régiment vient de résister aux attaques furieuses de l'ennemi pendant la période du 27 mars au 10 avril 1916. Grâce à la ténacité et à

l'énergie déployées par tous pendant ces différents combats et particulièrement les 9 et 10 avril, malgré les pertes subies sous un bombardement violent d'artillerie lourde, le 79^e régiment a pu se maintenir sur la ligne qu'il devait défendre. A réussi à ralentir les progrès de l'ennemi qu'il a arrêté finalement en avant de la position principale, après avoir brisé son élan. ”

Nous avions espéré plus : une citation à l'armée. Mais le général Pétain a décidé que ces récompenses seraient seulement données aux corps qui n'auraient pas cédé un pouce de terrain. Je n'ai pas à m'élever contre une semblable décision, on ne peut être juge et partie, mais tout de même, à mon avis, le 79 l'avait bien méritée, la citation à l'armée.

En tout cas c'est une étoile de plus à la croix de guerre du régiment déjà cité à l'ordre du 20^e C.A. et comme on me l'avait tant laissé prévoir, le régiment a donné la croix de guerre à son colonel : il en est extrêmement fier et profondément reconnaissant à tous...

Les trous nombreux dans les cadres sont à combler. Il est logique avant de recevoir des renforts de récompenser les survivants de cette fameuse époque et c'est avec joie que je reçois sanctionnées mes propositions pour des promotions d'officiers et que je nomme aux différents grades de la troupe ceux qui l'ont si bien mérité.

Et enfin il faut répondre à une demande du commandement : lui adresser un compte-rendu au sujet des observations faites pendant l'occupation du secteur au point de vue offensif et défensif.

Il est difficile à un exécutant dans une telle bourlingue de discerner les méthodes d'attaque de l'ennemi ! Sous le marmitage, on ne voit rien, on se fait une vague idée de l'ordonnancement d'un bombardement massif; lors de l'attaque d'infanterie qui suit la levée de ce que nous appellerons plus tard le tir de préparation, on sort de terre pour tirer comme on peut, arrêter l'ennemi et défendre sa vie. Quelle est la formation de l'infanterie, la valeur comparée de l'ennemi ? Allez donc l'estimer dans les conditions que nous avons vécues ? Aussi lorsque nous recevions du 2^e Bureau de l'Armée des appréciations telles que : l'infanterie ennemie n'est plus celle du début de la campagne,... nous les trouvions amères : “ que ceux qui écrivent cela viennent donc voir... ” répétait-on autour de moi.

A titre de documentation je reproduis ma petite étude

COMPTE-RENDU AU SUJET DES OBSERVATIONS FAITES PENDANT L'OCCUPATION DU SECTEUR, AU POINT DE VUE OFFENSIF ET DÉFENSIF.

A. – CARACTERISTIQUES DE L'ATTAQUE ALLEMANDE

I - Préparation de l'attaque.

Préparation éloignée. La préparation de l'attaque, qui ne vise généralement qu'un objectif, est menée d'une façon très méthodique.

Elle commence, quelques jours avant l'attaque, par un bombardement systématique et lent de tout le secteur, dit “ tir d'empoisonnement ”.

Les obus de tous calibres tombent nuit et jour sur tout le secteur, particulièrement sur les points intéressants : points de passage repérés, boyaux, postes de commandement, d'ailleurs sans aucune régularité mathématique.

La réalisation des travaux et la circulation dans le secteur sont rendues très difficiles. Il en résulte pour tout le monde une tension nerveuse extrême et des pertes qui, à la longue, deviennent sensibles.

Préparation immédiate. La veille ou le matin de l'attaque commence la préparation proprement dite.

L'artillerie allemande écrase sous une pluie de projectiles de gros calibre (150-210) accompagnés de tirs fusants de 105, de 88, de 77, toute une zone de terrain généralement assez étendue.

Cette préparation peut durer de huit à dix heures. Le bombardement provoque un ébranlement du sol considérable et une fumée telle qu'il est impossible aux troupes du secteur de discerner quel est le point d'attaque visé et le moment de l'attaque.

II. - Attaque d'infanterie.

Il est certain que l'infanterie allemande s'avance à la faveur de ce bombardement formidable, sans que l'infanterie adverse puisse l'apercevoir.

A un moment donné, le tir de l'artillerie cesse sur l'objectif visé, et se reporte, partie sur les positions en arrière et partie sous forme de tirs de barrage entre les lignes de la défense et sur les flancs de l'ouvrage à enlever.

L'attaque d'infanterie s'avance sous forme de petits groupes ou de vagues assez minces, soutenus par des mitrailleuses qui appuient généralement les flancs de l'attaque.

Si l'attaque échoue, le bombardement recommence dans les conditions énoncées plus haut, et l'attaque d'infanterie revient dans la journée ou le lendemain.

III. - *Valeur de l'infanterie allemande.*

L'infanterie allemande marche avec prudence, sous la protection de l'artillerie et en liaison intime avec elle. Appuyée par des mitrailleuses, elle s'infiltré par les boyaux, les cheminements, progresse soit homme par homme, soit par petits groupes et se forme en vagues cherchant à envelopper les flancs de notre infanterie.

On répète souvent qu'elle est fatiguée et peu mordante : il y a là peut-être une erreur : les attaques menées sur le front du régiment l'ont été vigoureusement ; elles ont été arrêtées non moins vigoureusement d'ailleurs.

Le fantassin français, exaspéré par le bombardement, attend avec impatience la lutte avec l'infanterie ennemie, pour tuer du boche; les mitrailleuses enterrées par les obus surgissent de terre ; dire à ces gens-là que le boche n'est pas mordant c'est disqualifier le magnifique troupier français.

La résistance opposée aux attaques allemandes par le régiment, qui a laissé les trois-quarts de ses combattants sur le terrain, soit du fait du bombardement, soit au cours de la lutte avec l'infanterie adverse est une preuve que le fantassin allemand existe encore. Nous n'en avons que plus d'honneur à l'arrêter et à lui infliger de lourdes pertes.

B. – CARACTERISTIQUES DE LA DEFENSE OPPOSEE AUX ATTAQUES ALLEMANDES.

I. - *Système défensif utilisé dans le secteur : ouvrages fermés.*

Les ouvrages fermés créés dans le secteur sont des nids à projectiles que l'artillerie allemande isole facilement les uns des autres par des tirs de barrage et détruit en les accablant de projectiles de gros calibre.

Ces ouvrages ne tiennent que par le flanquement des ouvrages voisins, flanquement excessivement temporaire qui tombe avec les ouvrages mêmes : système à rejeter.

Il faut revenir aux lignes minces de tranchées continues, profondes et étroites, échelonnées en profondeur et reliées les unes aux autres par des boyaux où l'infanterie est relativement en sécurité et où l'on peut abriter des fractions de soutien.

Il faut créer des abris en sape à l'épreuve pour les hommes, autant que possible à double entrée, établis en arrière de la première ligne, sur les boyaux.

Il faut créer des postes de commandement dissimulés le plus possible et non facilement repérables, autour desquels toute circulation de jour est interdite.

II. - *Action des réserves.*

Comme le conseille la note du 3 avril du 20^e C.A. n° 1131, les contre-attaques doivent être une riposte immédiate et être déclenchées automatiquement.

Elles doivent avoir été étudiées à fond et même répétées par la troupe.

Pour les exécuter, il faut avoir des réserves tenues à proximité du front dans des abris à l'épreuve, distinctes des troupes de 1^{re} ligne et des troupes de soutien et ne pouvant pas être absorbées par elles.

Il faut d'autre part que ces réserves soient placées en avant des barrages possibles de l'artillerie ennemie.

III. - *Action de l'artillerie.*

Comme l'a demandé le général commandant la 21^e brigade, notre artillerie doit, dès l'ouverture des feux de concentration de l'artillerie adverse, exécuter des tirs de barrage. Les tirs de barrage qui ont été exécutés périodiquement (en principe toutes les cinq minutes) permettent à l'ennemi de franchir la zone dangereuse pendant les interruptions de tir. Il faut donc exécuter des tirs de barrage intermittents, reliés par des tirs

moins violents mais continus.

Il faut aussi que ces tirs s'exécutent sur zone et non toujours sur les mêmes lignes.

Le régiment a demandé en vain des tirs systématiques, dits " d'empoisonnement " sur les boyaux descendant vers le Bois Carré et sur le Ruisseau de Forges ; il eût fallu que ces boyaux fussent battus constamment pour empêcher l'infiltration de l'infanterie allemande.

A signaler dans le secteur des tirs de réglage trop courts : il faut des observateurs expérimentés auprès de l'infanterie, disposant d'une ligne téléphonique particulière, pouvant instantanément rectifier le tir.

IV. - Liaison avec l'artillerie.

Cette liaison établie uniquement par l'infanterie au moyen du fil des équipes régimentaires, n'a pas duré : la seule ligne dont le régiment disposait, toujours coupée, n'était pas suffisante. Il a fallu, dans les circonstances les meilleures, plus d'une demi-heure pour avoir une liaison téléphonique avec l'artillerie.

Il faudrait que l'artillerie ait un fil solide à elle, doublant celui de l'infanterie.

On peut dire que la liaison avec l'artillerie n'a pas existé : les demandes par téléphone, fusées, signaux, etc... n'ont que rarement reçu satisfaction, et jamais au moment des attaques des 9 et 10 avril.

V. - Génie.

Des unités du génie sont mises la nuit à la disposition de l'infanterie de 1^{re} ligne ; ces unités cantonnées à l'arrière arrivent sur le chantier vers 23 heures et doivent rentrer avant le jour; elles partent vers 2 heures du matin : le rendement est de ce fait insuffisant.

Les unités du génie devraient rester auprès des unités d'infanterie.

S. P. 126, le 17 avril 1916.

Le lieutenant-colonel MANGIN,
Commandant le 79^e régiment d'infanterie.

Et c'en est fini de Verdun, pour cette fois... Entré en secteur le 26 mars, le régiment en est sorti dans la nuit du 10 au 11 avril : dix-sept jours pleins sous des bombardements journaliers et beaucoup sous un marmitage d'une puissance jusqu'alors inconnue. On ne sait se faire idée de ce que doit être la force de résistance d'une troupe pour surmonter et les fatigues et les émotions de tels dangers. La mort, qui rôde sans cesse, fait tomber les voisins, laisse aux yeux des camarades des spectacles horribles, devrait venir à bout de la résistance humaine. Il n'en est rien et jusqu'à leur dernier souffle, jusqu'à la limite de leurs forces, les hommes ont résisté, soutenus par l'idée du devoir à remplir, d'un devoir fort élevé : honneur et patrie !...

Certes il y a eu, il y aura encore au cours de la guerre des coups très durs... J'aurai l'heureuse chance d'y participer... mais aucun ne rappellera Verdun, le Verdun du début... comme celui de toujours.

J'y reviendrai à Verdun en juillet 1917 pour l'offensive de dégagement, je serai sur la rive droite avec le 32^e C.A. dont je serai le chef d'E.M. après avoir quitté le 79^e. Nous y arriverons à la mi-juillet, au début d'un bel été. Le sol, ce n'est que trous d'obus dans trous d'obus. Le secteur est calme, partout de pauvres fleurs, des coquelicots surtout qui mettent une note fraîche et semblent fêter ceux que le sol a engloutis. Mais dès que les préparations d'attaque commenceront on y reverra l'enfer, le terrain lunaire, et lors des attaques du 20 août les marmitages de 1916 renaîtront et s'aggraveront bientôt encore de l'emploi de l'ypérite ! ...

Verdun !... Verdun !...

Pour l'instant nous sommes au repos ; jouissons-en. Mais notre joie est souvent attristée par l'annonce de la mort de camarades blessés.

Je reçois avec douleur la nouvelle du décès de mon pauvre camarade Le Tellier à l'ambulance de Froidos où il a été transporté, au sud de Dombasle. Le lendemain j'allais à ses obsèques et je pouvais déposer sur le modeste cercueil qui l'enveloppait la croix d'officier de la Légion d'honneur qu'il avait si bien méritée ! et dans mon adieu où je mettais tout mon cœur de chef et de camarade de promotion je pouvais lui crier :

“ Ton âme est auprès du Dieu des armées. Elle y retrouve celles des nombreux officiers, sous-officiers, caporaux et soldats du régiment si glorieusement tombés au cours des attaques dans la région du ruisseau de Forges : légion fameuse dont le souvenir reste à jamais gravé dans notre mémoire et dont l'exemple servira de modèle à tous.

“ Repose en paix mon cher ami ; tu as personnifié à nos yeux le soldat dans toute sa beauté. Ton nom

s'ajoute à la liste déjà longue des héros vers qui s'incline la patrie reconnaissante.

“ J'ose à peine me courber devant la douleur profonde de ta femme et de tes enfants chéris.

“ Le 7-9 en entier te pleure avec eux. ”

Cérémonie douloureuse dont la simplicité arrachait des larmes. Elle eut lieu par un temps très mauvais : le ciel semblait s'unir à notre deuil.

Comme la nature au lendemain des plus grosses catastrophes, le 7-9 renaît. Des cadres nouveaux, quelques renforts bien vite assimilés, ne tardent pas à redonner au régiment son aspect; mais son moral s'est encore accru à la suite des dangers, des fatigues qu'il a supportées et surtout du sentiment de la valeur que chacun a pris de soi.

Les pertes si sensibles en officiers supérieurs sont comblées : celle du commandant Weiller, pour qui j'ai et j'aurai toujours une affection si profonde, par le commandant Varaigne de l'État-Major de la 11^e division : officier plein de feu, ancien chasseur, il en veut !

Celle du commandant Le Tellier, dont la mort nous est si cruelle, par le capitaine de Violet qui commande la 3^e C.M. ; il s'est particulièrement signalé dans la défense des ouvrages de Romémont et vient pour sa brillante conduite d'être cité à l'ordre de l'armée. Il est promu chef de bataillon à T.T. Vieux chasseur, mais cette fois-ci il va se décider à prendre l'écusson du 7-9 !

Un premier renfort de 2 officiers et 300 hommes appartenant en majorité à la classe 1916 nous arrive le 19 avril; il est réparti entre les unités du régiment.

Le général Guillemot succède au général Ferry dans le commandement de la 11^e division; il vient visiter nos cantonnements et s'entretenir avec mes officiers. C'est un homme fort aimable ; il a une confiance à toute épreuve dans le succès final et prochain. Il ne cesse de nous le dire. Il peut avoir aussi confiance en nous.

Et, comme c'est humain ! Il y a quelques jours que nous sommes descendus de Verdun... on en parle à peine. On ne sait trop ni ce qui s'y passe, ni le résultat des luttes qui se livrent à 304 dont le 7-9 a été le premier à écrire l'histoire.

On attend simplement ce que réserve l'avenir.

Nous avons eu un vague renseignement sur le transport du 20^e C. A. en Lorraine ; mais ça ne sera qu'un faux tuyau... nous allons être enlevés vers la Somme : dans quel but ? Mystère...

QUATRIÈME PARTIE

LA SOMME (Avril-Juillet 1916)

I

LE RÉGIMENT AU REPOS (Carte n° 8)

Le 20 avril le régiment quitte les cantonnements de Ville-sur-Saulx et de Lisle-en-Rigault et par route, à pied, traversant la forêt des Trois Fontaines il gagne Vouillers (E.M.) et Heiltz-le-Hutier à proximité de la voie ferrée de Vitry-le-François à Saint-Dizier.

L'étape se fait par un temps superbe, la forêt très belle a revêtu son vêtement printanier. Les hommes tout à fait reposés par leur séjour d'une semaine sur la Saulx sont très gais. D'un bout à l'autre de la colonne ce ne sont que chants et propos joyeux. Et puis on s'éloigne de Verdun dont le souvenir est si pénible ; pour aller où ? L'avenir le dira, mais, où que ce soit, ce sera semble-t-il moins dur ?...

Le 21, c'est le Vendredi Saint, le régiment s'embarque à Saint-Julien quai situé un peu au N.-O. de Saint-Dizier en 4 trains.

Je fais partie du 1^{er} train qui s'éloigne vers l'ouest à 9 h. 15 et se dirige sur Pantin.

Nous avons compté sur le buffet de Château-Thierry pour nous ravitailler et trouver les bases d'un solide déjeuner. Hélas ! il est fermé et nous devons nous contenter de petits pains... bourrés d'un peu de jambon, dois-je oser le dire. L'abbé Marchal à qui je demande l'autorisation de prendre ce déjeuner n'y voit aucun inconvénient... mais il a tout de même des regrets !

A Pantin, halte interminable ! Si j'avais su et pu, comme j'aurais été heureux de faire prévenir ma

famille, mais on ne sait jamais de combien de temps seront les arrêts ! C'est seulement après plusieurs heures de stationnement que je reçois les indications sur notre destination ; nous débarquerons à Ailly-sur-Noye au S.-E. d'Amiens.

L'arrivée à Ailly en pleine nuit est lugubre. Le quai de marchandises à peine éclairé ne peut assurer que le débarquement successif des wagons ; c'est fort long et ce n'est que dans la journée du samedi que le régiment occupera ses cantonnements :

- Sourdon, E.M., C.H.R., C.M.1 ;
- Thory, 3^e bataillon ;
- Esclainvillers, 2^e bataillon, C.M.3 ;
- Chirmont, 1^{er} bataillon ;
- Louvrechy, C.M.2, T.R.

Les cantonnements sont très bons et spacieux. Tous les villages sont occupés par leurs habitants. C'est le printemps, l'époque des pommiers et poiriers en fleurs, la nature est superbe ! Et dans deux ans il ne restera pas une pierre debout de ces riants villages. Mais c'est l'avenir, qui peut le savoir ? l'avenir, l'avenir est à Dieu !

Pour le moment c'est la vie avec les souvenirs lugubres qui la rendent plus belle !

Et c'est Pâques le 22, Pâques fleuries... comme on jouit du repos.

J'ai la guigne personnellement ; le surmenage récent de cette violente période de Verdun, un coup de froid, un rappel aussi de vieilles fièvres d'Afrique, enfin, je ne sais quoi, m'ont provoqué une grosse indisposition fébrile. Je suis obligé de me mettre au lit où je passe les fêtes de Pâques. Mais ce n'est pas sérieux et je me remets très vite. C'est la seule interruption de ma vie active que j'aie eue au cours de la guerre... trois jours ce n'est pas trop.

J'ai d'ailleurs été l'objet de tous les soins de nos hôtes. Nous sommes admirablement installés dans une grande ferme " le Château de Sourdon " où l'on ne sait que faire pour nous être agréable et utile. Il y a de charmantes femmes et leur sourire nous apporte le souvenir des êtres aimés que l'ère des permissions va nous permettre de rejoindre bientôt !... Quel bonheur !

Les hommes sont partout bien installés; les ravitaillements de toute sorte nous arrivent permettant de remettre en état l'habillement, l'équipement... car après ce séjour en secteur, continuellement dans la boue où on se plonge pour éviter les éclatements de projectiles, tout est en loques. Encore quelques jours et le régiment sera pimpant.

La musique et la clique reformées mettent chaque après-midi de la gaieté dans les cantonnements. Il y a concert tous les jours. Mon chef de musique avait déjà appelé mon attention sur la nécessité des répétitions. Mais nous ne voulons pas de concerts du conservatoire et les répétitions seront les concerts journaliers donnés à tour de rôle dans chaque cantonnement.

L'orchestre à cordes va lui aussi nous charmer, il est excellent !

L'instruction est reprise, je l'ai déjà dit, dans le double but de remettre les hommes en état de mieux se battre et aussi d'éviter l'oisiveté mère du cafard. On y va d'ailleurs doucement. Le tir est l'objet de soins particuliers ; j'ai fait organiser un champ de tir au fusil et pour le tir des mitrailleuses.

Et puis toujours mon dada, les marches d'entraînement si utiles à l'hygiène, à la cohésion, à la discipline.

Peu de jours après notre arrivée à Sourdon j'ai à déjeuner les camarades anglais, belges et italiens attachés au G.Q.G. dont nous sommes peu éloignés. Délicieux moments avec eux qui sont ravis des impressions que nous leur donnons sur notre séjour à Verdun. Il n'y a rien à changer à la vérité et nos récits qui nous paraissent exagérés sont encore au-dessous de la réalité.

Je me souviens de ce déjeuner très soigné par nos cuistots et auquel le concert de la musique placée sous les pommiers fleuris d'un herbage ajoute son charme. Après l'exécution de leurs hymnes nationaux les camarades alliés demandent des pas redoublés... Je crois que mes tambours vont crever et que les veines des cous de mes clairons vont sauter tant ils en mettent " un coup " ... La grosse caisse en prend aussi, elle a fait peau neuve...

Cette petite manifestation frappe beaucoup mes invités qui se retirent ravis!

L'ère des permissions a repris dès notre arrivée dans la Somme. Je triche un peu sur le pourcentage afin de récompenser au plus vite tout mon monde et assurer au plus grand nombre cette détente dont ils ont tant besoin avant de recommencer !

Moi-même j'ai l'heureuse chance de partir. Dieu ! que ces quatre jours en famille, à Paris sont agréables ! On y retrouve tant d'amis. Paris c'est une fourmilière ; on dirait que toutes les armées s'y sont réunies ; il y a des soldats et des officiers de toutes les latitudes et longitudes !... Et puis il y a aussi tant de charmantes femmes à regarder !...

J'ai le souvenir aussi de la rencontre de camarades blessés qui circulent sur les boulevards avec leurs béquilles ou les bras en écharpe. Comme on est heureux de se revoir !

Ma grande joie est de trouver un soir en rentrant chez moi l'ordre du 20^e corps, du 4 mai, qui cite mon régiment à l'ordre du C.A. J'en suis très fier ; et de la croix de guerre que je reçois aussi : je n'ai rien à envier aux plus braves !

J'ai souvent entendu dire que les citations étaient l'effet du hasard et aussi parfois d'intrigues et de demandes appuyées. J'aurai la chance d'avoir huit citations dont 5 à l'armée, je n'en ai jamais demandé aucune et les braves gens à qui j'ai donné ou fait obtenir la croix de guerre l'ont bougrement méritée ! Qu'il y ait eu des erreurs, c'est possible, mais où n'en commet-on pas ; cela n'enlève rien au mérite de ceux qui l'ont conquise cette croix de guerre au prix de leur dévouement ! Et maintenant encore, vingt ans après, je suis ravi de la voir à la boutonnière de gens très humbles ; elle les caractérise et je suis en confiance quand pour une raison quelconque j'ai à m'adresser à un homme qui porte ce magnifique insigne. Dans les brochettes je la cherche toujours cette croix de guerre ; et quand dans un nombre considérable de décorations elle manque... que vaut le reste ?

Mais que quatre jours sont vite passés ! La peine de quitter les siens est compensée par la joie de revoir les autres siens.

A mon retour de permission Delmas m'attend à la gare la plus rapprochée de Sourdon avec ma charrette. Il m'annonce tout de suite que le régiment doit faire mouvement le lendemain pour se porter à l'O. d'Amiens. On ne sait toujours rien sur les opérations futures. Le secret est encore bien gardé.

En arrivant au cantonnement de Sourdon, vers 17 heures, la musique jouait ; je me suis arrêté pour dire bonjour à tous et faire connaissance d'un officier supérieur de cavalerie tout récemment arrivé au régiment où il doit m'être adjoint.

C'est le commandant Lancelot.

Charmant officier, très distingué, petit, nerveux, il est ravi d'être au 79. Nous allons vivre ensemble et je n'aurai qu'à me louer de son allant, de son dévouement et de son âpre avidité à se dépenser au service de tous. J'aurai l'occasion d'en parler souvent.

J'ai rapporté de permission un petit paletot bleu qui me va à merveille et excite les passions. Il est réglementaire et tout le monde me l'envie ; une petite rosette rouge tranche heureusement sur l'étoffe. Je cite ce trait car encore là c'est de la cocarde. Etre bien tenu est pour un chef à quelque degré que ce soit un devoir absolu. L'homme aime mieux un chef très chic qu'un chef de mise parfois négligée et dans sa parole et dans sa tenue. C'est un genre qui n'a jamais été le mien et je l'ai toujours fait par respect pour mes inférieurs. Au cours de la guerre et peut-être encore après, à l'armée du Rhin, j'ai tutoyé mes troupiers, mais je l'ai fait, forcé par l'affection que j'avais pour eux.

La tenue aussi brillante que possible et toujours très correcte, ce que permet notre uniforme, sans fantaisie, c'est à mon avis le premier devoir du chef.

Je trouve le régiment prêt à partir ; il s'est grossi depuis notre arrivée dans la Somme de sérieux renforts. Il nous est venu 11 officiers et près de 1.000 hommes des dépôts du XI^e C.A. Beaucoup sont des jeunes soldats qui n'ont pas encore vu le feu. Il faut d'abord les assimiler au 7-9 ce qui sera vite fait et ils sont ardents de rattraper leurs anciens... Ils en auront bientôt l'occasion.

Ces petits nous sont arrivés portant une brisque sur le bras. Qu'est-ce que cet insigne ? On ne lit guère *l'Officiel*... Les anciens se moquent un peu de ces jeunes recrues, car ce sont eux qui devraient avoir des brisques pour marquer leurs semestres de guerre... Mais je suis tranquille, quelques jours plus tard tout le monde les portera et il faudra même en faire vérifier la régularité...

Les quelques jours de repos, d'instruction, mis à profit pour remettre tout au point, en particulier l'habillement, ont refait du 79^e le beau régiment dont je suis si fier.

Le 9 mai au matin le régiment se met en route pour gagner en deux étapes la région à l'O. d'Amiens.

La colonne se forme à Sourdon, et, tout heureux, je vois défiler mes 3 bataillons, les 3 C.M., ravi de voir ma belle troupe et de saluer au passage les officiers et tant de sous-officiers et hommes que je connais. Et puis c'est la vraie reprise de contact dans le clair regard que tous posent sur moi au passage.

On vient de m'apporter un message me disant que le général Foch dont le Q.G. est à Dugny verra le régiment en cours de route. J'en suis radieux.

Pour rattraper la tête du régiment, suivi du commandant Lancelot et de Delmas, je prends le galop et par le bas-côté de la route je remonte toute la colonne à vive allure.

Quand je m'arrête, arrivé à la musique qui est en tête, Lancelot qui a un superbe cheval ne peut s'empêcher de me dire : “ Vrai, mon colonel, ça galope chez vous. ” J'ai conquis mon cavalier. J'ai eu pendant toute la campagne une fort jolie jument de pur sang anglais, provenant de l'École de guerre et répondant au nom de “ Mobcap ”. Je l'avais déjà depuis cinq ans avant la guerre ; j'ai eu la chance de la

garder pendant toute sa durée.

Et là c'est encore un de mes travers.

Le fantassin, qui n'est pas (à quelques exceptions près, pardon !) un homme de cheval, adore ce noble animal. Un chef montant bien, passant ou se présentant sur un cheval bien mis produit toujours une excellente impression sur ses hommes. J'ai toujours à cet effet, et pour moi aussi, désiré de beaux chevaux. Mais la remonte dans l'infanterie est difficile et quand on a la chance d'avoir un cheval convenable il faut le soigner comme ses yeux.

On m'avait souvent dit que Mobcap trop fragile ne supporterait pas la campagne. Elle ne s'est jamais si bien portée et a servi encore quelques années après la guerre.

Elle m'a permis de toujours me présenter très convenablement et même de produire mon petit effet.

Fantassins, mes amis, soignez votre mise à cheval et votre monture, vous en tirerez toujours un profit heureux ! Mais pour cela montez à cheval !

Je m'excuse de ces digressions, mais je tiens à placer ces idées trop communes et si simples !

Et je reviens à mon régiment qu'une courte étape doit, par Ailly-sur-Noye, conduire dans ses cantonnements autour de Saint-Saulieu. Dans l'attente de la visite annoncée du général Foch nous progressons lentement; je double les haltes horaires ; mais le général ne viendra pas. C'est une déception car le régiment le connaît; il a commandé le 20^e C.A. et mené avec lui les durs combats du début de la guerre. J'ai été assez heureux en temps de paix pour être sous ses ordres, il a d'ailleurs été mon professeur de tactique générale à l'École de guerre et j'aurais été très fier de lui montrer le 7-9 en si bel état.

L'étape du 10 mai amène le régiment dans des cantonnements où, d'après les renseignements que j'ai pu avoir, il séjournera un bon moment. On parle à mots couverts d'une opération sur la Somme pour dégager Verdun, mais c'est encore très vague.

Le régiment occupe, à 10 kilomètres à l'ouest d'Amiens :

- E.M., 2^e Bataillon, C.H.R., T.R., Revelles.
- 3^e bataillon et C.M.3, Clairly-Saulchoix.
- 1^{er} bataillon, Namps-au-Mont.
- C.M.1, C.M.2, Creuse.

Les cantonnements sont très bons, la troupe y est très au large, situation fort propice pour remettre au point l'instruction, le tir, l'entraînement.

A signaler une nouveauté dans les exercices : l'étude de la liaison avec l'aviation. On s'y met avec ardeur et nous passons de nombreux après-midi à des exercices fort bien organisés. Les résultats ne sont pas encore très brillants, les moyens de liaison de l'avion au sol et réciproquement sont encore très aléatoires, mais on progressera très vite ; on sent une si bonne volonté guidée aussi par le souci de trouver dans l'avenir une aide peut-être efficace, ce qui se produira. Il y a bien des erreurs décevantes dans l'emploi des signaux, des fusées... Où est la T.S.F. Nous n'en sommes pas encore là.

Le moral des hommes et de tous est entretenu par des fêtes données dans chaque unité; elles entraînent l'émulation et aussi la bonne camaraderie. Musique et orchestre à cordes y coopèrent dans une large mesure. La population des villages y accourt.

Nous n'oublions pas nos morts : un fort beau service en leur honneur et auquel assiste la plus grande partie du régiment est célébré à l'église de Revelles par Mgr Ruch aumônier du 20^e corps.

Et puis aussi le régiment sera réuni pour des prises d'armes à l'occasion de la remise des décorations décernées récemment, récompenses des combats de Verdun. Excellente occasion aussi de revoir le 7-9 en entier et de donner la vision de la force d'un beau régiment d'infanterie.

C'est d'abord, près de Revelles où le terrain est très propice une revue à laquelle vient assister le général de division ; je remets des croix de guerre à des officiers, sous-officiers, caporaux et soldats et aux fanions des pionniers, de la 3^e C.M. et de la 1^{re} section de la 1^{re} C.M. Après le défilé je rassemble le régiment et le général Vuillemot qui suit curieusement les mouvements me fait ce compliment

“ C'est comme à Saint-Cyr ”. On ne saurait être plus aimable.

Et là encore je suis resté. tout empreint de la conviction que ces mouvements à rangs serrés élèvent dans la troupe des sentiments de cohésion et de discipline. Leur enseignement fait, dit-on, perdre beaucoup de temps à l'instruction. Je ne le crois pas et quel dommage ! Temps perdu; oui, si on reste indéfiniment sur l'étude et la répétition d'un même mouvement comme nous l'avons hélas ! vu souvent. Mais, non, si comme d'ailleurs le prescrit le règlement on profite de toute occasion propice pour faire manœuvrer la troupe avec précision et sans excès. Quelle belle impression laisse toujours une troupe quand elle sait se présenter avec énergie et dans un ordre parfait !

Quelques jours plus tard le général Balfourier, commandant le 20^e C.A., accompagné du général

Vuillemot, vient au cours d'une nouvelle revue au sud et près de Revelles remettre au drapeau la croix de guerre méritée à Verdun. Il décore en même temps de la croix de la Légion d'honneur le capitaine Gérard, le lieutenant Thirion, le lieutenant Gaillet, le médecin A. major Plontz et remet la médaille militaire à l'adjudant Siraux, mon adjoint.

Une très belle prise d'armes de toute la division allait dore ces belles réunions. Elle était motivée par la remise de la croix de Saint-Georges, la plus haute récompense russe, au général Balfourier. Nous savions que de nombreux officiers alliés y assisteraient et en particulier beaucoup d'officiers anglais. Il fallait montrer ce qu'était la 11^e D.I.

La veille à une réunion des chefs de corps chez le général Vuillemot, à la suite de laquelle il nous retint à dîner, on discutait pour arrêter le choix du pas redoublé que joueraient les quatre musiques de la division réunies.

Serait-ce la Marche des zouaves, de la Légion ? “ Mais pourquoi pas la Marche Lorraine ”, m'écriai-je, “ c'est la nôtre ”, et ce fut admis.

La revue devait être passée sur un plateau situé au S.-O. de Revelles. Il avait plu toute la matinée, le temps, l'après-midi, était très beau. La division massée faisait un gros effet : mais celui que produisaient les quatre musiques groupées auprès d'une lisière de bois qui adoucissait les sons était grandiose surtout au moment où fut joué l'hymne russe.

Le défilé fut extrêmement brillant.

La 11^e division à tous points de vue est prête à exécuter toutes les missions que le commandement voudra lui confier.

Le 21 mai, un dimanche, j'ai l'heureuse surprise de recevoir à Revelles la visite du colonel Dupont, le chef du 2^e Bureau du G.Q.G., accompagné du colonel de Braganze, attaché militaire italien. Ils ont vu au passage le général Balfourier et, me rapporte Dupont, il lui aurait dit : “ Ne le dites pas à Mangin, mais il a le plus beau régiment de l'armée française ” Compliment qui avait sa valeur et dont j'étais très ému : mon 7-9 !

Le colonel Dupont venait en particulier me voir pour me demander si je désirais revenir au 2^e Bureau. Il y avait six mois que je commandais le régiment, j'avais la croix de guerre. Je savais maintenant que nous allions participer aux affaires de la Somme et partir à ce moment me paraissait une grosse faute... j'ai préféré garder mon commandement.

Et de fait, l'après-midi même, alors que nous écoutions la musique sur la place de Revelles je reçois un message me prescrivant d'aller le lendemain en reconnaissance dans le secteur tenu par les Anglais au nord de la Somme et que je recevrais à l'E.M. britannique à Corbie tous les renseignements utiles.

Le colonel Dupont me quitte dans l'après-midi me laissant le colonel de Braganze pour que je le fasse assister à une fête donnée au 3^e bataillon. J'étais un peu nerveux et j'aurais bien envoyé sa visite à tous les diables, mais je me devais à mon hôte très désireux de se mêler à mes soldats et, moi aussi, j'étais charmé de les lui montrer.

Le 22 mai, lundi, de grand matin je pars en auto avec Delmas ; nous nous mettons en route sur Corbie d'où l'E.M. me dirige sur Suzanne, charmante localité sur la Somme. Le village possède un très beau château où je suis le plus courtoisement du monde accueilli par un général anglais. Il me met au courant de la situation de son secteur et me fait conduire au P.C. du colonel commandant le régiment qui tient le front à l'est de Suzanne dans un secteur compris entre Curlui exclu et la route de Péronne, un peu au sud de Maricourt.

Nous suivons tranquillement la route de Suzanne à Maricourt, villages qui ont encore assez peu souffert et je trouve E.M. du régiment anglais dans un P.C. confortable situé à l'est et près de la route à 1 kilomètre environ au sud de Maricourt. Très aimablement des officiers m'accompagnent dans un secteur admirablement tenu dans tous les détails même les plus intimes. Le secteur est parfaitement calme et l'après-midi nous n'entendons pas un coup de canon ! La guerre est agréable de ce côté !

Vers 17 heures je rentre au P.C. du colonel ; c'est l'heure du thé auquel nous sommes invités et on nous conduit dans un petit local très bien aménagé en plein air de l'autre côté (ouest) de la route. Un long thalweg descend de Maricourt à Suzanne vers la Somme, le long et à l'ouest de la route qui relie ces deux villages. Comme je m'étonnais que le P.C. n'ait pas été placé où nous prenions le thé, à contre pente par rapport à l'ennemi : “ C'est ”, m'est-il répondu, “ que les batteries anglaises que nous voyons placées sur l'autre revers du thalweg, nous ont tiré dessus ! ” C'est évidemment une bonne raison !

Comme nous ne savons pas un mot d'anglais on bavarde sans trop se comprendre. Mon bon Delmas en est pour ses frais quand il veut raconter les exploits du 20^e C.A. Nos amis n'en connaissent aucunement la réputation. Delmas est déçu.

Après un excellent thé nous redescendons à Suzanne pour prendre notre voiture et nous rentrons à Revelles.

Pendant toute la semaine qui suit notre visite nous n'entendons plus parler de rien.

Alors, comme notre départ n'est pas imminent, pourquoi ne ferais-je pas, comme tout le monde, venir ma femme passer une journée à Amiens ?

Amiens est le grand centre de la région : loin à l'arrière, elle n'a pas encore reçu un coup de canon, les trains réguliers circulent entre Paris et Amiens.

Tout le monde y vient, mais les ménages réguliers ne sauraient s'y retrouver sans difficulté. L'accès de la ville est en effet très difficile pour les femmes légitimes. Ce sont les seules que l'autorité poursuive de toute sa rigueur. Essayons ! Nous verrons bien.

Avec bien des précautions, d'accord avec le commandant Lancelot, nous prévenons nos épouses de la manœuvre à réaliser pour venir nous retrouver dans la journée du lundi suivant à Amiens : nous devons les retrouver au buffet et de là nous tâcherons de sortir en ville.

Le dimanche 28 (ce jour-là est prédestiné pour moi !...) dans l'après-midi j'assistais à une fort jolie fête donnée par le 1^{er} bataillon lorsqu'au moment où un fort ténor, accompagné au refrain par toute l'assistance, chantait *Alsace-Lorraine* je suis touché par un message.

Le régiment se tiendra prêt à faire mouvement vers l'est le 29 mai au lever du jour.

Je laisse la fête s'achever et pendant que les officiers m'offrent une coupe de champagne je les mets au courant de la nouvelle reçue... " Le 7-9 suit sa destinée ".

Prévenus à 18 heures que le régiment doit être prêt le lendemain matin, c'est comme toujours, hélas ! un tour de force à accomplir. D'abord c'est dimanche, beaucoup d'officiers et d'hommes sont en dehors de leurs cantonnements qu'ils ne rejoindront que tard dans la soirée; tout a été fait pour assurer aux hommes le plus de repos et de bien-être possible, partout beaucoup de commodités ont été prises, les cuisines roulantes sont démontées pour éviter la fatigue des essieux, etc... On passera la nuit et demain au jour tout sera prêt.

Et ma femme qui doit venir demain à Amiens !

Un télégramme a pu heureusement toucher ma famille la petite fête projetée est décommandée bien à regret ! A la guerre on ne fait pas ce qu'on veut !

Le 29, à 7 heures, le régiment avec de longues distances entre les unités et les bataillons se met en route.

Par le sud, il contourne Amiens où je le vois défiler et le soir il cantonne à l'est de cette ville, l'E.M. du régiment à Glizy (5 km. E. Amiens).

Le 30, nouvelle étape (E.M. du régiment à Hamel à 13 km. E. de Glizy) et le 31 il gagne prêt à entrer en secteur :

E.M., 1^{er} et 3^e Bataillon, C.M.1, C.M.2 : Laneuville-les-Bray, 4 kilomètres O. de Suzanne.

2^e Bataillon, C.H.R., C.M.3 : Méricourt où est installé le général Fayolle commandant la VI^e armée à laquelle nous allons appartenir.

La relève des Anglais aura lieu dans la nuit du 2 au 3 juin.

II

LE SECTEUR DE LA SOMME

(Carte n° 9)

(Marcourt, Bois de la Reine, Bois Petri, Tranchée de Nancy, Abris du ravin, Bois en Eperon, Moulin de Fargny, Chapeau de Gendarme, Les Equerres, Curlu, Bois Y, le Vilebrequin, la Scie, tranchée des Menuisiers, bois de l'Endurance, ferme Rouge)

Dans l'après-midi du 1^{er} juin, accompagné d'officiers, je me rends à Suzanne d'où partiront les reconnaissances du secteur. En route nous entendons quelques coups de canon et lorsque nous atteignons la cour du château de Suzanne nous trouvons des cadavres de chevaux et, blottis dans les coins de la cour, des hommes apeurés. L'ennemi a bombardé le château au moment où des cadres du 37^e y entraient. Il n'y a pas eu d'hommes touchés mais un cheval affolé est entré dans l'escalier d'honneur du château et en rend l'accès difficile.

C'est le salut des Allemands ! Nous rentrons dans la guerre.

Mon P.C. s'installe dans une maison à moitié démolie à l'extrémité est du village où il n'y a pas un abri !

A 19 heures, le 3^e bataillon, les 1^{re} et 2^e compagnies du 1^{er} bataillon et les C.M.1 et C.M.2 par le chemin

de halage du canal de la Somme et Cappy gagnent Suzanne et de là, au cours de la nuit, relèvent les Anglais dans le secteur dévolu au régiment ; il est compris entre le bois de Maricourt situé au nord-est et près de ce village et le nord du bois de Fargny. Le régiment a devant lui le bois Y.

Au cours de leur marche les unités ont traversé Cappy où le régiment s'est battu le 25 septembre 1914. Combat glorieux du début de la course à la mer et où il a arrêté l'ennemi mais subi des pertes fort élevées. C'est l'occasion d'une jolie théorie morale ! Nous ferons bientôt aussi bien qu'en 1914.

Car nous savons maintenant que le haut commandement prévoit pour la fin de juin des opérations offensives dont le but sera de décongestionner Verdun en appelant une grosse partie des forces adverses sur la Somme. La place qu'occupe le régiment en secteur le fixe sur la direction d'attaque qui lui sera donnée ; devant lui il trouvera tout d'abord le bois Y !

Le 79 a été intentionnellement placé là, face au bois Y. Le terrain qui s'étend à l'est de la route de Suzanne à Maricourt dans le secteur du régiment est un plateau très faiblement ondulé; nos tranchées de 1^{re} ligne établies parallèlement à la route en sont éloignées d'environ 1 kilomètre. Elles sont doublées par des tranchées de soutien et reliées vers l'arrière par un boyau : le boyau Pétrie.

Les tranchées de 1^{re} ligne de l'adversaire sont dans cette partie du front éloignées des nôtres par une distance variant de 100 à 150 mètres. Elles sont établies sur le bord oriental du plateau. Là, le terrain s'abaisse et disparaît à la vue, le bois Y est en angle mort. Il se trouve placé sur les pentes ouest d'un thalweg descendant vers la Somme qu'il atteint près de Curlu ; l'autre côté du thalweg rejoint par une pente assez accentuée un plateau dit de l'Observatoire sur lequel se trouvent des batteries allemandes.

Le bois Y forme bastion en avant de la ligne des tranchées ennemies.

Le front du bastion (tranchée des Menuisiers) orienté N.-S. est long de 500 mètres. Il fait une saillie de 200 mètres au nord, de 400 mètres au sud, en avant de la ligne générale des tranchées allemandes ; son flanc nord longe la grand'route de Péronne, son flanc sud est à environ 500 mètres de la Somme.

L'examen de la carte donne l'idée de sa forte organisation : tranchées intérieures, fils de fer, abris ; il est soutenu à l'arrière par des tranchées de soutien successives (Vilebrequin, la Scie) situées sur les pentes E. du thalweg.

La tranchée des Menuisiers (à la lisière O. du bois Y) est couverte par un très épais réseau de fil de fer.

Des postes d'écoute ont été lancés de part et d'autre en avant des tranchées de 1^{re} ligne presque jusqu'au contact des fils de fer ennemis.

L'ensemble de l'organisation du bastion du bois Y., de la tranchée des Menuisiers à celle de la Scie a une profondeur de plus de 600 mètres.

Quel objectif ! Il est digne du régiment mais son enlèvement amène de sévères réflexions ; et tout d'abord comment en préparera-t-on l'attaque ? On ne sait rien de l'organisation intérieure du bastion du bois Y !

Comme, à part quelques coups de canon, le secteur est pour le moment très calme, la relève se fait sans incident. Au lever du jour, le 2 juin :

Le P. C. du colonel est à Suzanne.

3^e Bataillon ; 1^{re} et 2^e Cies du 1^{er} Bataillon en secteur avec les C.M1, et C.M.2.

2^e Bataillon, C.M.3, C.H.R. vont à Morcourt (O. de Méricourt); et les 3^e et 4^e Cies du 1^{er} Bataillon viennent à Suzanne en réserve de régiment.

Dès le 2 juin les travaux d'organisation du secteur en vue de l'attaque sont arrêtés et commencés dès la nuit du 2 au 3, ils seront immédiatement très activement poussés.

Ils vont concerner l'organisation de parallèles de départ en vue de l'offensive, de tranchées pour les soutiens et réserve, de boyaux de communication, de P.C., de postes de secours, de dépôts de matériel, etc...

Nous allons disposer de près d'un mois, mais il y a beaucoup à faire.

Ces travaux vont occuper tout le régiment et comme les nuits entières y seront employées, il faut de jour que les hommes se reposent... alors adieu l'instruction : au moment voulu on lâchera l'outil pour prendre le fusil !

Aux travaux prévus il faut ajouter la conservation des travaux existants et surtout l'entretien des tranchées qui s'écroulent sous l'action du mauvais temps.

Un grand boyau, qui part de Suzanne, devra permettre d'atteindre le secteur du régiment. Nous lui donnons le nom de " boyau Lacapelle " en souvenir du capitaine Lacapelle tué lors des combats de septembre 1914 dans la région.

Pour rappeler la Lorraine, les tranchées où s'abriteront les réserves en attendant l'heure d'attaque reçoivent le nom de tranchées de Nancy.

Leur emplacement est choisi en avant de la crête légère qui se trouve à l'est de la route de Maricourt à

Suzanne et qui paraît tout indiquée, en cas d'attaque, pour le placement probable d'un tir de barrage de l'artillerie allemande. Que d'attaques, soit dit en passant, ont échoué du fait de, l'oubli de cette précaution élémentaire. Le barrage en arrêtant le mouvement des réserves isole les unités de 1^eT échelon; livrées à leurs seuls moyens et sans parade possible à des contre-attaques ennemies, elles peuvent être coupées, et prises, vouées à un échec auquel les réserves ne peuvent parer en temps utile.

La vie en secteur s'organise.

Au début de juin le temps est généralement beau.

Dès la tombée de la nuit les travailleurs se mettent en marche : pendant toute la durée du travail je reste anxieux et souvent je vais assister au retour. Au passage, assis au bord d'un boyau, j'interpelle les hommes et je suis toujours très heureux de savoir ma voix reconnue dans la nuit et saluée d'un " bonjour, mon colonel " si affectueux. Les poilus sont toujours si contents de savoir combien les chefs s'occupent d'eux. N'est-ce pas une de leurs raisons d'être ?

Le village de Suzanne devient de plus en plus marmité. J'ai fait creuser près de mon P.C. un trou où on se réfugiera en cas de nécessité. Des abris sont créés au nord du village pour abriter les musiciens à la fois brancardiers et auxiliaires des pionniers pour la construction des postes de secours en vue de l'attaque.

Le poste de secours du régiment est installé dans les communs du château, j'y vois les blessés, les malades, heureusement encore peu nombreux.

Enfin, près de Suzanne, à l'est de la route de Maricourt, nous avons aménagé hélas notre cimetière ; il est établi près de celui qui renferme les restes des cadres et hommes du régiment tombés lors des attaques de septembre 1914. Là repose le capitaine Lacapelle. Le cimetière, objet de pieux pèlerinages, est fleuri avec un soin tout particulier.

Quelques jours après notre arrivée le 69^e R.I. entre à son tour en secteur à notre gauche et relève les fractions du régiment au nord de la route de Péronne.

Le secteur du régiment s'étendra de cette route, au nord, jusqu'à 300 mètres au nord du moulin de Fargny.

Le dispositif du régiment placé à ce moment dans son secteur d'attaque future sera le suivant jusqu'à la veille du jour choisi qui semble devoir être fin juin

P.C. du régiment à Suzanne (avec un P.C. à occuper en cas d'attaque au sud de Maricourt, à l'est de la route de Suzanne).

En secteur : 1 bataillon, 1 compagnie 1 /2 de mitrailleuses organisée en profondeur.

A Suzanne : en réserve de régiment et de brigade : 1 bataillon et 1 /2 C.M.

Au bivouac sur les bords du canal de la Somme, au sud de Suzanne, en réserve de D.I., 1 bataillon.

Le roulement des unités entre elles se fait tous les six jours.

Le bataillon en secteur est chargé de l'entretien des tranchées et boyaux. Les autres unités travaillent chaque nuit aux organisations prévues pour l'attaque.

Un service de renseignements de création récente est dirigé par le lieutenant Kauffeisen. Il est chargé d'épier les incidents qui se produisent dans le secteur ennemi opposé à celui du régiment. Service difficile car les Allemands observent de jour, en 1^{re} ligne, une discipline très stricte et enviable.

Le P.C. du régiment, je l'ai dit, est placé dans une petite ferme à l'extrémité est du village. J'y partage une chambre avec Delmas. Nous nous reposons sur deux vieux sommiers assez usagés et toujours à demi habillés pour pouvoir filer en cas d'alerte ou de bombardement du village.

La popotte fonctionne dans une chambre voisine.

C'est l'été, derrière le P.C. se trouve un assez grand jardin rempli de roses et de groseilles. Les premières nous les coupons pour orner notre table et aussi en envoyer à nos familles ; venant de cette roseraie, elles ont leur prix.

Les ravitaillements en vivres marchent très bien. Nous avons tout ce qu'il faut et l'eau-de-vie arrive en quantité. J'ai encore le souvenir de ces énormes bolées de groseilles arrosées de la " *gnole de la République* " consommable dans ces délicieuses conditions.

Près du poste un dépôt de matériel est organisé et comme je vais le dire nous avons de tout. Le lieutenant Gaillet, porte-drapeau, en règle l'ordonnance et ses sapeurs ne chôment pas.

Les cuisines roulantes peuvent atteindre sans difficulté les bataillons de Suzanne et du canal. Pour les unités en ligne on les pousse au nord de Suzanne sur la route où les éléments du secteur viennent chercher les aliments.

Il ne nous arrivera aucun dommage. Les voitures viendront à la tombée de la nuit et séjourneront forcément sur la route pendant le temps nécessaire à la distribution des vivres aux corvées parfois en retard. La route est souvent marmitée. C'est un risque et une question de chance. Cependant un certain jour de juin on change l'heure, pour prendre celle d'été. Le convoi est parti et je ne suis prévenu que trop tard pour

l'arrêter. J'ai passé une mauvaise heure !

Les besoins des hommes en objets de toute sorte, cigarettes, papier à lettres, fil, aiguilles, etc... qui leur manquent toujours sont apportés par la voiture-auto du cantinier qui va loin à l'arrière faire ses provisions. Et puis il y a les coloniaux, nos voisins au sud de la Somme. Véritables camelots, munis des petits éventaires connus ils parcourent le bivouac du canal malgré l'interdiction formelle. On les chasse, ils reviennent ! Allez donc les empêcher de chercher là une source de revenus !

Un autre approvisionnement, évidemment toujours insuffisant dans les distributions bien qu'elles soient abondantes, c'est le pinard ! On rencontre continuellement des isolés chargés comme des baudets de bidons en sautoir et de seaux de toile dans les mains. Où vont-ils, d'où viennent-ils avec leur chargement... il y a des mercantis partout. Ce procédé de ravitaillement est interdit, mais comment l'empêcher !... Le mieux n'est-il pas souvent de fermer les yeux ?

Somme toute les hommes sont à l'arrière aussi bien installés que le permettent les circonstances. Les cantonnements à Suzanne sont suffisants, mais ils ne présentent aucun abri contre le bombardement ; on creuse tout autour des locaux occupés des tranchées où les hommes se réfugieront en cas de besoin.

Le bivouac du canal, sous la tente, a été arrangé et soigné autant que possible ; les tentes sont entourées de petits jardinets : c'est très coquet. Mais aucun abri ne peut être creusé car ici le sol est très bourbeux. Il devient impraticable à la pluie. C'est un véritable marigot entre la Somme et le canal, ce sont les tourbières de la Somme !

Dans ces circonstances les travaux du secteur se poursuivent avec entrain. Mais comme toujours ce qui fait défaut, c'est le matériel : planches, rondins, sacs à terre, etc... Nous en recevons de façon très parcimonieuse. Que faire ?

Avec nous sont arrivées dans le secteur nos batteries d'appui direct, le 8^e d'artillerie, qui s'est installé le long et à l'ouest de la route de Suzanne à Maricourt. Puis dès la fin de la première semaine de juin une quantité de batteries de tous calibres viennent prendre possession de tout le terrain libre. Mon secteur reçoit en particulier, ce qui ne nous amuse pas beaucoup, de l'artillerie de tranchée : 58 et 240.

L'arrivée de tout ce monde donne au secteur une très grande activité.

Et puis les artilleurs, surtout les gros, sont des gens riches. Pour la construction de leurs emplacements de batteries, des abris pour leur personnel, un dépôt énorme de matériel a été créé près de l'entrée ouest de Suzanne où des corvées nombreuses viennent le prendre. Il est bien gardé ce dépôt, mais comme il nous fait envie ce matériel dont nous manquons et réservé aux artilleurs !

Que faire ? C'est bien simple.

Le soir l'adjudant Michel, un ancien artilleur, attèle les voitures du T.R. et, dans une attitude très digne, avec un convoi bien en ordre, il entre en saluant correctement au dépôt de matériel. Il charge ses voitures... et les amène au P.C. du Régiment. Ce n'est peut-être pas très correct... mais à la guerre...

“ Comment faites-vous ? ”, me disait un matin le colonel Hallier, le commandant de la brigade, “ au 79 vous avez tout ce qu'il vous faut, le pauvre 37 n'a rien. Vous devriez lui passer une partie de votre matériel ” “ Ah! non ! qu'il se débrouille lui aussi ”.

Le 79 est débrouillard mais il va parfois aussi un peu fort. Un matin je vois arriver en courant à mon P.C., le capitaine de Ravinel, de l'E.M. de la brigade, camarade charmant, un chasseur à pied ; tout essoufflé il me dit : Le colonel Hallier vous fait prier de rendre tout de suite au château l'essieu d'un coupé que Gaillet vient d'y prendre ? ”

Je ne sais un mot de cette histoire : j'appelle Gaillet. Il me dit : “ Mon colonel, les roues de votre charrette sont fatiguées, j'ai trouvé une belle paire de roues au château, je voulais vous faire la surprise de changer celles de votre voiture. ”

Renseignement pris, il a dépouillé un coupé de chez Belvalette...

Je ne puis que sourire et lui faire ramener sa prise au château !... C'est chose aussitôt faite !

A midi, une volée d'obus de gros calibre allemands tombe sur le château, endroit fort malsain et bien repéré ! Les remises sont écrasées et les voitures pulvérisées!...

Personne n'a eu les belles roues !...

Mais je devais avoir ma revanche car un soir, en traversant la place du Château, je rencontre le capitaine de Ravinel : il avait à la main une belle bouteille d' “ Eau-de-vie du Sahel ”. C'est une marque que je ne connaissais pas. D'où venait-elle ?... Je l'ai confisquée sans peine... elle était excellente... et je n'ai jamais cherché à connaître sa provenance ! elle valait bien la “ gnole ” c'est tout ce que je puis en dire.

L'emploi de mon temps au cours de cette période est très simple.

En général, le matin, je pars en secteur. Je vais me rendre compte de l'état d'avancement des travaux et parler aux officiers et aux hommes qui assurent la garde. Jusqu'au 15 juin, comme le secteur est assez calme, on se promène facilement dans les boyaux et tranchées. J'ai l'occasion d'y remettre quelques croix de guerre

et en particulier un beau matin au lieutenant Bidu dans une cérémonie sans appareil. Je rencontre des officiers et nous nous amusons de ces promenades... encore un peu on se croirait sur les boulevards près de "la Paix".

Une seule chose à -ce moment me donne de l'inquiétude ce sont nos postes d'écoute avancés poussés vers le bastion du bois Y. Un de ces postes a été attaqué à la grenade dans la nuit du 3 au 4 par l'ennemi dans le but de faire des prisonniers ; l'attaque a échoué mais nous avons eu un tué ; l'allemand a attaqué de nouveau et dans la nuit du 5 au 6, nous avons eu 5 blessés dont un sous-lieutenant.

Je vais voir ce poste ; son accès n'est pas très facile de jour, mais quand même ! J'y reste un moment et après avoir longuement causé avec les hommes, je regagne les tranchées de 1^{re} ligne. Et juste au moment où j'y arrive un coup de canon au but tombe sur le petit poste que je viens à peine de quitter ; il tue la majorité des occupants. C'est navrant !

Nous nous vengeons de ces attaques odieuses en bombardant à la grenade les tranchées ennemies. J'ai demandé plusieurs mortiers Brandt un peu délaissés mais dont nous aimons beaucoup nous servir au régiment. C'est une arme nouvelle, avec chargement à air comprimé et très élégante. Au départ du coup on ne voit rien, ce qui cache son l'emplacement et évite les représailles sur un point précis. C'est un outil très précieux.

En somme, jusqu'à la mi-juin, secteur assez calme.

A partir du 15 juin cela change! L'attaque approche et sa préparation apporte au secteur une vie très animée de jour comme de nuit.

Comme il n'y a que la route : Bray-Suzanne-Maricourt pour desservir le secteur, malgré les recommandations les plus expresse, ce n'est qu'une double file de voitures dans les deux sens ; de jour on prend encore quelques précautions dans l'échelonnement des voitures, mais de nuit c'est l'animation des grands boulevards.

Et il y a, bien en vue et surveillant cette route, très nettement visible une saucisse allemande au nord de Maricourt. Que font donc les observateurs allemands. L'ennemi n'a donc qu'une faible artillerie ? Le harcèlement de la route serait si facile ! Les boches heureusement n'en profitent pas ou peu !

Dès le 15 juin aussi on arrête les dispositifs d'attaque. Réunions des chefs de corps, discussions sans fin, ordres à rédiger, etc... etc...

Pour l'attaque, au 7-9 incombera, comme je l'ai déjà dit, l'enlèvement initial du bastion du bois Y. Au cours d'une de ces réunions des chefs de corps de la division, on décide que le jour de l'attaque le 79 enlèvera d'abord le bois Y et après son succès (?...) l'attaque de la D.I. débouchera à sa droite et à sa gauche !...

Je proteste avec vigueur. Si on lance le 79 en flèche, il va attirer sur lui seul l'artillerie ennemie et les feux croisés de l'infanterie placée au nord et au sud du bastion : ce sera une tape !... Ce que je veux c'est que le mouvement offensif soit simultané sur tout le front de la division et que mon attaque soit couverte au nord et au sud. Sans quoi, je le répète, nous courons à un insuccès.

C'est immédiatement l'avis du général de division; il ne peut que dire : " Mais! il a raison ! "

D'autre part le front d'attaque du 79 ne doit pas dépasser la route de Péronne et le bastion la déborde un peu au nord. Il faut à mon avis une action d'ensemble sur tout le bastion du bois Y et que les fractions qui l'attaquent soient placées sous un même commandement. C'est là le gage du succès.

Comme je n'aurai que deux bataillons en première ligne, je ne puis songer à l'attaquer seul, aussi je demande que le bataillon du 69^e qui attaquera à ma gauche soit placé sous mon commandement, ce qui m'est accordé.

Et la préparation d'artillerie ? Qu'est-ce que le bois Y ? On en parle avec horreur; je l'ai déjà dit, il est en angle mort. Afin de détruire les organisations que renferme le bois on a l'intention de mettre dessus du canon de tranchée ! Du 58, du 240 qui ont des écarts énormes en portée et en direction. Ils vont en outre entraîner pendant l'exécution de leurs tirs incertains et par précaution, l'évacuation presque journalière de mes tranchées de 1^{re} ligne afin d'éviter les éclats en retour et aussi les coups trop courts ! " Je ne vous envie pas ", me disait le général Marie, un artilleur qui commandait la 21^e brigade voisine de la nôtre ! Et il y a du 155 court à foison, pourquoi ne pas m'en donner ? Son emploi est déjà prévu en dehors de mon secteur mais le colonel Walch qui commande l'artillerie est près de moi, il me fait signe et me promet de me donner son appui en canon court. Je suis rassuré !

Les fils de fer qui couvrent les tranchées allemandes seront arasés par le 75 et puis aussi on essayera de ces outils invraisemblables les " crocodiles ". Ce sont des carapaces où se placent des sapeurs et fantassins munis de cisailles ; on les pousse jusqu'aux fils de fer de l'ennemi. Mais cela ne marche pas du tout et on répugne à s'en servir !

Ah ! ces fils de fer que n'a-t-on déjà tenté, en vain, contre eux.

La préparation va commencer vers le 20 juin ; avec ce que nous voyons d'artillerie autour de nous, qu'est-ce que va prendre l'ennemi ? Tout mon monde est réjoui : c'est la revanche de Verdun !

Mais pour suivre les résultats obtenus au bois Y par cette préparation, que faire ? On ne le voit qu'imparfaitement latéralement des bois de Vaux au bord de la Somme à 2 kilomètres au sud du secteur du régiment.

On l'aperçoit un peu mieux des hauteurs au sud de la rivière dans le secteur du corps d'armée colonial. C'est de là qu'un de mes sous-officiers, le St-Fr Chiozzi, a pris un croquis perspectif qui m'est d'une grande utilité. Ce sera un souvenir car Chiozzi sera tué aux attaques du 1^{er} juillet !

Afin de donner confiance à mon monde pour qui le bois Y reste le cauchemar, j'envoie tous les officiers et sous-officiers et des hommes au bois de Vaux pour qu'ils se rendent compte de l'efficacité de la préparation. Là, il assistent aux tirs et reviennent très confiants.

Je vais moi-même presque chaque jour aussi au bois de Vaux souvent accompagné du commandant de Vezins du 8^e régiment d'artillerie dont le groupe doit appuyer mon régiment lors de l'attaque. C'est un superbe militaire, homme charmant et très disert. Avant la guerre, il était un des rédacteurs très connus de *L'Action Française*, mais la politique n'a rien à faire sur la Somme !... Comme on l'oublie, car toute notre activité est uniquement dirigée sur l'allemand.

Le soir, le 75 tire à gaz chez l'ennemi ; nous sommes prévenus par un message amusant, par exemple "A 19 h. 30 la maison Lenthéric enverra ses parfums !" et à l'heure dite nous entendons passer au-dessus du secteur les rafales de 75 qui vont embaumer les tranchées allemandes. Il paraît que ces tirs sont très efficaces ; un seul obus a, dit-on, détruit les occupants d'un P.C. ennemi, une demi-douzaine d'officiers ... c'est peut-être vrai, en tout cas cela donne confiance !

Entre temps ce sont les tirs de 155, du mortier de 270 et des crapouillots. Le tir du 155 est joyeusement suivi de jour par les hommes en secteur. J'en vois même qui s'asseyent sur les parapets pour mieux jouir du spectacle. C'est vraiment l'inverse de Verdun ! et chaque explosion est accompagnée de cris de joie. Ce que le vis-à-vis doit encaisser !

Le tir des mortiers et des crapouillots est moins goûté. Nous sommes prévenus des heures d'ouverture et de fermeture du tir et pendant toute sa durée, je le rappelle, en raison des écarts du tir des projectiles, nous sommes obligés d'évacuer les tranchées de 1^{re} ligne. Je sais bien qu'il n'y a pas d'inconvénient et que l'ennemi n'attaquera pas à ce moment-là, ce qui serait de très mauvais goût. Il reste terré dans ses abris, mais tout de même s'il lui en prenait l'envie ? Aussi ces durées des tirs paraissent-elles toujours bien longues et nous sommes en outre assez méfiants sur leur résultat...

Il y a dans la tranchée de 1^{re} ligne un dépôt de matériel constitué en vue de l'attaque. C'est Laprevotte qui en a la garde et il est assez inquiet au moment de l'évacuation de la tranchée de 1^{re} ligne sur laquelle il ne reste que quelques guetteurs. Il a organisé la défense de son dépôt avec ses hommes et des mitrailleuses et est tout prêt à le défendre !

Au-dessus de nous passent aussi, avec leurs gros ronflements, les projectiles de l'A. longue ; l'A.L.G.P. (artillerie lourde à grande puissance) attaque Péronne, mais cela est bien loin de nous et ne nous intéresse que pour nous faire nous rendre compte que cette fois l'artillerie tout entière nous appuiera.

Et puis il y a une arme nouvelle en ce qui concerne son appui et sa liaison avec l'infanterie : c'est l'aviation.

Pendant la période de repos nous avons déjà pris le contact avec nos aviateurs qui, en secteur, deviennent des amis très appréciés. Tous les soirs un officier vient en liaison; il m'apporte les photographies prises au cours de la journée et me demande mes désirs pour le lendemain. J'ai conservé un album -de ces photos qui m'a été offert par l'escadrille qui m'aidait. Il donne les images de notre terrain d'attaque du 21 juin au 1^{er} juillet. A cette dernière date le terrain est nivelé et on ne voit plus trace ni de tranchées, ni de fils de fer; c'est un sol horriblement remué. La marche y sera peut-être difficile, mais il ne reste presque rien de la belle organisation défensive allemande que donne la photo du 21 juin.

Somme toute, nous avons pleine confiance dans le succès.

Le général Vuillemot, commandant la 11^e division, réunit les chefs de corps un matin dans les tranchées de 1^{re} ligne. Il a aussi une pleine confiance et ne cesse de nous répéter : " Allez, c'est la fin de la guerre."

La promenade faite avec lui en 1^{re} ligne est un peu houleuse. Le " camouflage " s'est développé et les arbres, plutôt les tronçons d'arbres, de la route de Péronne servent, aussi bien chez nous que chez l'ennemi, à dissimuler astucieusement des guetteurs. Nous sommes découverts, on tire sur nous. Notre groupe, d'ailleurs trop indiscret, se dissocie bien vite et chacun se tire des mauvais coins comme il peut et sans aucun dommage.

Mais un mois d'attente que c'est long ! Le mauvais temps est venu ; il retarde la préparation. L'attaque prévue pour le 29 juin sera-t-elle remise ?

Dans l'après-midi du 27 juin, je reçois à Suzanne la visite du général Balfourier, commandant le 20^e C.A. Il prend le contact avec ses chefs de corps et me pose cette question " Êtes-vous prêt ? " - " Oui, mon

général. ” - “La préparation vous semble-t-elle suffisante, car sinon on remettra l'attaque à une date ultérieure. Qu'en pensez-vous ? ”

Question à laquelle il est bien difficile de répondre !

La préparation, mais quand sera-t-elle vraiment suffisante ? Je n'en sais rien car toujours il restera des mitrailleuses, des abris non défoncés d'où surgiront les défenseurs. Demander de la prolonger, à mon avis, c'est une faiblesse.

Nous sommes énervés par cette période d'attente ; qu'on en finisse, nous avons pleine confiance dans le succès. Retarder l'attaque sera cause d'une déception... et pourtant si la préparation est insuffisante ?

Cruel dilemme : demander une préparation plus poussée avec conséquence le recul de l'attaque que nous désirons, ou attaquer avec une préparation insuffisante et risquer de grosses pertes.

Mais est-on jamais sûr de tout détruire dans les organisations ennemies? Sûrement non et nous verrons des Allemands chassés de leurs abris occuper avec leurs mitrailleuses les trous de nos obus. Alors ?

Plus nous tarderons, plus l'ennemi aura le temps de réparer les dommages faits chez lui, car il travaille comme nous ; plus il aura le temps de faire venir des renforts pour parer à une attaque qui ne peut pas être “ par surprise ”, nous le voyons par l'accroissement journalier très net du marmitage du secteur. La surprise voulue ne peut plus désormais être cherchée que dans la détermination de l'heure à fixer pour l'attaque.

L'ennemi nous attend. “ Le voile est déchiré. ”

Alors qu'on, ne change donc rien. Nous sommes au point et tout retard énervera les hommes et les cadres.

Après le départ du général nous sommes vraiment anxieux car le désir de tous est l'attaque le 29 juin ; dans la soirée nous savons que cette date est maintenue.

Le régiment a un moral très élevé ; pour l'exécution de l'attaque, dont je parlerai plus loin, je me suis entendu au mieux avec mes chefs de bataillon et les commandants de compagnie. Il y a bien eu quelques objections, mais il faut passer outre et nous sommes finalement bien d'accord. L'ordre d'attaque daté du 25 juin a été arrêté, il est approuvé par le commandement. J'y reviendrai.

On y trouve en particulier la trace d'une amélioration très grosse de l'armement.

Au cours de notre séjour en secteur nous avons reçu en effet un canon de 37 et les fusils mitrailleurs C.R.S.G. Mais, si nous possédons cet armement nouveau avec sa nomenclature et son mode d'entretien, nous n'avons aucune indication sur son emploi tactique.

Le canon de 37 est un charmant outil. D'abord à qui le confier ? Je voudrais en donner le commandement au lieutenant Leclerc qui rentre de permission et provient de l'artillerie. Il me répond : “ Mais, mon colonel, j'ai quitté l'artillerie pour servir dans l'infanterie, je ne tiens pas à y retourner!... ” Je m'incline, ce sera un autre. Pauvre Leclerc, il sera tué au début de juillet.

Et puis, où apprendre à s'en servir. Je demande à envoyer hors du secteur une équipe spéciale de bombardiers prélevés sur mes pionniers. Il m'est répondu de faire mes écoles à feu en secteur sur l'ennemi...

Les fusils mitrailleurs, on apprendra à s'en servir aussi en secteur. Nous sommes encore bien loin de leur mode d'emploi actuel et de la constitution des équipes de fusiliers qui vont absorber plus de la moitié de l'infanterie. A défaut d'autres_ instructions, je décide de les répartir entre les sections où ils seront placés en ligne par les soins du chef de section; dans l'attaque ils tireront en marchant. Ils vont nous rendre d'excellents services malgré leurs défauts qui entraînent de fréquents enrayages (fusil C.R.S G.). Les hommes armés de ces nouveaux fusils vont tout de même pouvoir s'exercer au tir près de Morcourt au cours de quelques séances.

Enfin, le 28 juin, au moment où le soir vers 19 heures je quitterai Suzanne pour rejoindre mon P. C. de combat créé dans la tranchée de soutien de 1re ligne, Delmas me rend compte qu'il vient d'arriver des caisses contenant un armement bizarre. Je vais les voir. Ce sont les V. B. (Viven Bessières) Il y a les “ tromblons ” qui s'ajustent au bout du fusil, les grenades. Mais aucune indication sur leur mode d'emploi.

Nous les laisserons à regret; nous les retrouverons à notre descente du secteur, après la bataille et nous regretterons de n'avoir pu nous en servir.

Au fait, que nous manque-t-il ! Canon de 37, fusils mitrailleurs, V.B., le commandement nous les a fournis, mais le temps nous a manqué pour bien apprendre à les utiliser. En tout cas nous avons tout... que demandons-nous donc ?

Une instruction pour l'emploi rationnel de ces engins aurait pu nous être d'un grand secours. Nous avons fait pour le mieux et peut-être que notre mode d'utilisation, en particulier, du F.M. était moins compliqué et d'un rendement égal à ce qu'il sera demain. Je m'explique :

le F.M. certes, surtout celui qui est actuellement en service, est un armement parfait, mais on a peut-être exagéré dans son mode d'emploi et dans son service. C'est à mon avis par excellence l'arme du chef de section, elle devrait sur la ligne de feu être maniée par un tireur habile mêlé à ses camarades qui pourraient

lui porter, avec les leurs, un appoint de munitions. Mais en faire l'arme primordiale d'attaque de l'infanterie c'est aller peut-être un peu loin, à mon avis. Il peut faire défaut au moment opportun et alors ? Il restera toujours les " voltigeurs " qui eux mènent le combat de bout en bout.. mais ils sont actuellement réduits à l'extrême ; tout au F. M. ! Pourvu que nous n'ayons pas à le regretter ! Simples idées qu'il faudrait développer... Mais nous sommes en 1916 ! nous avons le C.R.S.G. qui est loin d'être la perfection.

Le 28 juin nous recevons un ordre préparatoire. L'attaque aura lieu le 29 juin " à une heure H qui sera fixée ultérieurement ". C'est la formule.

Enfin ! et tout le monde est heureux. J'ai une pleine confiance et j'ai pensé la communiquer à tous par l'ordre suivant :

ORDRE DU RÉGIMENT N° 107

Soldats du 79^e,

Après un mois de travaux ininterrompus, pendant lequel le bon esprit et l'activité de tous ont été constamment admirés, le régiment attend l'attaque.

La préparation par le canon, l'appui que nous recevons des camarades de l'artillerie, avides de nous aider, nous ouvrent l'a voie au milieu des tranchées ennemies.

Le succès complet doit récompenser vos efforts et votre courage.

Fidèles à votre passé et à vos traditions, à l'heure fixée, vous enlèverez l'objectif qui vous est assigné, et vous ajouterez, par vos baïonnettes et votre bravoure, une page de gloire nouvelle à l'histoire du régiment.

Le 28 juin 1916

Le lieutenant-colonel MANGIN
Commandant le 79^e régiment d'infanterie
Signé : MANGIN

Le dispositif d'attaque doit être pris au cours de la nuit

Dans l'après-midi les bataillons viennent déposer dans un local réservé près de mon P.C. à Suzanne les ballots individuels d'objets qui ne seront pas emportés en ligne et n'entrent pas dans la tenue d'attaque prescrite par mes ordres :

Couvre-casque en sac à terre,
Capote sans veste (nous sommes en été),
Ceinture de flanelle,
Toile de tente en sautoir.

Chaque homme a sur lui :

3 sacs à terre (destinés à l'organisation immédiate de l'objectif atteint),
200 cartouches,
2 grenades offensives,
Outil portatif ou de parc léger,
1 repas froid d'ordinaire,
2 jours de vivres de réserve (y compris le chocolat).

Des artifices éclairants sont répartis dans les compagnies. Des fanions et bandes de toile doivent servir à jalonner les lignes atteintes.

Mais tandis que dans la cour du P.C. de Suzanne, et malgré les ordres et précautions prises, grouille une foule d'hommes et de gradés, une trombe d'obus tombe sur le poste. Par bonheur, et je ne sais comment, aucun homme n'est touché. C'est de la veine ! et l'ennemi heureusement ne continue pas son tir.

A 18 heures, les ordres sont donnés pour la mise en place des unités qui doit prendre toute la nuit, lorsque arrive le contrordre :

" L'attaque est remise à une date qui sera ultérieurement fixée ". C'est la mauvaise formule !

Il n'y a qu'à encaisser avec regret : la cause en est sans doute au mauvais temps. Il a beaucoup plu, le terrain est encore peu praticable. La préparation d'artillerie a subi des retards.

Toutefois le soir, comme je l'avais décidé, je quitte mon P.C. de Suzanne et je gagne d'abord le poste de combat qui est en 1^{re} ligne. Cependant, puisque je ne sais plus quand on attaquera, je laisse ce poste trop exigü et je viens m'installer dans le P. C. organisé près de la route de Maricourt à l'entrée du boyau Pétri.

Les journées des 29 et 30 juin nous les passons dans l'attente de l'ordre d'attaque.

Le tir de préparation français est extrêmement violent. Les Allemands y répondent par des tirs de barrage en général fusants, très précis sur nos premières lignes et les étendent jusqu'à la route de Maricourt.

Ils craignent l'attaque à tout moment !

Le 30 juin au soir nous arrive enfin l'ordre d'attaque pour le 1er juillet. Les dispositifs doivent être pris avant le lever du jour.

En conséquence, la montée en ligne commencera au début de la nuit.

L'attaque sur le front doit être menée par les 2^e et 3^e bataillons (et 1^{er} bataillon du 69^e.)

Le secteur est à ce moment occupé par le 3^e bataillon.

Le 2^e bataillon avec 1 /2 C.M. prendra son dispositif d'attaque à la droite du régiment en relevant les éléments du 3^e bataillon qui se trouvent dans le terrain qu'il doit occuper.

Le 3^e bataillon avec 1 C.M. prendra en secteur sa formation prévue.

La réserve du régiment (2^e Compagnie du 1^{er} Bataillon, 1 C.M., les pionniers) viendra se placer dans les tranchées de Nancy.

L'E.M. du 1^{er} Bataillon et 2 compagnies, réserve de brigade, ne prendront leurs emplacements dans les abris du bois de Fargny que le lendemain au jour.

Tous les éléments doivent monter en ligne en suivant le boyau Lacapelle.

Le 1er juillet à 1 h. 30 on me rend compte que tout le dispositif d'attaque est en place. J'ai porté mon P.C. à mon poste de combat de 1^{re} ligne.

Au cours de la nuit un ordre arrive : “ H. = 7 h. 30, le 1^{er} juillet. ”

La nuit est assez houleuse. Les tirs des 2 côtés n'arrêtent pas. Des demandes de renseignements affluent. Il faut en particulier mettre en place les passerelles de franchissement des tranchées pour les soutiens et les réserves. A un moment, mon commandant de brigade me demande “ Avez-vous vos passerelles en place ? ” ; “ Pour qui ? ”, lui demandai-je, et malicieusement j'ajoutai : “ Celles de l'artillerie ? Non. ” - “ Farceur ”, me répond-il... Je sais que nous allons enlever un objectif au delà duquel l'artillerie ne peut plus nous aider, son déplacement n'est pas prévu ! et pourtant si nous réussissons pourquoi s'arrêter ? Le général Vuillemot n'a-t-il pas répété que c'était la fin de la guerre, je l'entends, le passage à la guerre en rase campagne, à la manœuvre ! J'y reviendrai.

Dans mon poste de combat très étroit où je vois avec le Cdt du 3^e bataillon il y a une foule d'agents de liaison. Impossible de prendre un moment de repos.

A 5 heures, l'abbé Marchai dit la messe suivie par tous les présents. Le poste se vide aussitôt après; le Cdt du 3^e bataillon se rend à son poste de combat. Je reste seul avec ma liaison.

Les tirs d'artillerie recommencent dans toute leur ampleur dès les premières heures du jour, l'ennemi répond ; il nous attend.

La vallée de la Somme est à ce moment couverte d'un épais brouillard qui ne se lèvera qu'à l'heure de l'attaque.

On attend l'heure H avec une impatience fébrile!

7 h. 30, les vagues sortent de la tranchée... l'attaque est bien partie!...

III

L'ATTAQUE DU 1er JUILLET

L'attaque de la 11^e division, dont le 7-9 occupe le centre, appuie sa droite à la Somme, sa gauche à l'est de Maricourt; elle débouchera le 1^{er} juillet à 7 h. 30 simultanément sur tout son front. Elle sera menée de droite à gauche par les 37^e, 79^e (avec 1 bataillon du 69^e), 26^e. Elle a pour objectif Curlu, le plateau au nord de la route de Péronne, les abris du bois de l'Endurance.

I. - DISPOSITIF D'ATTAQUE.

Le dispositif d'attaque du régiment a été conçu avec l'intention, tout d'abord, d'enlever le bastion du bois Y, puis, sans arrêt, de poursuivre la manœuvre en direction de l'objectif fixé par le commandement : crucifix de Curlu (à l'intersection de la route de Péronne et de chemins de terre à 500 mètres au N. de Curlu), le plateau qui surmonte la longue croupe au N. de la route de Péronne.

Le terrain à conquérir à l'intérieur des lignes allemandes a une profondeur de 1.500 mètres.

L'attaque vise successivement :

- a) l'enlèvement du bois Y ; son nettoyage. Il a une profondeur de 400 mètres ;
- b) la prise de la tranchée du Vilebrequin qui forme la gorge du bastion ; elle est établie sur un chemin de terre orienté N.-S. qui mène à Curlu ;
- c) la possession du boyau de la Scie, tranchée organisée, qui soutient vers l'arrière le bastion du Bois Y. Elle est établie à mi-pente de la croupe que doit atteindre le régiment et commande le Vilebrequin à 200 mètres en arrière ;
- d) enfin la conquête du Plateau à l'est de la Scie.

Ce dernier résultat obtenu on s'arrêtera et on s'organisera aussitôt : la droite au crucifix de Curlu (liaison avec le 37°) ; le centre sur le plateau à hauteur de l'observatoire et de positions de batteries, indiquées sur la carte; la gauche (69° en liaison avec le 26°) à l'extrémité E. d'un groupe d'abris nettement marqués sur le plan directeur.

Pour le régiment la prise du bastion du bois Y est la partie la plus délicate de l'opération.

Je l'ai déjà exposé, le bois Y. est, par rapport à nous, à contre pente sur le côté ouest d'un thalweg descendant en direction N.-S. vers la Somme qu'il atteint près du moulin de Fargny.

Maître du Bois Y, il faut enlever le Vilebrequin et la Scie protégés par des réseaux.

Puis, au delà de la Scie, c'est le terrain libre jusqu'à l'objectif final.

La mission du régiment est sérieuse. La préparation faite par l'artillerie paraît très bonne d'après les photographies d'avion; quelques patrouilles ont pu vérifier que le 1er réseau de fils de fer ennemi est très abîmé.

Les dispositions prévues pour le développement de l'attaque sont des plus simples. On ne manoeuvre pas sous le feu, aussi faut-il qu'à l'avance chacun sache exactement ce qu'il doit faire.

La direction d'attaque : la ferme Rouge (qu'on ne voit pas) est O.-E. très facile pour l'emploi de la boussole.

Le bois Y sera enlevé par enveloppement, manoeuvre délicate et intéressante puisque, dès qu'elles auront atteint les flancs du bastion, les unités chargées au nord et au sud de l'encerclement devront s'arrêter pour ne pas aller se mêler à celles qui attaquent la face et progressent à l'intérieur; ces unités auront donc à se redresser pour marcher

ensuite vers l'objectif final. L'étendue du front et des flancs du bastion, la protection latérale à assurer à l'attaque donnent au front d'attaque du régiment un tel développement (1.500 m.) que mes 2 bataillons de 1re ligne sont insuffisants ; aussi, comme je l'ai déjà dit, on m'a donné pour toute l'opération de la journée un bataillon du 69° (Cdt Vétillard).

Le dispositif au départ vise donc la conquête entière du bastion du bois Y jusqu'au Vilebrequin :

- 1^{re} ligne, de droite à gauche : 2^e Bataillon, 3^e Bataillon, 1 Bataillon du 69° ;

- 2^e ligne, en réserve de régiment : 2^e Cies du 1^{er} Bataillon (1^{er} E.M. et les 2 autres Cies sont en réserve de brigade).

La zone d'attaque est répartie, pour toute l'opération, entre les 3 bataillons de 1^{re} ligne.

Le 3^e bataillon du 79°, au centre, est bataillon de direction. Il attaquera droit devant lui le front du bastion. Il marchera en direction (O.-E.) de la ferme Rouge située au delà du plateau dont on voit très bien la partie supérieure des tranchées de départ. Le bataillon est renforcé par une C.M.

Le 2^e bataillon, à l'aile droite, attaquera la partie sud du front du bastion et son flanc sud ; il devra se redresser pour poursuivre la conquête des objectifs de sa zone d'attaque. Il est en outre chargé de la liaison avec le 37° qui marchera sur Curlu. Le bataillon est renforcé par 1 /2 C.M.

Le bataillon Vétillard du 69°, à l'aile gauche du régiment, doit exécuter au nord du bastion une manoeuvre semblable à celle du 2^e bataillon du 79° : attaque de la partie N. du front du bastion et du flanc nord. Il assurera la liaison avec le 26° et sera appuyé par 1 C.M. de son régiment.

Le 3^e bataillon, au centre, front d'attaque 400 mètres, est en colonne double. Ses compagnies elles-mêmes en colonnes doubles. Il forme (suivant l'expression de l'époque) 4 vagues qui devront progresser à 50 mètres de distance l'une de l'autre. La C.M. qui l'appuie est placée initialement sur la tranchée de départ, elle progressera avec la 2e vague.

Le 2^e bataillon à droite attaque.

Le front du bastion qui lui incombe avec 2 Cies en colonne, avec 1 S.M., dans la même formation que le 3^e bataillon ;

Le flanc sud avec 1 Compagnie (sur 2 vagues) et 1 S.M. ;

Sa 4^e Compagnie avec 1 peloton (2 sections) flanque l'attaque au sud et assure la liaison avec le 37°. 1 peloton reste au chef de bataillon pour parer aux aléas.

Le bataillon du 69° à l'aile gauche doit opérer dans les conditions indiquées pour le 2^e bataillon du 79°.

Les deux premières vagues sur tout le front d'attaque sont réunies dans la tranchée de départ qu'elles quitteront ensemble ; elles prendront leurs distances au cours de la progression. Procédé de l' " accordéon " qui assure à ces éléments de ne pas être séparés par un tir de barrage appliqué sur la tranchée aussitôt après la sortie de la première vague.

Les deux autres vagues de l'attaque frontale sont placées dans les tranchées aménagées un peu en arrière de la parallèle de départ.

Afin de faciliter le placement face à leur objectif des unités chargées de l'encerclement du bastion, des tranchées ont été creusées, dans ce but, peu avant l'attaque, obliquement et en avant du front que nous occupions en secteur. Bien camouflés les travaux ont échappé à l'observation ennemie.

Avec les deux premières vagues de l'attaque frontale marchent 4 groupes de nettoyeurs de tranchées. Ils sont formés des grenadiers des Cies de 2^e ligne complétés à l'effectif de 25 hommes par des sujets choisis et commandés par des sergents grenadiers et 2 caporaux. En outre, 2 sections de nettoyeurs sont fournies par les compagnies de réserve du régiment; elles sont placées en arrière des bataillons d'attaque.

Les nettoyeurs ont un brassard distinctif qui permet de les reconnaître et de justifier leur arrêt en arrière des vagues d'assaut.

En arrière des bataillons de 1^{re} ligne

La réserve de régiment (2 Cies du 1^{er} Bataillon et 1 C.M.), sous les ordres du capitaine Gérard, est dans les tranchées de Nancy.

Les compagnies en colonne double se mettront en marche à H. et progresseront à 100 mètres des unités de queue des bataillons de 1^{re} ligne.

1 /2 C. M. a été en outre placée en arrière du 2^e bataillon, mais en fait elle sera portée en 1^{re} ligne au départ, ce qui est plus logique.

Les pionniers du régiment et 1 section de territoriaux transportant du matériel suivront les unités de réserve.

Les canons Brandt et le canon de 37 sont en batterie près de la tranchée de départ, prêts à appuyer les bataillons de 1^{re} ligne.

Pour mémoire, l'E.M. du 1^{er} bataillon et 2 compagnies en réserve de brigade sont à la Corne N. du bois de Fargny.

II. - DÉVELOPPEMENT PRÉVU DE L'ATTAQUE

Comportera 2 parties :

1° - Conquête du terrain jusqu'au boyau de la Scie (inclus) ;

2° - Poursuite de l'attaque jusqu'à l'objectif final.

Première partie.

Le régiment enlèvera sans arrêt tout le terrain englobant l'organisation du bastion du bois Y et s'étendant de la tranchée de départ au boyau de la Scie (inclus).

A H-15, chacun sera à son poste de combat.

Le colonel à son P.O. sur la tranchée de soutien ; Les chefs de bataillon sur la tranchée de 1^{re} ligne.

A H : le dispositif du régiment, en entier, se portera en avant ; la marche aura lieu en terrain découvert (à l'exclusion des boyaux) la première vague, baïonnette au canon, les autres l'arme sur l'épaule.

La première vague seule est déployée en tirailleurs ; les autres vagues sont en lignes de colonnes d'escouade par un (*)

(*) La compagnie a 4 sections. La section comprend deux 1 /2 sections, chaque 1 /2 section a 2 escouades.

La première vague mènera initialement le combat; elle ne sera alimentée par la seconde qu'en cas de nécessité absolue. Il semble, d'après la préparation d'artillerie, sauf imprévu auquel devraient parer les vagues successives, qu'elle pourra atteindre avec ses seuls moyens la tranchée du Vilebrequin.

Aux ailes du dispositif seulement les unités qui auront attaqué obliquement les flancs du bastion Y ne devront pas les dépasser; elles se reformeront et passeront en soutien de leurs bataillons (c'est une manoeuvre fort délicate).

Ayant atteint le Vilebrequin, la 1^{re} vague, aidée de la 2^e, poussera jusqu'à la Scie où elles s'arrêteront et qu'elles occuperont.

A leur suite : la 3^e vague, suivie de la 4^e, aura atteint le Vilebrequin.

La réserve du régiment aura sa 1^{re} ligne d'abord à la tranchée de départ, puis à la tranchée des

menuisiers (front du bastion Y.) ; sa 2^e ligne à ce moment sera à la tranchée de départ.

La C.M. de réserve gagnera successivement la tranchée de départ puis s'établira sur la tranchée des " Menuisiers ", prête à appuyer la progression des unités de 1^{re} ligne.

La réserve du régiment sera alors en mesure, s'il était utile, de parer à un retour offensif de l'ennemi.

Deuxième partie.

Poursuite de l'attaque jusqu'à l'objectif final, sur l'ordre du colonel.

Les 1^{re} et 2^e vagues s'organiseront dans les boyaux de la Scie et du Vilebrequin.

Elles seront dépassées par les 3^e et 4^e vagues (Cies en colonne double) qui progresseront vers l'objectif final fixé au régiment : à droite : crucifix de Curlu ; au centre plateau de l'Observatoire jusqu'aux emplacements de batteries allemandes (4732 et 4434) ; à gauche : l'extrémité E. des abris du bois de l'Endurance.

Les C.M. qui ont progressé avec les bataillons de 1^{re} ligne s'établiront sur la Scie, prêtes à appuyer les éléments d'attaque et assurer la possession de la Scie.

Les déplacements progressifs des P.C. des chefs de bataillon et du colonel, l'organisation des liaisons téléphoniques au cours de la progression, sont fixés.

Appui d'artillerie

Le régiment est appuyé par deux groupes de 75 : 1 du 8^e (AD11) et 1 de l'AD 72.

(*) Front d'attaque y compris les flancs du bastion : 1.500 mètres ; après l'enlèvement du bastion il est réduit à 1.000 mètres.

L'accompagnement de l'attaque est ainsi prévu (Le barrage roulant n'est pas encore en application) :

A H : tir sur les tranchées de 1^{re} ligne allemandes, étendu jusqu'au Vilebrequin.

Si l'observation à la vue est possible, l'artillerie suivant les progrès de l'infanterie transportera progressivement son tir en entier sur le Vilebrequin, puis la Scie ; enfin sur l'objectif final.

Des fanions lui permettront de suivre plus facilement la marche des fantassins ; la ligne atteinte en fin d'attaque sera marquée par des panneaux de toile blanche et rouge.

Dans le cas (ce qui arrivera) où l'attaque ne pourrait être suivie à la vue :

A H : tir sur le front et les flancs du bastion.

Dès que l'attaque aura atteint les Menuisiers (H + 3), transport du tir sur le Vilebrequin.

A H + 10 : transport du tir sur la Scie.

A H + 15 : transport du tir sur l'objectif final.

Au cours de la progression il est recommandé aux éléments de 1^{re} ligne de serrer au plus près des projectiles; après la traversée du fond du ravin, sur les pentes ascendantes, ils devront s'en rapprocher jusqu'à 50 mètres.

Organisation de la position conquise.

L'objectif final atteint, les bataillons de 1^{re} ligne l'occuperont : chacun avec 2 Cies et 1 /2 C.M.

Les compagnies seront organisées en profondeur, chacune d'elles ne laissant en 1^{re} ligne qu'une section ou deux au maximum.

Les 2 C.M. qui ont marché avec les bataillons de 1^{re} ligne étayeront la défense.

Les éléments des 3^e et 2^e bataillons et du bataillon du 69^e disponibles s'établiront, en soutien, à la Scie et au Vilebrequin.

La réserve du régiment avec 1 C.M. occupera la tranchée des Menuisiers et la tranchée de départ.

Telles sont résumées les dispositions arrêtées dans l'ordre du 25 juin.

Toutes les prescriptions que l'ordre contenait ont été très étudiées, la manœuvre est montée comme un ballet; elle doit l'être ainsi. Depuis longtemps j'en ai causé avec mes sous-ordres et je n'ai finalement rédigé mon ordre qu'en plein accord avec mes chefs de bataillon et sûr d'être compris. Chacun connaît parfaitement sa mission, son rôle et sait ce qu'il attend du voisin. Aux soutiens de parer aux incidents imprévus s'il s'en produit à l'intérieur des unités; au colonel de prévoir l'emploi de sa réserve : comment et jusqu'où la faire progresser pour l'utiliser en temps opportun, pour tenir les lignes successivement conquises ou parer à un accident.

Lorsque tout est ainsi monté, la confiance s'empare de tous et, à moins d'incidents graves, l'attaque comme nous le verrons pour celle du 1er juillet doit réussir, chacun y allant à fond.

Il faut attaquer fort et vite.

Oui, quand tout est bien préparé et prévu, ce qui demande du temps et du calme. Il faut toujours s'attendre à des incidents du fait de l'ennemi et par le dispositif être prêt à y parer.

Et puis alors pour les éléments de 1^{re} ligne, en avant ! sans regarder derrière soi.

Des attaques ainsi montées et bien préparées par l'artillerie ont toujours réussi. Une belle attaque couronnée de succès élève le moral très haut malgré les pertes inévitables qu'elle entraîne.

Si une telle attaque échoue, il faut la reprendre au plus vite pour profiter des bénéfices acquis dans la préparation et ne pas laisser à l'ennemi le temps d'y parer.

Il y a toujours de la casse à la guerre, il faut le savoir et la prévoir. Et alors, j'aime mieux risquer et subir des pertes même très vite que de marcher timidement, je n'ose pas dire trop méthodiquement. Dans ce cas les pertes se feront subir plus lentement mais elles seront tout aussi élevées et le moral de la troupe sera soumis à de très graves épreuves.

D'autre part, une attaque sans préparation bien poussée, exécutée sans une pleine confiance est vouée à l'insuccès... et dégoûte le moral !

Que d'attaques ont déçu le commandement ? La conséquence de leur échec a été de les renvoyer parfois à plusieurs jours ; mais alors tout est à recommencer et, après réflexion, on affronte moins allègrement un danger qu'on n'a pu surmonter antérieurement.

J'ai eu l'honneur de commander à de bien belles troupes et à la fin de septembre 1918 j'ai vu au nord de Saint-Quentin (au bois de l'Autruche) un de mes bataillons de chasseurs recommencer trois fois, au cours de la journée, l'attaque d'un gros objectif et finalement s'en emparer en faisant de nombreux prisonniers. Et ce bataillon était, en l'absence du chef de bataillon, commandé par un capitaine de réserve, un universitaire ! Mais les chasseurs en voulaient !

Avec nos belles troupes, en captant leur confiance, ne peut-on tout oser : si, mais je l'ai dit et je le répète, en cherchant à mettre tous les atouts dans son jeu. Comme au bridge, il y a l'adversaire ; et tout dans une vie active comporte un risque... il faut en avoir le goût et aimer à le courir. C'est une des premières qualités militaires, celle que doit posséder tout chef digne de ce nom.

Certes les dispositions prises dans mon ordre en vue de l'attaque du 1^{er} juillet ne sont pas idéales, elles appellent aussi quelques critiques et je vais au-devant d'elles.

La profondeur du régiment est de 500 mètres. Peut-être les réserves auraient-elles pu être plus éloignées des bataillons de 1^{re} ligne, mais je suis bien encadré et j'ai hâte d'avoir les fractions de tête des réserves et la C.M. à la tranchée des Menuisiers d'où, par leurs feux, elles battront les pentes du plateau que nous voulons enlever ; je les arrêterai donc quand et aussi longtemps que je voudrai.

Et après la conquête de l'objectif final, mon dispositif aura 1.500 mètres de profondeur avec échelonnement des unités d'infanterie et de mitrailleuses.

C'est la première fois que nous utilisons le fusil mitrailleur C.R S.G. L'emploi tactique que j'en fais ? je l'ai déjà dit. Pour moi c'est l'arme du chef de section. Le combat est mené réellement et le sera encore par ceux que l'on a décorés du nom qui évoque l'agilité, la souplesse, " les voltigeurs ". Le F.M. est pour eux un appoint sérieux mais très aléatoire avec l'arme de l'époque sujette à des enrayages très fréquents. Aussi avais-je cru en garder en réserve de bataillon et même de régiment pour remplacer en 1^{re} ligne ceux qui feraient défaut. Le F.M. de 1916 a du reste peu d'adeptes et, après la bataille et ses suites, je doublerai presque le nombre de mes fusils grâce à ceux que je récupérerai dans le secteur et que d'autres unités auront abandonnés.

Aujourd'hui, avec notre excellent F.M. certains esprits vont si loin, qu'à l'inverse de 1916, c'est lui qui mène la bataille et le voltigeur (8 % dans la division d'infanterie actuelle) n'est que son appoint ! C'est aller un peu loin à mon avis, que voulez-vous. Qu'on le laisse donc à son rôle d'appui des voltigeurs qu'il ne saurait remplacer en tout, car ce sont eux, en définitive, qui assurent et marquent le succès.

Les mitrailleuses. J'ai 2 Cies sur 3 qui accompagnent les unités de 1^{re} ligne. A l'heure H elles sont près de la tranchée de départ, prêtes à appuyer la première vague et à la recueillir en cas d'échec. Mais, comme dans le cas que nous étudions, dès qu'elles sont dépassées par les hommes elles ne peuvent plus tirer, elles n'ont qu'à progresser au plus près de la première vague, pour gagner au plus vite la tranchée des Menuisiers; de là elles pourront alors appuyer la progression ultérieure dans le ravin du Vilebrequin.

On dira : mais au début elles auraient pu tirer dans les intervalles ménagés. Quels intervalles ? Mais il n'y en a pas sur une ligne de combat, sauf en théorie. Dans la pratique, à moins qu'ils ne soient énormes ou résultent d'attirance de couverts, ce qui est alors grave, au début même de la progression les intervalles disparaissent. Il en est de ces intervalles théoriques comme du défaut de l'alignement des combattants de la ligne de feu ou plutôt de la ligne d'assaut. Que de fois, au cours d'exercices, j'ai entendu tempêter des chefs : " Ne marchez donc pas alignés ! " ; " Regardez-moi cet alignement ! " Voyons ! au feu, l'homme le recherche l'alignement pour des raisons morales, allez donc l'en empêcher !

Mais je reviens à mes mitrailleuses. Mes 2 compagnies qui progressent avec les bataillons de 1^{re} ligne

ont leurs instructions ; je n'y changerais rien.

La 3^e compagnie est avec la réserve de régiment. Ah ! il aurait fallu aujourd'hui l'employer en "base de feux" mais où ? dans le cas particulier ce ne sera possible d'en trouver une que lorsque je pourrai utiliser cette fameuse tranchée des Menuisiers où, d'après les ordres donnés, elle va s'établir prête à aider les unités qui progressent. C'est bien " la base de feux ", mais à cette époque le nom n'était pas inventé et on n'a pas attendu cette trouvaille de terminologie pour faire aussi bien.

Elle aurait pu faire du tir indirect ? Ça, peut-être, mais nous ne possédons pas encore les moyens de l'exécuter et puis ce mode d'emploi présente aussi le risque d'immobiliser trop longtemps des unités et de ne plus pouvoir en disposer en temps utile dans la progression.

Certes je ne défends pas les dispositions prises dans mon ordre. Je ferais de même.

Mais je voudrais simplement appeler l'attention sur les conditions d'emploi d'armes excellentes, armes dont l'emploi est plus commandé par le cas concret et le terrain que par une application étroite du règlement. Méfions-nous de la théorie et de son application poussée à l'excès. Du bon sens toujours. A la guerre on ne fait pas des tirs à blanc qui permettent tout sur les terrains d'exercice. Est-ce qu'il n'y a pas un de nos ancêtres qui disait : " Comme vient le vent, il faut mettre la voile ? "... Bon sens, cas présent... et nous aurons trouvé bien vite, avec le sentiment de la réalité, le meilleur emploi de nos excellentes armes automatiques. Si j'osais, je dirais : ne cherchons pas le fin du fin au delà des limites permises. Gare aux applications d'école... ou aux écoles d'application...

Digression un peu longue, peut-être incomplète et peu claire. Je m'en excuse et je reviens à l'exécution réelle de mon attaque du 1^{er} juillet.

Le 1er juillet. - Dans la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet les unités ont pris leur dispositif d'attaque. A 1h.30 tout le monde est en place.

Vers le milieu de la nuit arrive le message : H : 7h.30 !

Personne n'a dormi, les tranchées sont encore boueuses, résultat des pluies de ces jours derniers. On met en place les passerelles de franchissement pour faciliter le passage des tranchées à tous les éléments et puis il faut assurer le passage aussi à travers le magma de fils de fer qui couvrent nos tranchées de 1^{re} ligne. Cette opération faite par des équipes spéciales armées de cisailles est terminée avant le jour. Et on attend !

Les montres sont réglées : à 6 heures, le commandant Chevallier, commandant le 3^e bataillon me quitte pour se rendre à son poste de commandement de départ.

Dieu ! que les minutes sont longues ! Le brouillard qui couvrait le champ de bataille se lève presque entièrement. Il ne reste qu'un peu de brume qui cachera heureusement le départ des tranchées !

Mais l'artillerie ne pourra nous suivre à la vue ; on s'en tiendra à l'horaire convenu et bien prétentieux. On verra bien !

A 7 h.15 tout est prêt; je rends compte à la brigade.

Au-dessus de nous passent les obus envoyés chez l'Allemand. On a beau dire que l'artillerie sera silencieuse jusqu'à H ! Quelle blague ! Il faut ajuster les tirs, remettre les réglages au point... la canonnade commence avec le jour. Plus tard, lorsque les barrages roulants seront inventés, on réduira strictement dans les ordres à de simples réglages de vérification les tirs prévus à H; mais dès H - 2 heures ou H - 3 heures même ce sera déjà le roulement du barrage ! L'ennemi est-il surpris ? Mais non ! il sait bien que nous allons attaquer. Il y a bien longtemps d'ailleurs qu'il est prévenu par notre préparation. Ce qu'il ne sait pas c'est l'heure H que le déclenchement des tirs d'artillerie lui annonce. En prévision de l'attaque imminente il exécute fréquemment des tirs préventifs... Mais il ne peut les soutenir indéfiniment sans risquer une consommation exagérée de munitions. Le hic est de sortir des tranchées au moment où il a interrompu ses barrages et que H coïncide avec cette interruption. Question de chance. C'est ce qui va arriver le 1^{er} juillet.

7 h. 25... plus que 5'... plus que 4'... 2' !...

Je suis debout sur la tranchée près de mon P.O., le régiment doit couler autour de moi.

H - 1' les vagues sortent des tranchées. A côté de moi passent mes poilus. Ils tendent le dos, un peu courbés, les dents serrées, une expression indéfinissable se voit sur leurs figures aux traits tirés par une nuit blanche et l'émotion. Je l'ai déjà dit, que celui qui n'a pas senti un malaise dans ce moment vienne donc le dire ! Ce n'est pas la peur, mais cette marche à la mort, peut-être, donne de l'angoisse !

Le régiment est magnifiquement parti. Avec mes jumelles, je suis la 1^{re} ligne : elle approche de la 1^{re} ligne de tranchées ennemies.

L'ennemi cette fois est prévenu, mais son tir ne peut plus empêcher mes éléments de 1^{re} ligne et mes réserves de sortir de leurs emplacements. Le tir de barrage ennemi n'est pas très dense.

Pourvu que ma première vague arrive au bois Y avant que l'Allemand ait pu sortir de ses abris et l'y

surprendre !

Eh ! oui, ça colle. Un message à la brigade “ attaque bien partie, a atteint les tranchées de 1^{re} ligne ennemies ”.

Et puis ce sera tout pendant un long moment : je suis traversé par les xxx de réserve, on n'entend plus rien de la 1^{re} ligne, je ne sais plus rien !

Je me suis souvent demandé, cas de conscience, si je n'aurais pas dû partir avec ma première vague accompagné de mon drapeau ! C'est un geste... très beau... mais quel est son avantage ? D'abord sur un front d'attaque étendu ce geste n'est profitable qu'aux voisins immédiats. L'apprécient-ils... dans ce moment de grave émotion ? Le colonel parti, qui va parer aux incidents, qui va donner des ordres aux réserves ?

“ Si vous voulez bien commander le régiment en cas d'action, commandez-le toujours en dehors de l'action et restez tranquillement au moment d'exécution... ”

Ce sont les conseils du colonel Hygoutchy, attaché militaire japonais dont j'ai déjà parlé. Et comme il a raison !

On a au cours de la guerre parlé de grands chefs “ chargeant en 1^{re} ligne ”... pas des cavaliers, des fantassins. Geste très beau, faisant tableau. Mais après leur départ, qui commandait la grande unité ? car souvent leur absence était de très longue durée : c'était le chef d'E.M. et à lui les graves responsabilités à prendre et tous les ennuis que renferme cette noble situation. Je l'ai été fort longtemps chef d'E.M., je sais ce que c'est ! S'il y a des fleurs elles seront pour le grand chef, s'il y a des... chardons, ce sera pour le chef d'E.M.

Non, à mon avis, le chef où il doit être. C'est moins brillant, mais son action continue assure et confirme le succès. Il y a des ordres à recevoir, à donner; qui les donnera en son absence avec l'autorité voulue et son expérience ?

7 h. 45, je ne sais rien, les communications téléphoniques ne m'assurent pas encore la liaison avec mes éléments de 1^{re} ligne, mais la coulée normale des réserves du régiment m'assure que cela va très bien puisque leur mouvement est continu.

Et en effet, à la jumelle, je vois bientôt mes éléments de 1^{re} ligne monter les pentes est du ravin du bois Y et marcher vers l'objectif final. Tout joyeux j'en rends compte à la brigade.

Le tir allemand déclenché n'a duré que peu de temps ; il se ralentit, puis quelques obus seulement... et des prisonniers affluent à mon poste d'observation.

A 8 heures exactement, je vois ma 1^{re} ligne arrêtée sur le plateau, les hommes ont posé leurs capotes, on travaille !

L'objectif du régiment, sur tout son front a été atteint à 7 h.50 ! Vingt minutes pour franchir dans un terrain bouleversé par les obus les 1.500 mètres de profondeur dans les tranchées ennemies, c'est épatant !... Comme je suis heureux de téléphoner à la brigade : “ 7 h.50, objectif atteint !... ”

L'attaque s'est poursuivie sans arrêt les hommes courant aux projectiles d'artillerie qui les précèdent.

Et j'ai enfin quelques renseignements par coureurs puis par téléphone. Aucune nouvelle du bataillon du 69^e ; mais, je le sais par ailleurs, il est en liaison avec le 3^e bataillon du 79^e.

La manœuvre s'est déroulée comme il avait été prévu :

Au 3^e Bataillon : les 9^e et 11^e Cies de 1^{er} échelon, les 2 vagues confondues se sont arrêtées à la Scie où elles ont été dépassées par les 10^e et 12^e Cies qui ont atteint l'objectif final.

Au 2^e Bataillon : la 6^e Compagnie (Grand, un cavalier venu dans l'infanterie, officier plein d'allant et de cran) a atteint le Vilebrequin et la Scie ; les 5^e et 8^e ont gravi les pentes dites de l'observatoire, au nord du Crucifix. La 5e Compagnie, à droite, est au crucifix de Curlu en liaison en arrière à droite avec le 37^e. La 8^e Compagnie, à gauche de la 5^e, est en liaison avec le 3^e bataillon.

Celui-ci appuyé par la C.M., travaille sur l'objectif final, en liaison à gauche avec le 69^e.

Les 2 bataillons articulés en profondeur occupent : en 1^{re} ligne l'objectif; en soutien la Scie et le Vilebrequin.

Les 2 compagnies du 1er bataillon et 1 C.M., réserve de régiment, occupent, comme il était prévu, la tranchée des Menuisiers (front du bastion Y) et notre tranchée de départ.

Nous sommes parés à tout retour offensif des Allemands.

A ma droite le 37^e s'est porté à l'attaque de Curlu. Mais les organisations du village ont été insuffisamment détruites et le 37^e ne peut l'enlever. De ce fait ma droite, au Crucifix, est très en l'air : elle est soumise au feu d'infanterie ennemi partant des lisières nord du village et peut difficilement s'organiser.

Le capitaine Provillard qui commande les 2 compagnies de tête du 2e bataillon est très inquiet.

Dans la matinée la situation de ce côté ne s'améliore pas et au début de l'après-midi ma droite (5e Compagnie) est soumise à un violent bombardement. Les pertes de la 5^e Compagnie, les seules importantes de la journée pour le régiment, sont très élevées, mais elle tient !

L'attaque de Curlu sera renouvelée avec succès en fin d'après-midi après un marmitage effroyable du village et l'arrivée du 37^e à ma hauteur, en liaison avec moi aux Carrières Lutzow, au sud du Crucifix, soulagera enfin ma 5^e Compagnie.

Le résultat de la journée a été très brillant; l'objectif atteint en vingt minutes; nous avons progressé de 1.500 mètres chez l'adversaire l'obligeant à replier ses batteries avancées. C'est au pas de course dans un terrain lunaire que mes hommes ont réalisé notre manœuvre.

Les signaux convenus avec l'artillerie ont permis à cette dernière de plaquer ses tirs d'arrêt devant notre front et malgré les bombardements ennemis nous ne lâcherons rien du terrain conquis.

Je suis radieux.

Dès 8 heures, de nombreux prisonniers ont été amenés à mon P.C. Les Allemands ont été surpris par l'attaque et beaucoup ont été cueillis dans les abris. Ils sont ahuris par l'effet de notre artillerie. L'un d'eux, libraire à Nuremberg, à qui je dis : " Cette fois nous gagnons la guerre " me répond vivement : " Non ! c'est nous qui serons vainqueurs ! " Ils sont coriaces !

Comme je ne puis immédiatement quitter mon P.C. pour aller aux bataillons de 1^{re} ligne, le commandant Lancelot, qui piaffe d'impatience, part pour surveiller l'exécution de mes ordres au sujet du dispositif à réaliser, des travaux à exécuter, en attendant une nouvelle marche en avant ! Il n'y a rien devant nous, pourquoi ne pousse-t-on pas ? Quel succès- nous aurions... et puis ne nous a-t-on pas dit que c'était le début de la fin de la guerre.

Mais l'artillerie ne se déplace pas ; nous ne pouvons continuer sans elle ; et puis nous ne connaissons que ce qui se passe devant nous. Pourtant nous apprenons qu'au sud de la Somme les coloniaux ont remporté un magnifique succès. Les Anglais à notre gauche ont aussi progressé. Alors ? et les réserves qui sont si loin... que font-elles ? Je donne ici l'impression d'un exécutant; le haut commandement a ses raisons que je ne connais pas.

Vers 10 heures passe à mon poste de commandement le commandant de Vezins, mon artilleur d'appui direct. Il est très joyeux, je ne sais trop ce qu'il va faire en 1^{re} ligne, causer avec les fantassins, après tout c'est une excellente idée !

A ce moment, le général Vuillemot, commandant la 11^e division, dont le P.C. est sur les hauteurs du bois de Vaux, au sud du secteur de la D.I. piaffe aussi d'impatience. Il me prévient qu'il arrive prendre mon P.C. Si vite ! C'est ce que nous avons appelé plus tard, dans la Somme même, l'offensive des P.C.

Il faut du reste que je me rapproche des éléments avancés du régiment. Nous déjeunons en hâte, à la fois très mal et très bien, et, après avoir réglé la marche des ravitaillements en vivres, matériel, etc... je pars pour aller occuper un P.C. allemand à la lisière est du bois Y. : c'est la " relève du boche !"

En traversant le bois Y nous avons cueilli un prisonnier ; il est étendu sur le dos, sa baïonnette à la main, prêt à un mauvais coup. Un peu bousculé il est envoyé à l'arrière.

Je suis encore à ce moment inquiet pour ma droite, mais le succès du 37^e en fin de journée me remet en pleine confiance.

Le soir est très calme, les Allemands ont dû modifier leur système d'artillerie, nous ne recevons que quelques coups de canon; ils paraissent jetés au hasard !

A la nuit, on se reposera et avec quelle joie dans un lit que la veille occupait, un collègue ennemi : un lit en treillage de fil de fer bien entendu !

Les ravitaillements en vivres ont pu se faire dans la soirée avec les cuisines roulantes venues de jour jusqu'au bois Y, je ne sais vraiment comment !

La nuit tombe.

Au cours de la nuit je suis réveillé par l'arrivée d'un obus sur le poste qui est fortement ébranlé mais je suis si fatigué que je me rendors aussitôt. C'est un coup de 150 qui est venu se placer, sans éclater, à côté de l'entrée de l'abri orientée vers l'ennemi. Un mètre plus à droite, l'obus entrait et venait troubler horriblement notre sommeil! Il y a un Dieu pour les soldats ! Aussi, dès le jour, l'entrée du poste est-elle couverte par une protection, mince d'ailleurs, plutôt morale, en sacs à terre.

Le 2 juillet. - Dans la matinée, j'ai la visite du colonel Hallier et de ses 2 officiers, le capitaine de Ravinel et le capitaine de la Font, ils sont comme toujours charmants au possible et enchantés du succès de la brigade.

Dans l'après-midi passent des officiers l'E.M. de la D.I., du C.A. et de l'armée. Parmi ces derniers, le colonel Spears, de l'armée britannique, que j'ai beaucoup connu au G.Q.G. C'est un homme délicieux, parlant le français comme nous, très beau soldat, actuellement parlementaire et écrivain militaire très distingué.

Le succès du régiment a été réellement très beau, je suis très félicité et tout ému de tant d'éloges !

Dans la journée l'ennemi nous bombarde violemment, mais les hommes sont déjà abrités. Toutefois on

poursuit activement les travaux d'organisation, on enlève les fils de fer allemands et avec les débris on crée des réseaux en avant de notre front.

Pour combien de temps sommes-nous là ?

Un pauvre bougre allemand m'est amené, il a été trouvé dans un abri ; dès qu'il me voit il tombe à genoux; il se dit Polonais père de cinq enfants et demande la vie sauve ! Pauvre type... nous n'avons jamais eu l'idée de la lui enlever.

Le 3 juillet. - Dans la matinée arrive à mon P.C. le général Vuillemot avec son chef d'E.M., le commandant d'Alauzier, un brave à tous crins et que tout le monde connaît à la division.

Le général vient simplement me dire : "Le 37^e est un peu fatigué, vous allez le relever cette nuit avec votre régiment et demain matin vous attaquerez Hem".

Faire dans la même nuit une relève, une mise en place dans un secteur inconnu et aussitôt une attaque, cela me paraît bien rapide; aussi je demande à être relevé dans la nuit, de faire mes reconnaissances le lendemain, d'entrer en secteur la nuit suivante et d'attaquer le surlendemain.

Le général se rend à mes raisons, mais il est très pressé d'exploiter à sa droite les succès du 1^{er} juillet et ne prend à ce moment d'autre décision que de me faire relever la nuit prochaine par le 69^e.

IV

RELÈVE DU RÉGIMENT EN SECTEUR

(Cartes n° 9 et 10 : *Les Equerres, carrière Eulembourg, Curlu, bois de Gimble, carrière Span, bois de l'Observatoire, le Gingembre, le Sauve qui peut, les Godiches, bois du Fromage, ferme Monacu*)

Et de fait, dans la nuit du 3 au 4 mes bataillons (2^e et 3^e) sont remplacés par deux bataillons du 69^e et mon régiment vient au bivouac à l'arrière.

Le 4 juillet, au jour, mon P.C. est aux abris du ravin de Fargny à 400 mètres à l'est de la route de Suzanne-Maricourt.

Le 1^{er} Bataillon avec 1 C.M., en réserve de brigade, est dans les bois de Fargny ;

Le 2^e Bataillon avec 1 C.M., en réserve de D. I., aux bois de Vaux (au sud de mon P. C.) ;

Le 3^e Bataillon avec 1 C.M., dans les abris du ravin de Fargny.

Le 4 juillet - Comme je devais sûrement m'y attendre, le 37^e a protesté et a voulu lui-même attaquer pour enlever les tranchées à l'est de Curlu (tranchées du Gingembre et des Cantharides) et le village de Hem.

Le 1^{er} bataillon du 79^e, avec la C.M 2 et renforcé par 3 pelotons du 5^e hussards, participera à l'attaque que le 37^e exécutera le 5 au matin ; le 1^{er} bataillon est mis dans ce but aux ordres du colonel Cdt le 37^e.

Le 1^{er} bataillon (Cdt Varaigne) appuyant sa droite à la Somme et flanquant la droite du 37^e aura pour 1^{er} objectif la carrière Span (sur la route de Curlu à Cléry) et suivant les progrès de la droite du 37^e, enlèvera progressivement la tranchée des Godiches (quels noms !), le village de Hem au sud de la route, la ferme Monacu à l'est du village et le bois du Fromage au nord de la route Hem-Monacu.

C'est un joli programme, 2 kilomètres de profondeur !

La Somme, dans la boucle qu'elle forme entre Curlu et Hem, a des bras nombreux laissant entre eux un terrain bourbeux inaccessible. Sa rive droite (nord) est bordée d'une légère bande boisée. C'est un gros obstacle de 500 mètres de large, impraticable. La droite du 1^{er} bataillon est ainsi bien appuyée.

Le front d'attaque du 1^{er} bataillon est de 500 mètres. L'attaque doit avoir lieu le 5 à 7 h.30.

Le 5 juillet à 7 heures - le 3^e bataillon avance 2 Cies en réserve de brigade à la tranchée du Vilebrequin et au Chapeau de gendarme. Le 2^e Bataillon vient au bois en Eperon en réserve de D.I. Les 2 bataillons sont prêts à se porter en avant.

A 7 h. 30 l'attaque du 37^e se déclenche.

Le 1^{er} Bataillon du 79^e à 8 h.30 s'est emparé de la carrière Span et de la tranchée des Godiches au nord de la route Curlu-Cléry qui laisse au sud d'elle le village de Hem. Mais il ne peut enlever ni la tranchée des Godiches au sud de la route, ni la ferme de Hem qui forme avancée au S.-O. du village. Une demande de préparation sur la ferme et le village est adressée à l'artillerie et aussitôt exécutée ; elle paraît efficace.

A 10 heures, l'attaque reprend ; les défenseurs allemands des Godiches craignant d'être tournés par le nord où avancent des patrouilles du 1^{er} bataillon se rendent. Le 1^{er} bataillon fait là plus de 100 prisonniers et

saute dans la tranchée.

Prolongeant l'action du 1^{er} bataillon à sa droite, les pelotons de hussards envoyés directement de la carrière de Span sur la ferme de Hem l'enlèvent et font quelques prisonniers.

Continuant sa progression très méthodique, le 1^{er} Bataillon s'empare de la partie O. de Hem et par infiltration arrive près de la lisière E. où il est arrêté par le tir de mitrailleuses provenant du bois du Fromage et des dernières maisons de Hem.

Une préparation d'artillerie est demandée sur ces 2 points et terminée à 18 heures.

A 18 h.30, l'attaque du 1^{er} Bataillon reprend ; elle réussit à gagner la lisière E. du village et le bois du Fromage, mais elle est arrêtée par les mitrailleuses de la ferme Monacu.

Au cours de la journée de nombreux prisonniers ont été amenés à mon P.C. D'après leurs dires l'ennemi ne songe guère à prendre l'offensive. Beaucoup de mes hommes se sont groupés pour voir ces prisonniers et je suis tout surpris de voir un caporal d'une C.M. s'élancer sur l'un d'eux et lui faire des amitiés !... A mon grand étonnement il me dit : " C'était mon chef de rayon à la Samaritaine ! " Comme on se retrouve !

En fin de journée le 5. Le 1^{er} Bataillon et la C.M. 3 occupent le front, lisière est de Hem, bois du Fromage et sont en liaison à gauche avec le 37^e qui tient le bois de l'Observatoire et la tranchée des Cantharides. Le 1^{er} Bataillon se trouve en échelon avancé par rapport au 37^e. Il est bien organisé en profondeur, ses éléments de queue à la tranchée des Godiches.

Le 3^e Bataillon, réserve de brigade, a été poussé en avant : il a 2 Cies à Curlu et aux carrières de Span, 1 compagnie au Vilebrequin, 1 compagnie dans la tranchée des Equerres (N. de Curlu).

Le 2^e Bataillon, en réserve de division, est au bois en Eperon.

Le 6 juillet. - la matinée est calme. Je sais que je relèverai le 37^e dans la nuit du 6 au 7.

Vers 14 heures, j'étais en train de déjeuner à mon P.C. après avoir donné les ordres pour la relève, lorsque le capitaine Joublot, de L'E.M. de la division, vient me voir et établir la liaison. Je connais Joublot de tout temps, c'est un de mes bons amis de Nancy; il a fait la guerre à l'E.M. de la 11^e DI où il a rendu tant de services.

Nous étions en train de giber lorsque nous entendons une vive fusillade. Nous nous précipitons hors du P.C. d'où on voit parfaitement ce qui se passe dans la cuvette située au nord de Curlu et bordée au N.-E. par les tranchées du Gingembre et des Cantharides.

A notre stupéfaction nous assistons au repli de toute la ligne française dans la région de la route de Péronne ; elle reflue en direction de Hem et s'arrête dans le fond de la cuvette au N. du village près d'une carrière profonde, la carrière Eulenbourg. Que se passe-t-il ?

Extrêmement inquiet, j'alerte le 3^e Bataillon qui se tiendra prêt à soutenir le 37^e et surtout à couvrir mon 1^{er} Bataillon dont la situation très avancée par rapport au reste de la ligne peut être compromise et devenir bien critique. Le 2^e Bataillon lui aussi est alerté.

Je rends compte à la brigade et lui dit mon intention d'engager mon 3^e bataillon.

Entre temps, à la jumelle, je ne cessais d'observer ce qui se passait et je vois un petit groupe d'hommes conduits par un officier que je reconnais : c'est le lieutenant Cordier.

Le lieutenant Cordier commande depuis Verdun la 12^e Compagnie du 3^e Bataillon. Cette compagnie, qui était à la tranchée des Équerres au N. de Curlu, est venue dans la matinée, sur la demande du commandant Châtel du 37^e, renforcer en 1^{re} ligne les éléments de son bataillon : une partie (1 section) près de la chapelle de Curlu ; l'autre partie avec Cordier dans la tranchée du Gingembre près de la route de Cléry.

Voyant le danger couru par le 1^{er} bataillon Cordier se précipite vers les éléments de sa compagnie qui tiennent le Gingembre et avec quelques grenadiers il contre-attaque les Allemands qui se sont installés dans la partie N. du Gingembre.

La canne à la main, tranquillement, donnant par gestes des indications à ses grenadiers, lui et ses hommes chassent l'ennemi à coups de grenades et font des prisonniers : effet de la contre-attaque immédiate sur un ennemi non encore organisé et surpris.

Malheureusement Cordier est arrêté dans sa progression par des tirs de barrage de 75, il a trois de ses hommes tués. Et, comme par enchantement, les fractions du 37^e qui s'étaient repliées dans la cuvette de Curlu, couvertes par le tir de 75, remontent rapidement vers les tranchées qu'elles peuvent réoccuper en partie.

Je suis tranquilisé ; mon 1^{er} bataillon n'a pas bougé et est maintenant couvert sur sa gauche.

Le lieutenant Cordier, pour son action d'éclat, aura la croix de la Légion d'honneur.

Mais tout ce qui avait été pris par l'ennemi n'a pas été réoccupé. Il va falloir le contre-attaquer ou plutôt l'attaquer.

A 17 heures, le 3^e bataillon du 79^e est mis à la disposition du 37^e pour rétablir la situation dans le Gingembre et les Cantharides.

Le 3^e bataillon attaquera avec 3 Cies en 1^{re} ligne, 1 Compagnie en soutien.

A 18 heures, il a repris les Cantharides et le Gingembre.

Entre temps, prêt à toute éventualité, le 2^e Bataillon s'était rapproché et occupait la région du Chapeau de Gendarme, à l'ouest de Curlu.

V

LE RÉGIMENT ENTRE DE NOUVEAU EN LIGNE

La relève du 37^e prévue pour la nuit du 6 au 7 est remise à la nuit suivante ; j'ai d'ailleurs 2 Bataillons en ligne (les 1^{er} et 3^e) aux ordres du colonel du 37^e.

La matinée du 7 est très calme ; à midi les Allemands lancent sur le secteur des obus lacrymogènes.

Au début de l'après-midi, accompagné de Delmas, je me rends au P.C. du colonel Michel, Cdt le 37^e. Il est installé au N. du Moulin de Fargny. Nous échangeons nos impressions pour la relève et je décide de porter mon P.C. au Chapeau de gendarme.

Les gaz sont un peu gênants, mais supportables ; aussi je m'amuse beaucoup de Delmas qui s'est armé de son masque ; nous ne nous en étions encore jamais servi.

Le " Chapeau de Gendarme " que je vais occuper va devenir un lieu fort connu. C'est une carrière située au bord de la Somme à mi-chemin entre le moulin de Fargny et Curlu. Le 37^e l'a enlevé le 1^{er} juillet. C'était le point d'aboutissement à la Somme des tranchées de 1^{re} ligne allemandes.

Ce P.C. a été organisé confortablement, si on peut dire, par les Allemands ; il est profond et spacieux... Si j'en suis le 1^{er} occupant, de P.C. de régiment il deviendra P.C. de brigade, P.C. de division et enfin P.C. de C.A. au fur et à mesure des progrès des attaques.

Il doit son nom à la forme qu'on lui reconnaît de loin un Chapeau de Gendarme ! Il a eu sa célébrité.

Dans la nuit du 7 au 8 juillet, le 79^e relève le 37^e.

Le 8 au jour il a le dispositif ci-après :

P.C. : Chapeau de Gendarme ;

En secteur :

1^{er} bataillon avec 1 C.M. de la Somme à la route de Cléry ; son front tenant la lisière E. de Hem et le bois du Fromage.

2^e bataillon (qui relève le 3^e) avec la C.M. 2 en liaison à droite avec le 1^{er} bataillon, sa gauche au boyau du " Sauve qui peut " en liaison avec le 69^e. Son front passe par la carrière au nord de Hem, la tranchée " Le Tellier " creusée le long d'un chemin de terre venant de Hem et rejoignant le " Sauve qui peut " à l'extrémité des Cantharides.

L'organisation en profondeur s'étend jusqu'à la tranchée des Godiches, les carrières de Span et le bois de Gimble.

Le 3^e bataillon, relevé au nord du "Sauve qui peut " par le 69^e, au sud par mon 2^e bataillon, vient s'abriter à Curlu et à l'ouest autour du Chapeau de Gendarme.

Les travaux d'organisation défensive se poursuivent dans le secteur ; l'emploi d'un chemin de terre de Suzanne au moulin de Fargny et la route de Curlu rendent les ravitaillements de toute sorte très faciles. Le secteur est assez calme. Nous recevons bien du 77 et du 105 mais en faible quantité. Cela ne va pas durer !

Du 9 au 12 juillet aucune préparation d'artillerie ; aucune nouvelle attaque n'est encore prévue, semble-t-il. Mais les artilleries ne sont pas inactives. La nôtre effectue ses déplacements et les environs du chapeau de Gendarme sont bien vite truffés de batteries de gros calibre.

Du côté allemand il y a une activité qui révèle un accroissement très notable de son artillerie.

Certes les artilleries sont aux aguets. On se méfie l'un de l'autre. Et nous allons assister aux plus beaux tirs d'arrêt que j'aie jamais vus.

Qu'une batterie française ou allemande tire à la tombée du jour, la nuit ou au lever du jour elle entraîne le tir de toutes les batteries. Le feu s'allume sur tout le front français jusqu'à la Somme et loin sur le secteur anglais qui prolonge le front français vers le nord. Le tir allemand s'abat sur les premières lignes, les arrières avec une violence inouïe ; puis le calme semble se rétablir pour faire place bientôt à un nouveau tir. Jusqu'à la fin de la bataille de la Somme, il en sera ainsi et on ne peut se faire idée de ce qu'il sera consommé de projectiles jusque fin novembre !

Le spectacle est superbe la nuit, mais bougrement gênant et dangereux !

Le 10 juillet, nous apprenons la relève prochaine de la 11^e division par la 47^e division de chasseurs.

Dans la journée du 11, je reçois, au Chapeau de Gendarme, la visite du colonel Gamelin, commandant la 2^e brigade de chasseurs ; il est accompagné de ses officiers et des 2 chefs de bataillon qui relèveront respectivement mes 2 bataillons en ligne.

Il y a six semaines que nous sommes en secteur ; nos pertes dans cet espace de temps s'élèvent, y compris celles des différentes attaques, à 80 tués, dont 2 officiers (les lieutenants Coby et Leclerc), 319 blessés, dont 5 officiers.

Nous n'avons reçu aucun renfort ; le régime des permissions n'a jamais été modifié.

Aussi que sont les effectifs d'un de mes bataillons à côté de ceux d'un de ces magnifiques bataillons de chasseurs. Ils arrivent des Vosges avec des effectifs plus forts que les effectifs réglementaires : chacun d'eux a 6 compagnies, des C.M. et une fanfare. Comment loger un bataillon dans le secteur d'un des miens. Il n'y a qu'à y mettre l'effectif semblable et refouler le reste et la fanfare dans des abris loin en arrière. C'est ce qui est décidé.

La relève doit avoir lieu dans la nuit du 12 au 13 et être terminée avant le jour. Il n'y a pas un moment à perdre car les nuits sont très courtes et les bataillons doivent venir par Suzanne et le boyau de Suzanne : le trajet est assez long.

Le colonel Gamelin (Actuellement chef d'E.M.G. de l'armée) que je connais depuis Saint-Cyr et que j'ai si souvent retrouvé au cours de ma carrière veut bien accepter de dîner au P.C. avec ses officiers. Comme ils ont dû s'amuser de ce repas mal préparé et servi sur des tables allemandes sales, recouvertes de journaux en guise de nappes. Mais tout de même nous sommes chez l'ennemi et il y a tant de bonne camaraderie dans notre accueil !

Ils sont vraiment très chics ces chasseurs... et je ne me doutais guère à ce moment que ce serait à la tête de neuf beaux bataillons alpins que je terminerais la guerre ! et parmi ces bataillons, les 11^e BC, 51^e BC et 52^e BC qui ont relevé le 7-9 le 12 juillet.

La 1^{re} brigade de chasseurs de la 47^e D.I. était entrée en secteur la nuit précédente. Elle avait relevé à ma gauche la 21^e brigade de la 11^e D.I. (26^e RI - 69^e RI) ; à la tombée de la nuit le général qui commande la 1^{re} brigade demande, je crois, la vérification des barrages sur son front. Joli motif à déclenchement d'un de ces tirs de barrage des deux côtés que pourrait seule justifier la glorification proche du 14 juillet !

Le tir s'est prolongé longtemps et a troublé beaucoup la marche des bataillons qui vont me relever. Enfin, tout arrive et juste au jour passent devant mon P.C. les derniers éléments du régiment.

VI

LE RÉGIMENT AU REPOS A L'ARRIÈRE

(Carte n° 8)

Le 13 juillet au matin, - Le régiment est rassemblé autour de Suzanne où, à partir de 18 heures, il est enlevé en camions sur le terre-plein du château de Suzanne devenu plus sain depuis notre avance.

Les 3 bataillons sont transportés à Hamelet et au camp d'Hamelet (E.M., 1^{er} et 3^e Bataillons, les 3 C.M.) et à Vairesous-Corbie (2^e Bataillon).

Le régiment passera dans ces cantonnements les journées des 14 et 15 juillet.

Le 14 juillet, - Je reçois à Hamelet la visite d'un bon ami, le major Menschaert de l'armée belge. Nous nous sommes très intimement liés au G.Q.G. Il vient chercher des renseignements sur nos attaques ; comme nous sommes heureux de lui en donner ! La musique joue sur la place, elle entonne la *Brabançonne* et la *Marseillaise* que tous écoutent avec une émotion profonde et en saluant pendant toute l'exécution des hymnes nationaux. Le geste que j'avais prescrit est devenu réglementaire : c'est parfait.

Nous avons trouvé à Hamelet des unités d'une division de cuirassiers à pied. Quels beaux régiments, magnifiques cadres et hommes. Nous les regardons manœuvrer avec une certaine angoisse, ils n'ont encore pris part à aucune action et Delmas affolé par leurs formations d'attaque trop denses me dit : " Prévenez-les donc, mon colonel. Ils vont se faire démolir ! " Mais nous avons compté sans les officiers qui viennent auprès de nous se renseigner et ils auront tôt fait de prendre nos méthodes et nos formations diluées ; leurs belles unités se couvriront vite de gloire !

16 juillet - Les unités cantonnées à Hamelet font mouvement pour se rendre au camp de Bouzencourt. L'étape est très courte et je profite d'un repos dans une jolie hêtraie pour remettre au lieutenant Cordier la croix de la Légion d'Honneur que lui a valu sa belle action du 6 juillet au nord de Hem.

Le 19 après-midi, le 2^e bataillon quitte Vaire-sous-Corbie et va s'installer à Sailly-Laurette (3 Cies) camp des Célestins (1 compagnie).

Ce même jour je reçois l'ordre de procéder à la réorganisation du régiment.

Chaque bataillon comprendra à l'avenir 3 compagnies et 1 C.M.

Les 4^{es} compagnies des bataillons constitueront le dépôt divisionnaire.

Le régiment aura 24 mitrailleuses (8 par C.M.) et 72 fusils mitrailleurs (8 par compagnie).

En conséquence les 4^e, 8^e, 12^e compagnies vont cantonner à Vaire-sous-Corbie auprès du Q.G. de la 11^e division.

Le 20 juillet, - je remets à mon P.C. à Bouzencourt, dans une petite cérémonie tout intime, les dernières croix de guerre de Verdun à ceux qui les ayant méritées ne les ont pas encore reçues.

Après ses six semaines de secteur, le régiment jouit, à cette époque, du repos qui lui est accordé.

La Somme c'est le contraste frappant avec Verdun.

A la défense opiniâtre, aux attaques violentes et répétées de l'Allemand où nous avons reçu des coups sans en donner, a succédé une glorieuse série d'attaques.

L'entrain, la bonne humeur, n'ont cessé d'animer le régiment et le 1^{er} juillet a été une véritable apothéose. Chacun a eu conscience de la victoire et le moral en est sorti élevé au plus haut degré.

“ On les a eus, cette fois ! ”

Il fallait sanctionner les belles actions des unités du régiment et aussi récompenser les actes nombreux de courage individuels de cette longue période. Et avec quel bonheur ! et quel joli devoir à remplir.

Et tout d'abord par l'ordre suivant j'adresse mes remerciements à tous :

ORDRE DU RÉGIMENT N° 113

“ Répondant à la confiance du commandement, le régiment a eu, au cours des attaques récentes, la plus brillante conduite.

Dans un élan remarquable et dans un ordre parfait, le régiment en entier s'élançait, le 1^{er} juillet, à l'attaque et enlevait, en vingt minutes, les objectifs qui lui étaient assignés ; il s'y organisait sous un bombardement violent.

Le 5 juillet, le 1^{er} bataillon enlevait brillamment les tranchées et le village d'Hem.

Le 6 juillet, le 3^e bataillon contre-attaquait avec succès l'ennemi qui cherchait à reprendre ses tranchées perdues.

Pendant cette période d'attaques, le colonel a, comme toujours, admiré le courage, la bravoure, le dévouement et l'ardeur au travail de tous.

Il adresse de tout cœur aux officiers, sous-officiers, caporaux et soldats du régiment ses félicitations les plus affectueuses.

Rendons hommage au courage des camarades tués, dont la mémoire survivra toujours dans nos cœurs, des camarades blessés, vers qui vont nos vœux les plus chers de prompt rétablissement.

Et maintenant, travaillons : l'ennemi est profondément ébranlé, et, quand l'heure reviendra de repartir à l'attaque, le 7-9 saura cueillir une nouvelle moisson de lauriers. ”

Le 19 juillet 1916.

Le lieutenant-colonel MANGIN,

Commandant le 79^e régiment d'infanterie.

Signé : MANGIN.

Et puis je dresse la liste très longue et très justifiée par les propositions de mes commandants d'unités des demandes de nominations dans la Légion d'Honneur et la médaille militaire et de citations à l'ordre de l'armée, du corps d'armée, de la division et de la brigade.

Elle comprend 38 officiers, parmi lesquels je relève les noms des lieutenants Coby et Leclerc tués au cours des opérations, commandant Chevallier, chef d'escadrons Lancelot, commandant Varaigne, commandant de Violet, docteur Lemaire, docteur Chabeaux, capitaines Provillard, Digoit, Baruteau qui a pris après Verdun le commandement d'une C.M., Nicolas, Vassias, lieutenants Bernard, Poinot, Bidu..., et

114 sous-officiers, caporaux et soldats.

Elles ne seront pas toutes acceptées, beaucoup seront renvoyées à l'échelon inférieur, mais je reprendrai à l'ordre du régiment celles qui me reviendront.

Personnellement je cite à l'ordre du régiment : 3 officiers et un grand nombre de sous-officiers, caporaux et soldats.

Le dévouement de tous doit être récompensé et tous ceux-là ont bien mérité la croix de guerre. Après de telles périodes on ne saurait être parcimonieux.

A moi-même, le régiment m'offre une palme avec une citation trop élogieuse à l'ordre de la VI^e armée, je me permets de la reproduire en m'excusant de ce manque de modestie, mais c'est à tous que je la dois :

“ Vient de déployer les qualités remarquables de chef de corps pendant l'organisation du secteur d'attaque de son régiment et pendant les combats des premiers jours de juillet 1916.

A enlevé brillamment avec son régiment des lignes ennemies puissamment organisées et l'a maintenu sur toutes les positions conquises, malgré les plus violents bombardements. ”

27 juillet 1916.

Le régiment séjourne dans ses cantonnements jusqu'au 23 juillet. Bouzencourt est un tout petit hameau de quelques pauvres maisons, sans ressources au bord de la Somme. On y a établi un camp de baraquements assez confortables.

Les hommes y jouissent, dans un endroit fort calme, d'un repos dont ils avaient besoin et la réorganisation des unités se poursuit.

Chaque après-midi un concert de la musique égaie le cantonnement et le soir les hommes se groupent autour de l'orchestre à cordes.

Près de l'humble maison où j'ai établi mon P.C. se trouve un herbage qui descend vers la rivière. Un après-midi mon chef de musique a voulu me donner un concert pour moi seul composé de ses pas-redoublés les plus entraînants et de ses morceaux de choix dont, je me rappelle, la célèbre sélection de *Samson et Dalila* où triomphe mon piston solo de Monte-Carlo.

J'étais ravi. Couché dans l'herbe avec Delmas, ma clique et ma musique nous ont charmés. Il faisait si beau. C'est le plein été !

Nous n'avons aucun renseignement sur le proche avenir nous remonterons probablement dans le secteur de la Somme, mais quand ?

Le 23 juillet - Nous quittons Bouzencourt et Vaire-sous-Corbie et le régiment vient cantonner, à quelques kilomètres de la région qu'il occupait antérieurement à Fouilloy (E.M. et 1^{er} Bataillon) et au camp n° 10 à l'ouest d'Hamelet.

Au cours de l'étape je montais “Juvénile ” ma deuxième monture, une forte jument normande qui appartenait au commandant Le Tellier tué à Verdun et que j'avais prise en souvenir de lui. Au moment où, arrivé au cantonnement, la compagnie de jour rendait les honneurs au drapeau, la jument effrayée me froissait très brutalement contre un mur. C'était un présage ; vieil africain d'autrefois, je suis resté très fataliste. Que va-t-il m'arriver ?

Le 24 juillet (un dimanche encore !) - je ne sais pourquoi, je ne suis pas de bonne humeur. Pour la calmer, après déjeuner je fais atteler ma charrette et je dis à Delmas “ Je m'embête, je vais au camp d'Hamelet causer avec les hommes, cela me distraira ” et je pars.

Arrivé au camp j'entre dans une baraque et assis sur une paille je suis aussitôt entouré de poilus, tout heureux d'être au milieu d'eux. Un homme arrive en courant et me dit : “ Le capitaine Delmas vous demande au téléphone. ”

J'y cours et Delmas m'apprend qu'un message du G.Q.G. annonce ma nomination comme chef d'E.M. du 32^e C.A. Le 32^e C.A. ? je ne sais ni ce qu'il est, ni où il est.

Je rentre aussitôt à Fouilloy, je demande la communication avec le G.Q.G. et je puis causer au colonel Bel, chef de la section du personnel.

Notre conversation se résume ainsi :

Le 32^e C.A. est commandé par le général Berthelot ; il est actuellement en Lorraine où il ne restera pas longtemps; il comprend les 40^e et 42^e D.I. (divisions de Saint-Mihiel et de Verdun d'avant guerre). Il faut un chef d'E.M. au général Berthelot et, puisque le régiment est retiré du secteur, j'ai été choisi et je suis désigné pour être chef d'E.M.

Cependant, le colonel Bel veut bien me laisser réfléchir ; il me dit que mon passage à un E.M. de C.A. sera un gros appoint pour me faire rapidement obtenir une brigade, etc... il me bourre un peu le crâne !

Je réserve ma réponse jusqu'au soir.

Tout à fait désorienté, ne sachant à qui m'adresser, je me décide à aller trouver le général Vuillemot, commandant de la 11^e division pour lui demander son avis. J'ai une très grosse confiance en lui, née de nos rapports fréquents au cours de ces derniers mois.

Le Q.G. de la 11^e D.I. est à Vaire-sous-Corbie ; lorsque j'y arrive on me dit que le général Vuillemot est à la pêche à la ligne ; je le retrouverai sur les bords du canal.

Le renseignement est bon. J'ai dit déjà toute la bienveillance du général. Il relève sa ligne et me dit :

“ Mon petit, dans les circonstances dans lesquelles nous vivons, il faut suivre son sort. Je ne puis vous donner d'autre conseil. Il n'y a qu'à accepter. ”

Je quitte le général et, de retour à mon P.C., je reprends le contact avec le colonel Bel qui me dit : “ Vous avez pris une sage résolution. Il n'y avait d'ailleurs pas à faire autrement... ”

Le lieutenant-colonel Rousseau du 153^e d'infanterie, de la 39^e D.I. du 20^e C.A., me succédera, dans le commandement du 79.

Je suis désolé. Évidemment je ne puis rester indéfiniment à la tête du 79. Il y a neuf mois que je le commande : j'ai fait avec lui Verdun et la Somme, deux fleurons remarquables. Mais rentrer dans le service d'É.M. ne me dit absolument rien. Le 32^e C. A. est un très beau C.A., il a été formé par dédoublement du 6^e C.A., ses 2 divisions sont superbes et le général Berthelot que je connais est un chef fort agréable ! Et puis, après l'exercice de mon commandement, je serai peut-être utile avec ma pratique de la troupe ; j'y ai trop senti que l'E.M. doit être le serviteur de ceux qui se battent ; j'y ai appris à connaître les besoins de ceux qui mènent la vie si dure de secteur et de bataille.

Malgré un gros serrement de cœur à l'idée de quitter ceux que j'aime tant, mon drapeau, mes officiers, mes poilus... j'en prends mon parti : il le faut bien d'ailleurs !

Le 25 juillet, - Je veux encore revoir mon régiment en entier et lui remettre les récompenses récemment accordées et dont j'ai pu obtenir la liste grâce à la complaisance des camarades des différents E.M.

Je prescris une revue pour le 25 dans une grande prairie au sud et près de Fouilloy.

Remise des décorations, défilé très beau et harangue au régiment. Je lui dis mes satisfactions dans mon commandement, je dis à tous ma reconnaissance et mon affection et j'évoque l'idée du retour à Nancy avec un drapeau qui aura dans sa soie, tissés par le dévouement et le patriotisme de tous, les noms des nouvelles victoires qui émaillent les pages de gloire de son historique.

Et le cœur fort gros je rentre au cantonnement avec la compagnie du drapeau comme je l'ai toujours fait ; mais aujourd'hui avec quelle émotion !

Le 26 juillet, - je passe le commandement du régiment au colonel Rousseau.

Dans l'après-midi le régiment est alerté il doit, dès le lendemain, se rapprocher du secteur de la Somme.

La journée je l'ai passée en adieux. A 17 heures la musique jouait sur la place de Fouilloy ; il y avait un grand nombre d'hommes, comme j'étais heureux d'être encore avec eux !

Et le soir, à la popote, un dernier dîner où, avec les camarades, nous avons revécu tant de souvenirs des graves journées vécues ensemble !

Le 27 juillet, - à 9 heures, les unités du régiment quittent Fouilloy pour se diriger par Hamelet, vers Bray-sur-Somme. La colonne entière se formera au passage au camp de Hainelet.

Là, au point initial, j'assisterai encore au défilé du régiment. Je m'arrête avec le drapeau près de moi et une dernière fois j'ai la vision impressionnante du magnifique outil qui m'a été confié et que j'ai commandé avec une affection profonde, un rare bonheur et où j'ai eu les plus jolies satisfactions que puisse trouver un chef.

Le 7-9 “ va vers sa destinée ”...

Après le passage du régiment, de mon 7-9, j'embrasse, les larmes aux yeux, longuement son drapeau... et ceux qui m'accompagnent. Et rapidement, à cheval, seul, je rentre à Fouilloy.

J'ai hâte de partir. Une voiture du G.Q.G. est venue me prendre et m'emporte vers Chantilly !

Le 7-9 n'est plus à moi, mais tout mon cœur lui reste, que de souvenirs il évoquera dans ma mémoire : la Champagne, la Lorraine, Verdun, la Somme.

A vingt ans de distance je revis ce moment horriblement émouvant de l'arrachement à cette vie glorieuse, le souvenir encore si frais de ces heures passées dans la tourmente et souvent si angoissantes mais où jamais la confiance en mon régiment n'a été trahie et où j'ai toujours gardé l'immuable conviction de la Victoire.

Et c'est fini... pourtant je le reverrai mon 7-9.

A la fin d'octobre 1918, je commandais l'I.D. de la 47^e division de chasseurs. Ma division amenée sur les bords de l'Oise le 25 octobre doit dépasser le lendemain le 20^e C.A. et marcher en direction de Guise.

Dans la journée le 2^e bataillon du 79, commandé par le commandant Delmas, s'est caractérisé par la prise très brillante de Villers-le-Sec.

Dans la soirée du 25, à mon P.C. de Ribemont, sur l'Oise, j'ai la visite de nombreux officiers du 7-9 mais pas celle de Delmas dont le bataillon est resté en ligne.

Le 26, au jour, dans une marche fort brillante, nous dépassons le front tenu par le 20^e C.A., nous progressons très vite et Delmas n'a pu me retrouver !

Le 7 novembre mes bataillons marchent en direction de Fourmies ; ils atteignent la route de La Capelle à Vervins. Pour passer le Lerzy, un petit affluent de la rive droite de l'Oise, je cherche avec mon auto un passage à Sorbais, mais le pont a sauté, je ne puis passer, il y a trop d'eau. Je suis arrêté et à ma stupéfaction je me trouve au P.C. du 7-9... où je trouve mon ancienne liaison et beaucoup de camarades.

Le 11 novembre, c'est l'Armistice que je puis fêter doublement car ce jour-là j'ai à ma droite le 7-9 et à ma gauche une infanterie divisionnaire commandée par le colonel Pétin mon prédécesseur au 79e.

Coïncidence fort heureuse qui groupait autour de moi, à une heure si belle, ceux vers qui ma pensée s'était souvent tournée.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

AVANT-PROPOS

PREMIERE PARTIE

NOMINATION AU COMMANDEMENT DU 7-9 LE SECTEUR DE CHAMPAGNE (Novembre-décembre 1915)

I. - NOMINATION au 79^e

Quelques souvenirs du G.Q.G. - Revue de la 11^e division à Ville-en-Vermois.- La 11^e division avant la guerre - Les revues de Nancy - La vie au 2e Bureau du G.Q.G. à l'automne 1915 - Le colonel Pétin.- Situation du 79^e en novembre - Départ du G.Q.G. - En route vers la Champagne - Arrivée à Hans

II. - LE SECTEUR DE CHAMPAGNE. LA BUTTE DU MESNIL

Le 20^e C.A. et la 11^e division en secteur - En route vers le P.C. - Arrivée au P.C. - Le capitaine Delmas – Relève du régiment par le 37^e - Retour à Hans

III. - PRISE DE COMMANDEMENT (26 NOVEMBRE)

Départ du colonel Pétin - Le 7-9 - La composition du régiment - Les officiers - Les hommes de troupe

IV. - LE SECTEUR Du 79^e

Description du secteur. Une relève. Visites en secteur - Organisation défensive - Les tranchées de 1^{re} ligne - La vie en secteur - Relève et retour à Hans - Les totos - Au sujet de la clique et de la musique - Le drapeau du 79^e - L'automobile du cantinier - Le mauvais temps - Nouvelle relève - Le secteur en hiver - Incident au 26^e - Préparation d'attaque par gaz - Dernière relève - Retour à Hans

V. - SÉJOUR PROVISOIRE AU REPOS EN CHAMPAGNE

Le régiment quitte Hans le 18 décembre - Son transport dans la région au S.-E. de Vitry - Les cantonnements - La Fête de Noël. - Embarquement pour la Lorraine.

DEUXIÈME PARTIE

LA LORRAINE

(Janvier à mars 1916.)

I. -LE RÉGIMENT AU REPOS DANS LA RÉGION AU SUD DE NANCY

Transport du régiment le 27 décembre 1915. - Installation dans les cantonnements lorrains. Reprise de l'instruction. Les permissions. La vie au cantonnement. 1^{re} permission. Officier de la Légion d'honneur - Souvenir de mes officiers. La reconstitution du régiment - Le commandant Le Tellier. Le départ.

II.-LE CAMP DE SAFFAIS

Mouvement du régiment vers de nouveaux cantonnements. Visite du général Balfourier. Instruction d'ensemble au camp. Manœuvres. Liaison avec l'artillerie. Bruits de grosses attaques ennemies

III.- LE SECTEUR DE LORRAINE

Le régiment va prendre le secteur en Lorraine. Son mouvement. La traversée de Nancy (9 février). Le secteur du 79. Son occupation. Sa défense. Les travaux. La vie en secteur. Incidents. Le bombardement de Nancy. Le P.C. - Reprise d'activité. Verdun - Relève du régiment. Séjour à Essey. Reconnaissance du secteur de Champenoux. Attaque envisagée des Ervantes. Le départ de Lorraine. du régiment.

TROISIEME PARTIE

VERDUN (Mars-avril 1916)

I. - DE NANCY A VERDUN

Embarquement du régiment (16 mars). Le transport - Séjour au sud de Bar-le-Duc. Visite du général Balfourier - Mouvement pour gagner la région de Verdun - Le passage à Fains - Quelques observations. La traversée de Dombasle (23 mars). - Le général Joffre. Le bivouac au bois de Bethelainville.

II. - LA MONTÉE EN SECTEUR

Départ des reconnaissances (26 mars) - Visite aux P.C. des commandants de division et de brigade occupant le secteur - Mise en route du 2^e bataillon et de 2 C.M. - En route vers le P.C. de Bois Carré. - Les incidents - Au P.C. 227 - La colonne sur la route de Bethincourt - Relève partielle du 227^e.

III. - LE SECTEUR DU 79 AU NORD DU RUISSEAU DE FORGES - LES ATTAQUES ALLEMANDES - PRÉPARATION DE LA DÉFENSE AU SUD DU RUISSEAU

Le terrain. - L'organisation défensive - Occupation par les éléments du 79^e - Le 227^e est relevé - Les liaisons - Le P.C. Bois Carré - le marmitage et attaque allemande (28 mars) - Prise de Braconne - Ravitaillement du 2^e bataillon - Journée du 29 - Attaque de Xermamenil - Visite du docteur Lemaire et de l'aumônier - Départ du P.C. de Bois Carré. Préparation de la défense au sud du ruisseau - Organisation défensive prévue - Le terrain au sud du ruisseau - La cote 304 - Organisation existante - Celle que nous prévoyons - Départ du 1^{er} bataillon vers le ruisseau - Incident au 2^e bataillon. Le 30 mars - Le P.C. au nord de 304 - Organisation des ravitaillements. L'adjudant Michel, l'adjudant Laprevotte - Attaque de Xermamenil - Mort du lieutenant de Romémont - Situation au soir - Les travaux de la rive sud - Le 31 mars - Repli par ordre des éléments situés au nord du ruisseau.

IV. - LA DÉFENSE DE LA POSITION ORGANISÉE AU SUD DU RUISSEAU DE FORGES (OUVRAGES DE ROMÉMONT).

Situation du régiment le 6 avril - Les travaux - Renforcement du 1^{er} bataillon - Les Allemands, le 2, au nord du ruisseau. Les appuis d'artillerie. Journées des 3-4-5 avril. Renforcement du 1^{er} bataillon. Situation le 6 - Eventualité d'une relève. Quelques observations. - Le P.C. - Le lieutenant Quillichini - Le 6 avril : Visite du colonel du 146^e. Bethincourt - Renforcement du 37^e par 2 compagnies - Situation le soir - 7 avril - Attaque violente et réussie à ma gauche - Tout le 2^e bataillon en secteur - Répartition du secteur entre les 1^{er} et 2^e bataillons - Le 9 avril : Attaque des ouvrages de Romémont - Echec allemand - Situation du régiment - Ravitaillement de nuit - Les ordres pour le 10 - Le 10 avril - Graves incidents de la matinée. L'attaque. - La défense du régiment : Alsace-Romémont ; le bois Equerre. Les commandants Weiller et Le Tellier grièvement blessés - La lutte - Situation à la nuit - Relève du régiment - Transport du P.C. à Esnes - Le régiment à Montzeville - Préparatifs de départ.

V. - LE RÉGIMENT A VILLE-SUR-SAULX

Départ du P.C. d'Esnes - Le régiment à Blercourt - Visite du général Balfourier - Le transport - Arrivée à Ville-sur-Saulx - Au repos - Ordre du régiment n° 99 - Les récompenses - Citation du régiment à l'ordre du 20^e C.A. - Nominations - Compte-rendu des observations faites en secteur - La mort du commandant Le Tellier - Visite du général Vuillemot - Le départ du régiment.

QUATRIÈME PARTIE

LA SOMME (Avril-juillet 1916).

I. - LE RÉGIMENT AU REPOS

Le 20 avril transport vers la Somme - Séjour dans la région de Sourdon - Remise en état du régiment. L'instruction. Visite d'officiers alliés. Les permissions. Quelques réflexions. Le régiment vient cantonner à l'ouest d'Amiens. Les revues. La vie au cantonnement. Reconnaissance dans le secteur anglais. Départ du régiment. Son acheminement vers Suzanne.

II. - LE SECTEUR DE LA SOMME

Relève des Anglais le 1^{er} juin - Terrain du secteur. Le bois Y - Travaux en vue de l'offensive. Vie en secteur.

Le P.C. - Les ravitaillements. Le matériel. Préparation des ordres d'attaque. L'artillerie, les F.M., le canon de 37, les N.B. - Décalage de la date de l'attaque. Ordre n° 107 du régiment. Montée en ligne en vue de l'attaque. Prise du dispositif.

III. - L'ATTAQUE DU 1^{er} JUILLET

Le dispositif d'attaque. Prévisions pour l'attaque, l'appui d'artillerie et l'organisation de la position conquise. Quelques réflexions. Le 1^{er} juillet : H = 7.30 - Départ de l'attaque. Déroulement de la manœuvre. Les prisonniers. Succès. Changement de P.C. La journée du 2. La visite du général Vuillemot le 3.

IV. - RELÈVE DU RÉGIMENT EN SECTEUR

La relève dans la nuit du 3 au 4. Situation du régiment le 4 juillet. Attaque du 37^e le 5 juillet. Le 1^{er} bataillon enlève Hem. Situation le 6 matin. Incident. La contre-attaque du lieutenant Cordier. Contre-attaque du 3^e bataillon.

V. -LE RÉGIMENT ENTRE DE NOUVEAU EN LIGNE

Le " Chapeau de Gendarme ". Relève du 37^e dans la nuit du 7 au 8. Dispositif le 8 matin. Travaux. L'artillerie. Nos pertes. Relève dans la nuit du 12 au 13 par la 2^e brigade de chasseurs à pied.

VI. - LE RÉGIMENT AU REPOS A L'ARRIÈRE

Le 14 juillet à Hamlet. Le 16, le régiment vient à Bouzencourt. Décoration du lieutenant Cordier. Réorganisation du régiment. Remise de décorations. Les récompenses. Ordre du Régiment n° 113. Le séjour à Bouzencourt. Le régiment est reporté plus en arrière. Chef d' E.M. du 32^e C.A. - La revue de Fouilloy - Le régiment remonte en secteur. - Adieux au 7-9.

CONCLUSION

TABLE DES CARTES

Carte n° 1. - Le secteur de Champagne

- n° 2. - Le secteur du 7-9
- n° 3. - La Lorraine
- n° 4. - Le secteur de Lorraine
- n° 5. - Région de Bar-le-Duc
- n° 6. - Verdun
- n° 7. - Verdun (304)
- n° 8. - La Somme
- n° 9. - La Somme. Le bois Y
- n° 10. - La Somme. Hem

TABLE DES GRAVURES

- Le Drapeau du 7-9 et sa garde (Revelles, Somme)
- Les honneurs au Drapeau à la descente de Verdun, 12 avril 1916
- Le 2^e bataillon (commandant de Violet)
- Le général Balfourier remet la croix de guerre au Drapeau (Revelles, Somme), mai 1916
- Château de Suzanne
- P.C. de Suzanne (atelier des Sapeurs), juin 1916
- Construction d'un poste de secours (Somme)
- Mgr Ruch, aumônier du 20^e C.A. et l'abbé Marchal, aumônier du 7-9
- Le Bois Y après la préparation d'artillerie, juillet 1916
- Le Chapeau de Gendarme (Somme)
- P.C. du Bois Y, juillet 1916
- Un prisonnier amené au P.C
- Adieux au régiment, juillet 1916